

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE Mme. COTTIN.

Claire d'Albe.

DE L'IMPRIMERIE DE DOUBLET,
Rue Gît-le-Cœur, n°. 7.





Eloigne-toi, va, ne me souille plus de tes indignes regards.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE Mme. COTTIN,

Avec une Notice sur la vie et les écrits de l'Auteur, un Tableau historique des Croisades, une Analyse des ouvrages de JOINVILLE, de VILLEHARDOIN, et des Notes sur le roman d'Élisabeth;

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN ET ORNÉE DE DOUZE GRAVURES.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez
CORBET, Libraire, quai des Augustins, n°. 65.
DABO, Libraire, quai des Augustins, n°. 49.

1818.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS

DE MME. COTTIN,

SUIVIE DE CONSIDÉRATIONS SUR QUELQUES FEMMES AUTEURS.

La société prend en général très-peu de part aux affections particulières, et ce n'est pas au moment où la douleur nous frappe, que nous songeons à en entretenir les autres. Mais lorsque la perte que font des amis et une famille intéressante est en même tems une perte pour le public, lorsqu'elle tombe sur une personne qui a fixé les regards et mérité de la considération, il doit s'intéresser aux moindres détails sur sa vie et son caractère. Ces détails sont une leçon pour ceux qui restent et un hommage pour celui

la capitale; mais elle changea de fortune sans changer de caractère : modeste au milieu de l'opulence, comme elle l'avait été sous le toit paternel, elle conserva toutes ses habitudes ; les illusions du monde ne trouvèrent plus de place dans ce cœur tout plein des plus douces affections de la nature : c'est vainement que le monde lui apparut au milieu de toutes ses séductions, armée contre lui des plus nobles préventions, elle resta insensible à tous ses charmes ; son œil pénétrant voyait déjà au travers du prisme qu'on lui présentait, le mensonge des discours et des actions : comblée des faveurs de la fortune, elle ne se permettait que le luxe de la bienfaisance. Etre riche était pour elle le bonheur de répandre des bienfaits : avec quelle secrète abondance elle les distribuait ! elle s'était fait des indigens une famille intéressante qu'elle consolait de ses pleurs et de ses largesses.

En cédant à l'impulsion de son cœur, elle croyait n'obéir qu'à la voix du devoir. Ce n'était qu'au milieu des ombres du mystère que ses bienfaits arrivaient jusqu'à l'indigence : tant elle soupçonnait peu que la bienfaisance pût être jamais vaniteuse. Partagée entre l'étude et les devoirs

de la société, ce n'était qu'à regret qu'elle donnait à ceux-ci ce qu'elle ne pouvait pas consacrer à l'autre. C'était un sacrifice qu'elle faisait de ses goûts à ses devoirs.

Riche des bénédictions du pauvre, riche du bonheur de son époux, elle n'avait que des actions de grâces à rendre à son heureuse destinée, quand elle fut tout à coup précipitée de la joie dans la plus profonde douleur. La mort lui enleva son époux.... C'était le tems où la France, livrée à toutes les horreurs de l'anarchie révolutionnaire, pleurait la fin tragique de ses meilleurs citoyens : seule avec son désespoir, au milieu de ce deuil général de la patrie, elle donne aux mânes de son époux les restes d'une douleur qu'avaient déjà épuisée les malheurs publics. Son caractère naturellement triste, prend une teinte plus mélancolique; elle rappelle vers elle les affections qu'en des tems plus heureux elle avait engagées dans le commerce de la société : à peine âgée de vingt ans, elle ne trouve que dans l'étude les consolations que son cœur peut encore recevoir. C'est là que, loin d'un monde qu'elle a quitté sans regret, loin d'un monde dont elle avait apprécié les vanités avant même que d'en connaître les

joies, elle cherche une distraction à ses chagrins et trouve un aliment à sa mélancolie. Mais sa bienfaisance a survécu à sa fortune; il ne lui reste de son opulence que le souvenir des heureux qu'elle a faits, de l'amitié de ceux qui avaient connu comme elle ce sentiment du cœur, désintéressé et de tous les tems; elle ne regretta ses richesses que parce que les pauvres en avaient encore besoin. Mais l'adversité qui éloigna de madame Cottin les amis qu'avait attirés sa prospérité, fut à la fois pour elle un surcroît de peine et un dédommagement. Fière de l'épreuve de ceux qui lui restèrent attachés, elle jouissait dans leur société peu nombreuse de l'oubli d'un autre état de choses. Mais nul n'était encore dans la confidence de ses travaux : ce n'était qu'à leur insu, au sein d'une mystérieuse retraite, qu'elle confiait au papier ses timides pensées. Loin de prévoir qu'elle dût s'exposer jamais au grand jour de l'impression, elle craignait même, pour ses premiers essais, l'épreuve d'une lecture faite à des amis. Elle semblait garder pour le papier toutes les richesses de son imagination; elle ne donnait à sa conversation, simple et modeste, rien qui pût trahir le secret de

son esprit : sans éclat, comme sans prétention, elle n'était que l'expression naïve des sentimens de son cœur; un jugement droit et sans ornement y tenait toujours lieu de la saillie et du trait; et cette même femme qui, la plume à la main, était si éloquente, si riche d'imagination, de style, de passions, de mouvemens, n'était dans la société qu'une femme simple et sensée. On ignorait encore que sous cette simplicité apparente, était caché le germe du plus beau talent.

Ce fut l'arrivée d'une de ses cousines qui révéla à ses amis un talent qui eût peut-être été toujours pour eux, comme pour le public, un secret. Il y avait longtems que madame Cottin entretenait avec cette parente une correspondance, dans laquelle elle épanchait tous les secrets de son cœur et de son esprit : les formes les plus heureuses de style, les prestiges les plus brillans d'une imagination que rendait encore plus aimable une légère teinte de mélancolie, faisaient le mérite des lettres de madame Cottin à sa cousine : celle-ci, étonnée que tout le monde ne partage pas son admiration pour une femme qui écrit de si charmantes lettres, les fait lire aux amis de madame Cattin,

parmi lesquels on comptait des hommes aussi recommandables par leurs lumières que par la pureté de leur goût. Chacun les admire comme elle, se plaint de ce que tant de modestie a caché tant de talent. Madame Cottin cède enfin aux instances de ses amis, avides de connaître tout ce qui est sorti de cette plume si élégante, si spirituelle.

Ce fut alors seulement que madame Cottin se décida à leur lire quelques-uns de ses essais. Surpris qu'une femme qui possédait à un degré si éminent l'art d'exprimer ses idées, qu'une femme que l'imagination avait douée de ses plus riches trésors, eût mis à cacher tant d'avantages le soin que les autres femmes mettent à les montrer, alors même que la nature s'est rendue moins libérale à leur égard, ils regrettèrent qu'un style si animé, que des pensées si délicates, qu'une manière si heureuse d'exprimer les sentimens les plus secrets du cœur ne fussent pas employés à la composition d'un ouvrage. Ce ne fut que vaincue par leurs instances, et faisant pour ainsi dire violence à la modestie en faveur de l'amitié, que madame Cottin se décida à écrire. On voit, dans la préface de *Claire d'Albe*, combien elle a combattu avant de rien livrer au public,

avant même de s'exposer à la tentation, en mettant la dernière main à un ouvrage : elle ne peut dissimuler l'inquiétude qui l'agite ; elle ne fait que redire par écrit le récit qu'elle a entendu faire par une personne de la société ; elle se borne à le retracer avec rapidité, ne se donnant ni la peine ni le tems de le revoir. *Je sais bien,* dit-elle, dans l'avertissement, *que pour le public le tems ne fait rien à l'affaire ; aussi fera-t-il bien de dire du mal de mon ouvrage s'il l'ennuie ; mais s'il m'ennuyait encore plus de le corriger, j'ai bien fait de le laisser tel qu'il est.*

Sortie de la plume de tel auteur que je ne nommerai pas, cette phrase serait d'une extrême fatuité ; dans la bouche de madame Cottin, ce n'est que l'expression simple et naïve de la modestie. Elle sentait tout ce qu'il y avait d'étrange dans la position d'une femme auteur. Pressée d'une part par le tourment d'un esprit qui sent sa force, et qui, resserré dans les bornes trop étroites du sentiment intérieur de sa supériorité, éprouve le besoin de se manifester au-dehors ; retenue d'un autre côté par cette aversion pour tout ce qui pouvait attirer l'attention sur elle, son génie aux prises avec sa modestie,

préparait un triomphe dont elle continuait à ne voir que les dangers, quand il n'avait plus que des jouissances à lui présenter.

Madame Cottin n'ignorait pas que depuis long-tems on s'était demandé s'il était convenable qu'une femme se livrât au jugement du public en faisant imprimer ses ouvrages; c'est une question qu'elle s'est attachée à résoudre avec autant de franchise que de modestie; car personne ne s'est mépris sur ce que dit mistriss Clare des femmes auteurs, dans la première édition du roman de *Malvina;* il est évident qu'elle n'est, dans ce chapitre, que l'auteur a jugé à propos de retrancher dans les éditions subséquentes, que l'interprète des sentimens de madame Cottin. Nous ne connaissons pas les motifs qui ont pu la déterminer à faire ce retranchement. Je ne sais si les lecteurs se contenteront de la raison qu'elle en donne dans la préface d'*Amélie Mansfield :* voilà ce qu'elle dit à ce sujet : « J'ai dit, dans » *Malvina*, qu'une femme était répré- » hensible, lorsqu'elle faisait imprimer » ses productions. Quelques personnes ont » censuré cette observation; elles ont eu » raison, non parce que mon observation

» était fausse, mais parce qu'il était dé-
» placé de l'établir dans un ouvrage que
» je livrais au public. Je contrariais le
» précepte par l'exemple. »

Les femmes en général, dit J. J. Rousseau (1), n'aiment aucun art, ne se connaissent à aucun, et n'ont aucun génie. Elles peuvent réussir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légèreté d'esprit, du goût, de la grâce, quelquefois même de la philosophie et du raisonnement. Elles peuvent acquérir de la science, de l'érudition, des talens, et tout ce qui s'acquiert à force de travail : mais ce feu céleste qui échauffe et embrâse l'âme, ce génie qui consume et dévore, cette brûlante éloquence, ces transports sublimes qui portent leurs ravissemens jusqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes ; ils sont tous froids et jolis comme elles ; ils auront tant d'esprit que vous voudrez, jamais d'âme ; ils seraient cent fois plutôt censés que passionnés. Elles ne savent ni décrire ni sentir l'amour même. La seule Sapho, que je sache, et une autre, mé-

(1) Note X de la lettre à d'Alembert, sur le danger d'établir un spectacle à Genève.

ritèrent d'être exceptées. Je parierais tout au monde que les *Lettres portugaises* ont été écrites par un homme.

Ce qu'on vient de lire est dit des femmes en général : mais voilà comment le même J. J. Rousseau s'exprime dans Emile sur le compte des femmes en particulier. « Il ne convient pas, dit-il, à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne saurait en avoir. Mais j'aimerais encore cent fois mieux une fille simple et grossièrement élevée, qu'une fille qui viendrait établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se ferait la présidente. Une femme bel esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous les devoirs de femme, et commence toujours par se faire homme à la manière de mademoiselle de Lenclos. Au-dehors elle est toujours ridicule et très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussitôt qu'on sort de son état, et qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en imposent qu'aux sots. On sait

toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau, quand elles travaillent; on sait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatannerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle aurait de vrais talens, sa prétention les avilirait. Sa dignité est d'être ignorée; sa gloire est dans l'estime de son mari; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même: soyez de bonne foi. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme, en entrant dans sa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de respect, de la voir occupée des travaux de son sexe, des soins de son ménage, environnée des hardes de ses enfans, ou de la trouver écrivant des vers sur sa toilette, entourée de brochures de toutes sortes, et de petits billets peints de toutes les couleurs? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes censés sur la terre. »

« *Quæris cur nolim te ducere, quia diserta es.* »

Ce langage sévère, sans doute, n'était pas fait pour plaire aux femmes; « mais peu

m'importe, disait Jean-Jacques, si je les force à m'estimer. »

Si nous cherchons dans Montaigne ce qu'il a écrit sur les femmes qui se livrent aux sciences et à la littérature, nous trouvons qu'il ne les traite pas plus favorablement que le philosophe de Genève. « Si les bien nées me croient, dit-il, elles se contenteront de faire valoir leurs propres et naturelles richesses. Elles cachent et couvrent leurs beautés sous des beautés estrangères. C'est grande simplesse d'étouffer sa clarté pour luire d'une lumière empruntée. Elles sont enterrées et ensevelies sous l'art; c'est qu'elles ne se cognoissent point assez : le monde n'a rien de plus beau.... Que leur faut-il, que vivre aimées et honorées? elles n'ont et ne savent que trop pour cela. Il ne faut qu'esveiller un peu et reschauffer les facultés qui sont en elles. Quand je les voy attachées à la rhétorique, à la judiciaire, à la logique et semblables drogueries, si vaines et inutiles à leur besoing, j'entre en crainte que les hommes qui le leur conseillent le facent pour avoir loi de les régenter sous ce titre. Car quelle autre excuse leur trouverois-je? Si toutefois il leur fasche de nous céler en quoy que ce soit, et veulent par curiosité

avoir part aux livres, la poésie est un amusement propre à leurs besoings; c'est un art folâtre et subtil, desguisé, parlier, tout en plaisir, tout en montre comme elles, etc., etc. (1). »

« On regarde une femme savante, dit Labruyère, chapitre des femmes, comme on fait une belle arme; elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable et d'un travail fort recherché: c'est une pièce de cabinet que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manège, quoique le mieux instruit du monde. »

Je ne prétends pas que les passages des différens écrivains que je viens de citer doivent faire décider la question conformément à l'opinion que madame Cottin s'était d'abord faite d'une femme auteur; j'ai heureusement voulu prouver que madame Cottin comptait dans son parti des penseurs illustres, dont le suffrage la justifie et doit la faire excuser auprès de son sexe, contre lequel on a toujours mauvaise grâce de prononcer, surtout quand on pourrait citer des femmes qui, seules, dans le silence de leur maison, dans des momens

(1) Liv. III, chap. III.

inutiles à leurs enfans, à leurs époux, donnent aux lettres et à la réflexion des heures dont le fruit est pour eux seuls; qu'il en est qui, entourées d'un petit nombre d'amis qu'elles n'étourdissent pas de leurs vers, ne se servent de leur instruction que pour répandre dans leur intérieur ce charme toujours attaché à la culture des beaux-arts; qu'il en est enfin qui, n'écoutant que les plus touchantes et les plus respectables affections, ne cèdent au besoin d'écrire que par le besoin de se dire: Quand la mort m'enlèvera aux êtres qui m'attachent à la vie, ils me retrouveront dans mes écrits; et long-tems après moi, une larme coulera sur la page qui leur rappellera celle qu'ils auront perdue.

Les hommes de lettres ont, sur les femmes auteurs, une supériorité de fait qu'il est assurément impossible de méconnaître et de contester: tous les ouvrages de femmes rassemblés ne valent pas quelques belles pages de Bossuet, de Pascal, quelques scènes de Corneille, de Racine, de Molière, etc. Mais en faut-il conclure que l'organisation des femmes soit inférieure à celle des hommes? Le génie se compose de toutes les qualités qu'on ne leur conteste pas, et qu'elles peuvent pos-

séder à un haut degré : l'imagination, la sensibilité, l'élévation de l'âme. Le manque d'étude et l'éducation ayant, dans tous les tems, écarté les femmes de la carrière littéraire, elles ont montré leur grandeur d'âme, non en retraçant dans leurs écrits des faits historiques, ou en présentant d'ingénieuses fictions, mais par des actions réelles ; elles ont mieux fait que peindre, elles ont souvent, par leur conduite, fourni les modèles d'un sublime héroïsme. Les grandes pensées viennent du cœur, a dit Vauvenargues ; et de la même source doivent, quand rien ne s'y oppose, résulter les mêmes effets.

Il est difficile de concilier entr'eux les jugemens universellement portés sur les femmes ; car ils sont ou contraires ou vides de sens. On leur accorde une extrême sensibilité ; on dit même qu'elle est plus vive que celle des hommes, et on leur refuse de l'énergie. Mais qu'est-ce qu'une extrême sensibilité sans énergie, sinon cette force d'âme, cette puissance de volonté qui, bien ou mal employées, donnent une constance inébranlable pour arriver à son but, ou fait tout braver, les obstacles, les périls, la mort même, pour l'objet d'une passion dominante.

La tenacité de volonté des femmes pour tout ce qu'elles désirent ardemment, a passé en proverbe : ainsi donc on ne leur conteste pas ce genre d'énergie qui exige une extrême persévérance. On prétend que les femmes, par leur organisation, sont douées d'une délicatesse que les hommes ne peuvent avoir. Ce jugement, favorable aux femmes, ne paraissait pas plus fondé à madame Cottin que tous ceux qui leur sont désavantageux. Plusieurs ouvrages faits par des gens de lettres, prouvent que ce mérite n'est nullement exclusif chez les femmes; mais il est vrai que c'est un des caractères distinctifs de presque tous leurs écrits. Cela doit être, parce que l'éducation et la bienséance leur imposent la loi de contenir, de concentrer presque tous leurs sentimens, et d'en adoucir toujours l'expression : de là ces tournures délicates, cette finesse exercée à faire entendre ce que l'on n'ose expliquer. Ce n'est point de la dissimulation; cet art en général n'est point de cacher ce qu'on éprouve; sa perfection au contraire est de le bien faire connaître sans s'expliquer, sans employer des paroles que l'on puisse citer comme un aveu positif. L'amour surtout rend cette délica-

tesse ingénieuse; il donne alors aux femmes un langage touchant et mystérieux qui a quelque chose de céleste, car il n'est fait que pour le cœur et l'imagination; les paroles articulées ne sont rien; le sens secret est tout, et ne peut être bien compris que par l'âme à laquelle il s'adresse. Indépendamment de tous les principes qui rendent la pudeur et la retenue si indispensables dans une femme, que de contrastes résultent de cette timidité d'un côté, et de cette audace, de cette ardeur de l'autre! Que de grâces dans une femme jeune et belle, lorsqu'elle est ce qu'elle doit être! Tout en elle est d'accord; la délicatesse de ses traits, de ses formes et de ses discours; la modestie de son maintien et de ses longs vètemens; la douceur de sa voix et de son caractère. Elle ne se déguise point, mais elle se voile toujours; ce qu'elle dit d'affectueux est d'autant plus touchant, que, loin d'exagérer ce qu'elle éprouve, elle doit l'exprimer sans véhémence. Sa sensibilité est plus profonde que celle d'un homme, parce qu'elle est plus contrainte; elle se décèle et ne s'exhale point; enfin, pour la bien connaître et pour l'entendre, il faut la deviner. Elle attire autant par

l'attrait piquant de la curiosité que par ses charmes. Les grâces sont si nécessaires à un être dont le véritable empire est fondé sur l'amour, que ni la morale ni la politique n'empêcheront les femmes d'attacher un grand prix à ce frivole avantage; on n'en trouverait peut-être pas une seule de vingt ans qui, possédant une éclatante beauté, consentît, si l'échange était possible, à la perdre, pour acquérir un trône.

Le cœur de madame Cottin avait conservé ce besoin de charité et de bienfaisance qu'elle ne pouvait plus satisfaire qu'avec le produit de ses ouvrages. Personne n'a su rendre avec plus d'énergie et de vérité que madame Cottin les sentimens divers qui agitent une âme livrée à une grande passion. On trouve dans ses romans peu de détails de mœurs, peu de portraits; elle ne paraît pas même avoir essayé de peindre la société et ses ridicules. Son talent, quelque flexible qu'il fût, ne s'y serait peut-être pas prêté. Nous avons dit qu'elle vivait retirée en elle-même : c'était dans son âme qu'elle puisait les sentimens qu'elle savait si bien développer. Nous l'avons vue redouter et fuir le monde : elle n'avait jamais

cherché à en étudier les travers. Sa mélancolie, son aversion pour la société, n'avaient point entaché son caractère de cette misanthropie qui repousse toute affection tendre. Elle éprouvait le besoin d'aimer et d'être aimée.

Pouvait-elle donner son admiration à des philosophes citadins qui ne connaissent de besoin que celui de parler ; qui s'acharnent au bien public sans intérêt ; qui ne font sentir le mal que par leurs réflexions ; enfin qui, devant toute leur existence aux troubles de l'Etat, ne les fomentent ni ne les approuvent, et restent neutres pour avoir plus d'opinions? Ce publiciste bénévole était jadis inconnu, ne respirant que dans un café ou au coin d'un arbre ; aujourd'hui c'est un personnage important, dont l'existence est si bien établie, qu'elle tient à n'en avoir aucune, et qui, sous mille formes et mille caractères, s'introduit éloquemment dans toutes les classes de la société. Madame Cottin n'aurait pas pu se défendre de sourire de pitié en voyant ce politique qui envisage tout en grand, qui voit l'Europe agitée dans le renvoi d'un commis, qui rêve paisiblement les guerres les plus sanglantes, et d'un coup de langue raccom-

mode toutes les puissances ; qui fait ses délices des fausses nouvelles, parce qu'elles sont innombrables, et combat la vérité, parce qu'elle est une. Ayant plus étudié la puissance des souverains que leurs intérêts, il étale sans cesse la riche nomenclature de leurs possessions, et ne fait grâce de son érudition à aucune contrée de l'univers. Quelle impression aurait-elle éprouvée en entendant pérorer cet apprenti législateur qui, à lui seul, enfante plus de projets patriotiques que tous les géomètres sur le pavé? Il n'existe que pour gouverner ; il se renferme pour gouverner ; il ne s'éveille que pour gouverner, et il ne s'endort qu'en gouvernant. Il néglige jusqu'à son existence pour en donner une à la nation ; il mange sa fortune en imprimant des vues économiques ; il forme la patience des ministres, en leur prodiguant des plans d'administration, dont la profondeur donne heureusement le tems de réfléchir sur l'exécution. Un des grands mérites de ses idées, c'est qu'elles se combattent ; et, dans la discussion, on ne le confond qu'en l'opposant à lui-même. Le seul défaut de cet honnête citoyen, c'est qu'en désirant le bien général, il veut absolu-

ment le faire, et qu'il n'accorde pas l'estime méritée à toutes les opérations qui lui sont étrangères. Mais combien d'erreurs ne doit-on pas pardonner à son zèle en faveur de son inutilité? Qu'aurait-elle pu dire de l'homme de cour qui n'est pas courtisan, mais qui ne peut quitter le Louvre? Il y jouit d'une espèce de franc-parler, qu'il doit moins à son courage qu'à son peu d'ambition, mais qui n'en est pas moins précieuse. On lui passe tout, parce qu'il n'influe sur rien. Un ministre craint d'abord le mordant de ses saillies; mais l'homme de cour dîne chez lui, et le danger s'évanouit. Ce personnage est rare à la cour; pour le remplir, il faut assez de gaîté pour être indifférent sur la monarchie, assez d'esprit pour raisonner de tout, assez de fortune pour se passer de bassesse. Son regard pénétrant n'aurait pas tardé à démêler cet homme actif qui sait tout, qui va partout, qui s'intéresse à tout, qui prétend à tout, et qui s'attend à tout. Il connaît toutes les puissances, il voit tous les partis, il parle à tout l'univers, et a besoin de toute sa probité pour n'être pas plus dangereux à ses amis qu'à ses ennemis. Quelle étude aurait-elle pu faire de cet homme austère

dont le patriotisme est si pur, qu'il couvre les grâces naturelles de son esprit, et met un frein continuel à la gaîté de son caractère? Il s'est condamné à l'intérêt le plus vif pour tout ce qui a l'apparence de la liberté: de là il confond souvent l'homme triste avec l'homme profond, l'égoïste avec le républicain, et sa gaîté lui paraît suspecte. Comme son sérieux est une espèce de toilette affectée, il a naturellement son côté plaisant; et comme sa gaîté est toujours concentrée, l'explosion en est souvent très-piquante. Quel fruit pouvait-elle retirer de la conversation du militaire qui ne vit que dans le mouvement, et ne s'agite que pour guerroyer? Il rêve tactique dans les bras de sa maîtresse; toutes ses actions sont des manœuvres, et l'état militaire est son livre classique. Il règne à son régiment avec toutes les délices du commandement; il l'exerce avec toutes les minuties de la sévérité. S'il est contraint de rester à Paris, il se venge de son inaction sur ses amis, en transportant leur imagination où son activité appelle sans cesse la sienne. Elle eût lancé un regard allumé du feu du mépris sur cet être dangereux qui écoute tout avec résignation, parce qu'il est payé

pour s'ennuyer et pour nuire. S'il se mêle à une conversation, il déraisonne pour faire raisonner l'assemblée; s'il approuve le sentiment de quelqu'un, c'est pour l'amener à des épanchemens aussi dangereux qu'inconséquens. Si, par hasard, il n'est de l'avis de personne, c'est pour attraper celui de tout le monde. Quelquefois il feint des discours hardis pour en entraîner de plus hardis encore. Par ce moyen, il se met à l'abri du soupçon, et court vendre impunément sa mémoire. En un mot, son existence est une convention éternelle entre la bassesse et l'autorité. Peut-être se fût-elle amusée de cet homme inquiet, que tout agite, que rien ne calme, qui promène partout les fantômes de son esprit, et qui s'alarme à un tel point de tout ce qui sent la hardiesse, que ses propres paroles l'effraient, et qu'il est prêt à s'expatrier s'il parvient à s'entendre. Son caractère inquiet l'oblige à savoir tout ce qu'un homme d'esprit ignore. Il ne conçoit pas la sécurité de l'homme ignorant, dont les réflexions balourdes tombent dans une conversation comme une masse imprévue, et qui réjouit par son jargon ceux qu'il habitue à sa présence. Il est aussi embarrassé pour

dire ce qu'il sait, que pour apprendre ce qu'il ne sait pas. Il s'afflige quelquefois sans sujet, se console toujours sans raison, et vit tranquille au milieu de la société, à l'abri de toutes les inquiétudes de l'esprit. Ses amis ont cependant un peu de peine à s'accoutumer à lui ; la profonde ignorance a son mérite, mais elle pèse à la longue. Il est vrai qu'elle eût souvent été exposée à rencontrer l'homme de lettres qui, possédant à fond la superficie de toutes les sciences, décide toutes les questions en dictateur, évite la raison par tous les sentiers du bel esprit, et la remplace, sans la faire oublier, par tout l'éclat de l'expression. Il n'est sans caractère que parce qu'il est sans fortune. Ennemi né de toutes les grandeurs humaines, il tonne publiquement contre les ministres et les gens en place, ne pardonne qu'à l'autorité généreuse, et punit la tyrannie en se rangeant de son parti. Il méprise toutes les vertus, mais il ennoblit tous les vices. Il trouve l'amitié plate, la probité inutile, le courage dangereux, la franchise déplacée ; mais la calomnie n'est que de l'imagination, la fausseté que de la finesse, la lâcheté que de la prudence, et l'escro-

querie que de l'adresse. Son grand art est de donner à tout un vernis séduisant. Il trace des noirceurs avec gaîté, il soutient des erreurs avec éloquence; pour en jouir, il faudrait l'entendre sans le connaître, le lire sans l'analyser.

Elle y eut plus d'une fois rencontré la femme qui monte son caquet au ton des affaires présentes; qui raisonne par tempérament, et n'agit plus que par grimaces; qui intrigue pour un ministre qui la trouve encore jolie, et regrette la loge, à l'Opéra, de celui qu'on renvoie. Elle aime le bruit, parce qu'elle n'a plus besoin de mystère, et qu'à quarante ans, pour être célèbre, une femme n'a plus que la ressource des ridicules. Elle parvient quelquefois à jouer un rôle : alors elle est aussi heureuse que si elle était jeune; elle a des esclaves qui l'encensent, des amis qui l'adorent, des amans qui l'estiment, et des bégueules qui l'envient. Si son jargon et ses airs ne parviennent pas à la sortir de l'obscurité, elle la combat par tant de travers, qu'elle finit par en triompher.

Elle se serait plus d'une fois trouvée assise près du parasite qui ne retient une nouvelle que pour s'introduire à une

table ; près de l'amateur dramatique qui n'a jamais lu que l'affiche des spectacles ; de l'agioteur qui guette l'infortune publique pour corriger sourdement la sienne ; de ce vieux complaisant qui, disciple de Mercure, fait le prix d'une fille, la fait vendre, et vit par-dessus le marché ; près du désœuvré qui ne prend part aux troubles de l'Etat que pour se désennuyer un moment ; du rêveur qui s'enveloppe dans ses pensées, et n'en peut développer aucune ; du querelleur qui défend son avis comme on défend un mauvais poste ; du honteux qui se tapit dans un coin pour escamoter une nouvelle ; de l'homme tranchant qui prononce sur tout avec la confiance de la sottise ; du charlatan qui achève une calamité par ses expédiens.

Qu'y aurait-elle encore vu ? Madame de ***, en qui un vice d'éducation a établi pour jamais le préjugé de la naissance. Un homme de la cour est le seul être dont elle conçoive l'existence ; en voir un à ses pieds est le bonheur idéal que son esprit poursuit partout. Tantôt elle accueille un de ces vieux courtisans qui rampent devant leurs maîtresses comme devant leur souverain, et dont quatre mots et deux révérences font toute la galanterie ;

tantôt elle s'attache à un de ces hommes de faveur qui arrivent à tout avec une confiance imperturbable, pour qui l'ignorance a été un moyen, et l'impertinence un mérite. Quelquefois une brillante décoration la séduit; mais ce qui la rend souverainement heureuse et peut seul la fixer, c'est un de ces jeunes gens fortunés à qui quatre cents ans de noblesse ont valu, à la cour, un habit de chasse et un habit de bal, et qui reviennent à Paris faire annoncer leurs titres et soupçonner leur crédit; qui mesurent la bonne compagnie avec du parchemin, et fréquentent la mauvaise sans se déplacer; enfin qui, mettant toute leur ineptie en hauteur, et tout leur courage en insolence, ont fini par dégoûter d'être gentilhomme. Après dix ans d'aventures, madame de *** deviendra aigre, avare, médisante, et ne se fera pardonner ses vices que par ses ridicules.

Depuis que les hommes se sont réunis en société, il s'est établi entr'eux une comparaison continuelle, source de leurs peines et de leurs plaisirs. Cette comparaison varie dans ses objets, et diffère dans son étendue : les uns se transportent aux extrémités de la terre et jusqu'aux siècles les plus

reculés, pour s'y mesurer avec tous les grands hommes qui existent ou qui ont existé; d'autres ne prennent leur hauteur que dans leurs cotteries; d'autres enfin se contentent de se trouver plus de bon sens qu'à leurs femmes ou à leurs enfans. Qu'importe à celui-ci que les autres l'élèvent ou le rabaissent, il porte avec lui son piédestal. Oui, son opinion lui suffit; c'est un duvet enchanté sur lequel il s'étend voluptueusement et s'endort avec délices : sans cesse occupé de lui-même, la satisfaction éclate dans ses yeux : tantôt il la manifeste étourdiment et de bonne foi; tantôt il la contient sous un sérieux composé, afin d'ajouter encore à la jouissance de son mérite par le sentiment d'une modération héroïque. Au bout de deux cents ans de vie, et sans sortir de la cité, il trouverait encore à s'étonner. Comme il ne classe point ses idées, comme il n'en généralise aucune, tout est détaillé pour lui dans l'univers; tout est piquant, tout est phénomène; sa vie est une enfance prolongée; son œil est un verre officieux qui ne transmet jamais à sa pensée qu'un ou deux objets à la fois; s'il rentre au-dedans de lui-même, il y trouve un hôte affectueux qui l'honore et le considère, tou-

jours courtois, toujours poli, toujours prêt à lui faire fête; pour lui la perfection est un globe parfait qui tourne sans cesse sur lui-même; placé au sommet, il se flatte d'y marcher sur la tête de ses semblables; rien ne saurait troubler la serénité de son âme; il ne connaît ni l'envie ni la jalousie. Comme il met sa gloire à des riens, il trouve place en tous lieux pour elle. Un enfant qui tombe, un papillon qui vient brûler ses aîles à la chandelle, tout réveille en lui l'idée de sa supériorité et l'excite à rire. S'il vient à parler, son sérieux court encore un nouveau danger; car il ne saurait franchir un pronom possessif, il ne saurait dire je, moi ou mon, sans que l'image d'une aussi charmante propriété ne vienne le chatouiller délicieusement; ses traits renversés se dilatent malgré lui, et son visage cède à l'attrait du plaisir. S'entretient-il avec quelqu'un, il se place dans un point de vue qui le ravit; c'est entre ce qu'il a dit et ce qu'il va dire: il distribue ses idées avec une confiance plénière, et s'il s'élance quelquefois jusqu'à quelque réflexion commune, il la distribue à son de trompes; il détache un air fier pour lui servir de cortége; et, tout rayonnant de gloire, il se

transporte à quelques pas de lui-même pour se contempler, puis il s'en rapproche pour s'entendre, et, dans cette douce occupation, troublé par une si heureuse ivresse, il est fier des tributs qu'il s'est payés lui-même. Il croit faire sur les femmes la sensation rapide qu'il fait sur lui-même. Son cristallin heureusement construit rassemble dans son foyer tous les rayons divergens, et lorsqu'à peine il est aperçu, il se croit l'objet des regards du monde; il se croit aimé parce qu'il est aimable; il se croit aimable parce qu'il s'aime, et sur cette base inébranlable son bonheur est élevé. Si, vers l'aube du jour, il voit sortir quelqu'un de l'appartement de sa femme, il court vers elle, ouvre son écrin, compte ses diamans, et rit comme un fou de ce que le voleur n'a pas su les trouver.

Etes-vous pauvre? quelque mérite que vous ayez d'ailleurs, vous n'êtes qu'un misérable sans importance : d'un autre côté, tout votre mérite consiste-t-il en une connaissance profonde des lois? on fera de vous un jurisconsulte. Avez-vous de grands talens littéraires? on vous proposera pour quelque accadémie. Aimez-vous beaucoup vos enfans et votre ménage? on vous laissera dans votre maison

comme une personne estimable. Bon magistrat, bon négociant, grand politique, grand général, savant agriculteur, vous méritez peut-être beaucoup d'hommages; mais vous n'êtes encore rien auprès de l'homme estimable, de l'homme à femmes, de l'homme du monde. Une certaine nuance entre la déraison et l'esprit, entre le savoir et l'ignorance, du goût plutôt que du talent, de la mesure plutôt que de la capacité, du luxe plutôt que de la richesse, un peu de grâce, beaucoup de souplesse, et autant qu'il est possible point de fonction publique à exercer, point d'occupation positive obscure; voilà, après y avoir bien réfléchi, ce qui m'a paru convenir au caractère de l'homme du monde. Heureuse médiocrité! tu n'as pas les honneurs de la célébrité, mais tu en disposes; c'est toi qui fais et défais les réputations, qui dispenses les places, les faveurs, la fortune. Jeunes gens et ministres, hommes d'affaires et hommes à talens, jolies femmes et vieux ambitieux, tous doivent leurs succès dans la vie à leurs avantages et à leurs succès dans le monde: quel port! comme cette jambe se détache bien! quelle noblesse dans les manières! oh! assurément ce jeune homme a beaucoup de mé-

rite : que de choses dans un menuet! disait Dauberval, et Dauberval avait raison.

Il n'est personne qui puisse imaginer que les rassemblemens de société sont des points de réunion où chacun va porter le tribut des talens qu'il possède ou des connaisssances qu'il a ; que le négociant, par exemple, va dans le monde pour y parler de commerce ; le magistrat, des lois ; le philosophe de morale ; le publiciste du du droit des nations : où en serions-nous? parler de ce qu'on sait est maussade et pédant ; mais le jeune homme décide sur la politique, le magistrat sur la mode, le négociant parle de littérature, le vieillard de galanterie ; chacun parle avec grâce de ce qu'il ne sait pas : voilà le bon ton.

Autrefois on causait doucement ; le ton de la voix était toujours abaissé a un diapazon qui semblait être celui d'une chambre de malade. Depuis la révolution, où les évènemens ont donné une grande hauteur à toutes les idées, le ton de la voix s'en est ressenti : quelquefois aussi tout le monde parle ensemble, comme dans les anciens chœurs des Grecs. Il serait peut-être assez curieux de rechercher ce qui fait qu'une multitude de bouches se remuent tout à la fois, pour produire des

sons qu'aucune oreille ne peut recevoir; serait-ce parce que toutes ces têtes sont pleines? Et en effet, lorsqu'elles sont une fois vidées, la conversation reprend peu à peu le ton du bon tems.

La Rochefoucauld dit que la confiance fournit plus à la conversation que l'esprit; voilà pourquoi la confiance est toujours abondante avec un ami. A mesure qu'un ou plusieurs étrangers surviennent, la confiance, se retire et la conversation tarit: doit-elle pour cela tomber? Non, sans doute; ce serait une honte. Monsieur, vous êtes bien près de la porte. — Madame, vous êtes bien mal à l'aise. — Il faisait bien chaud hier. — Il fait bien froid aujourd'hui: on adresse ainsi la parole à tout le monde; on n'oublie personne; ce qui s'appelle faire bien les honneurs de la maison. Vient ensuite la nouvelle du jour; si elle est importante on en parle légèrement; on s'y arrête, si elle est frivole. Les nouvelles une fois épuisées, on en invente, tout cela ne suffit pas encore.

Nous avons besoin d'une si grande quantité d'évènemens, qu'on a été obligé de créer, sous le nom de cartes ou de dez, des machines pour en faire. Cet homme vous demande des nouvelles de votre santé;

votre santé ne l'intéresse pas du tout; celui-ci vous assure qu'il est votre serviteur; en vérité il n'en est rien : le premier veut bien jouer avec votre confiance; le second, avec votre orgueil; vous jouez avec lui de la même manière, et vous ne vous trompez ni l'un ni l'autre: charmante scène, où tout est factice! Voyez cette petite fille de dix ans, avec sa poupée qu'elle tapotte, c'est qu'elle lui représente son mari; à quinze ans son mari lui reprérentera sa poupée. Sur cette table verte sont d'autres poupées de papier, qu'on appelle rois et dames. Quelque fois le roi ou la dame sont emportés par un as ou un petit à-tout, ce qui est très piquant. Tout est jeu dans ce monde: au théâtre on joue les rois et les peuples; dans les salons on joue à la fortune avec des cartes; on joue à l'amitié sous le nom de politesse; à l'amour, sous le nom de galanterie; on rit pour faire semblant d'être gai : on élève, on précipite ses paroles pour faire semblant d'être passionné; le marmot bat du tambour, et veut faire le soldat; la petite fille se pavanne, et veut faire la dame; les enfans jouent pour ressembler à des hommes, et les hommes jouent pour ressembler aux enfans; ce que vous blâmez dans

ces jeux du monde, ce sont ses délices; ce ce que vous blâmez dans ces femmes, c'est de la noblesse; dans ces jeunes gens, c'est de la grâce; tout cela fait essentiellement partie du bon ton. Or, le bon ton est aux manières ce que le bon goût est aux productions de l'esprit. C'est le bon sens des petites choses, c'est le sentiment exquis des plus petites nuances, des plus légères convenances : sublime renversement! qui a pu faire toutes les choses petites si grandes, toutes les choses grandes si petites! cercle ravissant d'aimables faussetés, d'ingénieuses illusions.

Cependant Madame Cottin ne pouvait pas croire que de si doux mensonges fussent au-dessus de la vérité, que tant de magie valût mieux que la nature. Tous ces beaux salons l'ennuyaient, l'air solennel et maniéré de ces dames lui déplaisait, les jeunes gens avec leur ton tout à la fois léger et important, la révoltaient. Tandis que nous sommes enfermés ici, disait-elle, voyez ce beau soleil, cet air pur. Ah! que ne suis-je plutôt dans les champs! que ne puis-je revoir les lieux chéris de mon enfance, ces bois, ces ruisseaux, ces vergers fleuris!

Madame Cottin ayant eu l'amour à

peindre dans *Claire d'Albe*, dans *Malvina*, dans *Amélie Mansfield*, dans *Mathilde*, il n'est peut-être pas sans intérêt de faire quelques rapprochemens entre ces quatre ouvrages, et surtout entre les héroïnes qu'elle a mises en scène. Ce que l'on remarque d'abord, c'est qu'elles ont toutes à peu près le même caractère : on leur trouve un air de famille, et néanmoins certains traits bien prononcés donnent à chacune d'elles une physionomie tout à fait différente. Douées d'une sensibilité profonde et vraie, elles cèdent un peu facilement, peut-être, à l'impression que produit sur elles la première vue de l'homme dont elles doivent être éprises. Leur imagination est subitement frappée; l'amour est toujours spontané ; il n'est besoin ni de soins, ni de séductions : un coup-d'œil, un instant suffisent pour les enflammer; et l'auteur n'a plus qu'à décrire les progrès et les développemens d'une passion combattue par le devoir, ou traversée par divers incidens. Toutes ces héroïnes ont une grâce et une amabilité parfaites; ce n'est point précisément par le portrait qu'en fait l'auteur qu'elles plaisent, c'est par leur ensemble, par leur façon d'être; elles ont un charme, un je

ne sais quoi qu'on ne saurait définir, et qui les rend on ne peut plus séduisantes. Tout entières à la passion qui les entraîne, madame Cottin les met sans pitié dans des situations où leur vertu a de fort grands risques à courir. Loin d'éviter le détail de ces scènes brûlantes, et par conséquent délicates à traiter, elle se complait à prolonger les situations, à exposer les héroïnes à toute l'impétuosité d'un amant, à toute l'ardeur de ses désirs, à montrer la résistance pénible d'une femme, qui, consumée d'amour, sur le point de se trahir elle-même, est réduite à implorer la pitié de l'homme qu'elle rend le témoin et le maître de sa faiblesse; elle aime enfin à montrer la pudeur souffrante et en danger (1).

Lorsqu'on voit ces tableaux de l'amour en délire, où l'exhaltation des sens vient se joindre à celle des sentimens, on se demande comment ils auraient pu être tracés par une femme dont le cœur n'au-

(1) Ces observations pleines de tact et de finesse appartiennent à M. A. P., qui les a développées dans une notice fort interressante sur la vie de madame Cottin, placée en tête d'une autre édition des œuvres de cette femme célèbre.

rait pas lui-même éprouvé ce qu'il savait si bien exprimer. A prendre à la lettre ce qu'a dit lady Morgan de madame Cottin, l'auteur de *Malvina*, de *Claire d'Albe*, de *Mathilde*, d'*Amélie Mansfield*, n'aurait fait que peindre sous certains rapports la situation de son âme.

Madame Cottin avait un petit ermitage dans la vallée d'Orsay. La demeure qui a été une fois consacrée par la résidence du génie, dit lady Morgan, en parlant de cet ermitage, que ce soit un palais ou une chaumière, est un temple que l'esprit et l'imagination ne doivent regarder qu'avec vénération. Aussi la belle vallée d'Orsay, qui a vu créer sous ses bosquets le caractère de Malek Adhel, conservera-t-elle long-tems un intérêt indépendant de ses agrémens et de sa beauté romantique. Lady Morgan raconte encore que, pendant son séjour en France, elle eut la curiosité d'aller visiter cette vallée, mais que le villageois auquel elle parla de madame Cottin, lui dit qu'il n'en avait jamais entendu parler : nous lui parlâmes, ajoute l'auteur, de la circonstance de son malheureux parent, qui était en même tems son amant, qui se donna la mort dans les environs de son château. C'était

un événement qui devait avoir éveillé l'attention des villageois. « Eh! mais, mon Dieu, oui, s'écria la femme; je me rappelle cela. » Et elle nous montra à quelque distance, le château d'un propriétaire qui s'était tué parce qu'il soupçonnait sa femme d'avoir conçu de l'attachement pour un homme dont il était l'ami particulier. Son mari la gronda d'avoir tenu un pareil propos, et je trouvai cette délicatesse au-dessus de ce qu'on doit attendre d'un simple villageois. La femme baissa les yeux sans rien répondre, et comme le château du mari suicidé n'était pas celui que nous cherchions, nous fûmes obligés de retourner à notre auberge dans le village. Dépourvue de beauté, dit dans un endroit lady Morgan, n'ayant presqu'aucune de ces grâces qui en tiennent lieu, madame Cottin inspira deux passions ardentes et fatales, qui ne finirent qu'avec la vie de ceux qui les avaient conçues. Son jeune parent, M. D***, se tua d'un coup de pistolet, dans son jardin; et son rival, sexagénaire, et non plus heureux, M. ***, s'empoisonna de honte, dit-on, d'éprouver une passion sans espérance, et qui ne convenait pas à son âge.

Dans l'espace de huit ans, madame Cottin a publié cinq romans, *la Prise de Jéricho*, qui parut en 1802, dans les mélanges de littérature de M. Suard, doit être considéré comme le premier ouvrage de cette femme célèbre, quoique nous ne sachions pas précisément à quelle époque il fut composé. C'est un petit poëme en prose qui se distingue par le style et par les détails, mais dont le plan est faiblement tracé et dont les situations principales manquent de vraisemblance. C'était sans doute une de ces ébauches que faisait madame Cottin dans le mystère, avant que ses amis lui eussent révélé à elle-même son génie, et à laquelle elle avait mis plus tard la dernière main. « Au mérite d'une action intéressante, dit M. Suard, de la peinture fidèle et animée des sentimens et des mœurs, ce poëme en réunit un autre qui suppose beaucoup de goût : c'est celui d'avoir imité avec vérité, mais sans aucune exagération, le style figuré qu'on appelle oriental, et qui caractérise les écrits qui nous restent du peuple Juif. » Le tort de l'auteur est d'avoir introduit l'amour dans un sujet qui ne pouvait en comporter, ni par la durée prescrite de l'action, ni

par la position et le caractère des personnages.

En examinant les romans de madame Cottin, on aime à suivre la marche progressive de ce beau talent, qui s'annonça d'une manière si brillante dans *Claire d'Albe*. Ce roman fut publié en 1798, et malgré que les esprits fussent encore tout agités des inquiétudes révolutionnaires, tout le monde applaudit à la simplicité de l'action, tellement dégagée d'événemens accessoires et de personnages épisodiques, qu'un auteur ordinaire y aurait à peine trouvé le sujet d'une nouvelle. Elle ne s'est attachée à peindre dans cet ouvrage que la naissance et les progrès involontaires d'une passion funeste et criminelle dans deux jeunes cœurs qui semblaient nés pour la vertu; mais elle a su tirer d'une combinaison qui paraissait d'abord si peu féconde, un parti qui atteste toute l'étendue de son rare talent à peindre les affections de l'âme. L'action est bien conduite, les situations se lient entr'elles sans gêne et sans effort; elles sont habilement graduées; mais la partie essentielle, la partie la plus estimable de l'ouvrage, est le tableau des progrès successifs de cette passion qui s'empare des deux amans,

qui les subjugue, et qui finit par les perdre tous deux : tableau tracé de main de maître, et d'une effrayante vérité. On a prétendu que ce roman avait été écrit en quinze jours. Mais il faut observer que cet ouvrage n'était qu'un cadre dans lequel elle avait fait entrer le développement de scènes, d'idées et de sentimens sur lesquels elle avait beaucoup réfléchi d'avance. Les masses principales, les détails même existaient dans sa tête ; il ne s'agissait plus que de les adapter à un plan donné.

Le roman de *Malvina* (1), qui fut publié en 1800, avait coûté deux ans de travail à madame Cottin : conçu sur un plan beaucoup plus vaste, il avait permis à l'auteur de donner plus d'essor à son talent ; mais pour obtenir des scènes à effet, il a peut-être été quelquefois trop loin. Madame Cottin qui, dans le roman

---

(1) Le produit de ce roman fut consacré à un acte de bienfaisance. Un ami de madame Cottin venait d'être proscrit ; il manquait d'argent pour sortir de France : réduite à ne subsister que des faibles débris d'une fortune qui s'est évanouie comme un songe, madame Cottin lui remet le prix qu'elle vient de recevoir de Malvina. C'était la première fois qu'elle avait accusé le sort de l'avoir sitôt privée des moyens d'être utile au malheur.

de *Claire d'Albe*, s'était exclusivement bornée à décrire les progrès d'une passion funeste, et qui n'y avait fait entrer aucun détail de mœurs, a fort bien peint dans *Malvina* la vie du château. Cette peinture plaît d'autant plus qu'elle est mise en action.

Amélie Mansfield, sujet plus difficile à traiter, dont madame Cottin s'occupait depuis plusieurs années, fut publié en 1802 pour la première fois. Ce troisième ouvrage se recommande par des conceptions plus fortes encore, par des caractères plus prononcés: c'est l'amour, comme dans les deux premiers, qui en fait presque tous les frais; mais les personnages se trouvent placés dans des situations absolument neuves et qui commandent un vif intérêt. Après avoir déployé tout ce que son talent a de grâce et de charme dans le tableau délicieux des amours de ses deux principaux personnages, soudain elle rembrunit ses couleurs pour décrire des scènes pathétiques et déchirantes; et ces deux parties si différentes de l'ouvrage, donnent une nouvelle preuve de l'heureuse fécondité de son imagination.

Trois ans entiers furent consacrés à la composion de *Mathilde;* la première édi-

tion parut en 1805. Il semblait difficile que l'auteur pût trouver des couleurs nouvelles pour peindre encore l'amour, et pourtant dans *Mathilde,* non-seulement les tableaux sont entièrement neufs, mais ils ont encore plus d'énergie et de fraîcheur. Jusque-là madame Cottin avait présenté les effets de l'amour dans les classes moyennes de la société; dans *Mathilde*, elle s'élève au genre héroïque, et son imagination prenant un essor plus étendu, n'est point au-dessous du sujet qu'elle veut traiter. La conception du roman de *Mathilde* est grande et forte; ce n'est plus une passion ordinaire, traversée par la jalousie ou par des convenances de famille; c'est l'amour le plus pur et le plus ardent, luttant contre toute la puissance de la religion; c'est une vierge consacrée à Dieu, qui cherche en vain à bannir de son cœur l'image d'un ennemi de la foi : et cet ennemi de la foi est le plus noble, le plus généreux, le plus beau, le plus amoureux des hommes. L'action se rattache à l'un des événemens les plus mémorables des annales du monde, à cette Croisade, à la tête de laquelle se trouvaient Philippe-Auguste et Richard-

Cœur-de-Lion, rivaux de gloire et de puissance, suivis de tout ce que la France et l'Angleterre comptaient de plus noble et de plus vaillant. Les croisés avaient à combattre le fameux Saladin, ennemi digne d'eux par sa bravoure et sa générosité. De beaux caractères historiques, de hauts faits d'armes, de grandes actions, dont l'éclat est relevé par ces idées chevaleresques toujours si séduisantes : le contraste des mœurs des chrétiens et des Arabes, le luxe de l'Occident opposé à celui de l'Orient, la pompe de la religion, l'enthousiasme qu'elle inspire, tels sont les accessoires dont l'auteur a enrichi son sujet. Voulant faire un roman héroïque, madame Cottin ne s'est servie de l'histoire que comme d'un point d'appui; elle a profité des beautés qui lui étaient offertes, sans s'astreindre à l'exactitude des faits et des dates. Les deux principaux personnages pris dans l'histoire où ils ne sont qu'indiqués, laissaient à madame Cottin la liberté de leur donner le caractère et le germe des passions qu'elle se proposait de développer. La physionomie de ces deux personnages est tracée avec une vigueur et une per-

fection qui honoreraient le talent le plus consommé (1).

Il n'y avait qu'un an que le roman de *Mathilde* était publié quand *Élisabeth* parut en 1806. Vivant isolée, et habituellement plongée dans la méditation, madame Cottin préparait et mûrissait les sujets qu'elle se proposait de traiter; mais lorsqu'elle prenait la plume, elle écrivait avec une prodigieuse facilité, et son travail n'était jamais arrêté par l'embarras de rendre ses idées. Si cette rapidité de composion donnait de la chaleur et du mouvement à son style, elle ne lui permettait pas d'y mettre cette pureté et ce fini qui caractérisent nos grands écrivains. On remarque dans ses ouvrages des incorrections, des tournures forcées, quelquefois même l'expression est hasardée et bizarre; mais quelquefois aussi cette bizarrerie ajoute à l'énergie de l'expression; une expression moins hasardée eût peut-être été moins forte. Dans *Claire d'Albe*, dans *Malvina*, dans *Amélie Mansfield*, dans *Mathilde*, c'étaient les agitations du cœur, les égaremens ou les

---

(1) Notice historique sur la vie de madame Cottin, par M. A. P.

faiblesses de l'amour qu'elle avait peints ; dans *Élisabeth*, ou *les Exilés de Sibérie*, c'est la vertu la plus pure, la plus héroïque, qui brille de tout son éclat, et qui se montre sans aucun mélange. Le début de ce roman commence par une description des déserts de la Sibérie. Cette description est de la plus grande beauté ; elle a un ton sévère parfaitement assorti au sujet ; l'auteur est véritablement original dans ce beau morceau ; il n'emploie aucun ornement superflu, aucune expression pompeuse ; tout est simple, mais grand et d'une telle vérité, que l'on croirait que le tableau est fait d'après nature. On peut donner les mêmes éloges à toutes les descriptions contenues dans ce roman ; entre autres à celle d'une tempête dans une forêt. Toute cette partie descriptive est admirable. Il fallait le talent, il fallait l'âme de madame Cottin pour trouver la matière d'un volume rempli d'intérêt, dans un récit qui semble ne pouvoir fournir que quelques pages.

Si quelque chose pouvait ajouter au rare talent que l'auteur a déployé dans cet ouvrage, ce serait sans contredit la modestie de madame Cottin, qui, au lieu de faire remarquer l'extrême difficulté du sujet,

s'excuse, dans la préface, de ne l'avoir pas traité avec plus d'étendue. « La véritable héroïne, dit-elle, est bien au-dessus de la mienne, elle a souffert bien davantage : en donnant un appui à Élisabeth, en terminant son voyage à Moscou, j'ai beaucoup diminué son danger, et par conséquent son mérite. »

De tous les ouvrages de madame Cottin, *Elisabeth* est celui qui a obtenu le plus de succès à l'étranger. Plusieurs traductions et plusieurs éditions en ont été faites en Angleterre ; tous les journaux anglais se sont réunis pour en faire les plus pompeux éloges. Lorsque j'arrivai en France, dit lady Morgan, elle aussi, dont le nom ne peut se prononcer que d'une voix attendrie, et sans qu'une larme vienne mouiller les paupières, la sublime, la tendre madame Cottin, douée du véritable génie de la femme, n'existait plus ; et je ne trouvai que l'histoire de ses vertus, où je cherchais des traces de sa vie. Lady Morgan ajoute en note : Madame Cottin est une des femmes dont les ouvrages ont eu le plus de succès en France. Elle réunissait tous les suffrages ; et sa simplicité modeste, ses qualités éminentes et ses ver-

tus contribuèrent beaucoup à les lui assurer.

Quelque tems avant de mourir, elle avait entrepris d'écrire un livre sur la religion chrétienne prouvée par les sentimens. Qui mieux que madame Cottin était en état de composer cet ouvrage? Nourrie de la lecture des saintes écritures, elle savait en transporter les beautés dans ses écrits avec un art qui lui était particulier; peu d'écrivains ont su donner aux idées religieuses une plus heureuse expression. Le beau caractère de Guillaume, archevêque de Tyr, dans *Mathilde;* celui de M. Prior dans *Malvina;* du missionnaire dans *Elisabeth;* la peinture des vertus solitaires de l'ermite du désert encore dans *Mathilde,* sont des créations d'un esprit profondément pénétré des plus nobles sentimens de la religion. Le talent de madame Cottin a quelque chose d'auguste et de solennel; la marche de sa phrase est plus aisée, l'effet en est plus certain. Le ciel, docile à sa voix, semble porter, dans les cœurs qu'elle vient de livrer au ravage des passions, le calme et la sérénité; c'est à l'aide des sentimens religieux qu'elle réconcilie la vertu avec elle-même, qu'elle met un frein aux em-

portemens de l'amour, et qu'elle endort les orages du cœur. Habile à mettre l'amour aux prises avec la religion, qui, mieux qu'elle, a su peindre la lutte de ce que la nature a de plus fort avec ce que le ciel a de plus sacré? Combattue entre la foi donnée au cloître et la promesse faite à l'amour, c'est Mathilde qui se débat dans les liens d'un double engagement. Qu'il est vrai, qu'il est naturel ce combat du cœur contre le cœur, du devoir contre le sentiment, du culte du vrai Dieu contre une croyance insensée! Quel charme nouveau eût su répandre, sur un sujet religieux, le pinceau de madame Cottin! Inspirée par Fénélon, elle en aurait eu la douceur évangélique, la candeur de style et de sentiment.

Au moment où madame Cottin fut atteinte de la maladie qui l'enleva aux lettres et à ses amis, elle travaillait à un roman sur l'éducation, dont elle avait déjà écrit les deux premiers volumes. C'était sur cet ouvrage, qui avait un but d'utilité réelle, qu'elle voulait fonder sa réputation, et obtenir, disait-elle, la seule gloire qu'une femme puisse désirer. C'est peut-être ici le lieu de faire remarquer une contradiction fort singulière de

l'esprit de madame Cottin : après avoir fait, dans *Amélie Mansfield*, une satire fort amère des femmes auteurs ; après avoir dit que se faire imprimer est, pour les femmes, un tort et un ridicule ; qu'une femme qui se jette dans cette carrière ne sera jamais qu'une pédante ; qu'il semble que le tems qu'elle donne au public soit toujours pris sur ses devoirs, ce qui est fort extraordinaire dans la bouche d'une femme qui a consacré toute sa vie à écrire des romans, elle termine par une critique plus dure encore contre les femmes qui ont écrit sur l'éducation. J'aime mieux classer cette contradiction avec les innombrables contradictions du cœur humain, que de chercher à en expliquer les causes.

Le talent de madame Cottin ne se borne pas à la peinture animée des passions ; ses ouvrages se distinguent encore par la richesse des descriptions, qui tantôt rappellent les tableaux les plus délicieux de *Paul et Virginie*, tantôt les tableaux plus énergiques, mais non moins séduisans d'*Atala*. L'auteur sait également bien décrire et les beautés sauvages du désert, et les sites gracieux d'un riant paysage, et les jeux d'un tournois, et la pompe des

cérémonies religieuses, et les horreurs d'un siége et d'un combat. Ses descriptions sont franches, naturelles, exemptes d'emphase : madame Cottin ne les prodigue pas, elle ne s'y livre que lorsqu'elles naissent du sujet. Si elles sont plus fréquentes dans *Elisabeth*, c'est que le sujet les comportait, et qu'elles ajoutent encore à l'intérêt de la situation. Il serait plus difficile de justifier la conduite des romans de madame Cottin, et surtout la manière dont cette dame en prépare ordinairement le dénouement. On s'aperçoit, vers la fin surtout, que l'auteur n'a plus une marche aussi assurée ; les événemens s'entassent, se pressent les uns sur les autres ; ils prennent un caractère plus romanesque, et gênent l'action au lieu d'en hâter la marche. Mais ce défaut est presque toujours racheté par de grandes beautés de détails : le charme des développemens fait souvent oublier ce qu'il peut y avoir de vicieux dans la conception (1). Les premiers romans de

---

(1) Madame de Genlis, qui a jugé madame Cottin avec une sévérité que nous nous abstiendrons de caractériser, lui a reproché de manquer d'invention et d'imagination ; d'avoir trop souvent emprunté les idées des

madame Cottin avaient été publiés sans nom d'auteur ; lorsque plusieurs succès eurent trahi l'incognito qu'elle avait d'abord résolu de garder, elle regrettait sincèrement le tems où, ignorée du public, son existence se renfermait dans sa fa-

---

autres : selon cette dame, c'est dans le roman des *Vœux Téméraires*, que madame Cottin a pris le fond et les principales scènes du roman de *Malvina*. En effet on trouve entre ces deux ouvrages de tels points de ressemblance, qu'on ne peut pas douter que l'un ne soit une imitation de l'autre. Dans les *Vœux Téméraires*, l'héroïne Constance jure, sur le tombeau de son mari, de ne jamais se marier : Malvina fait le même serment sur la tombe d'une amie; Malvina paraît coupable aux yeux de son amant, et ne l'est point. Constance innocente paraît coupable aux yeux de son mari. Malvina apprend que son amant se meurt, elle vole près de lui, le trouve en délire, et lui sert de garde-malade. Constance apprend que son mari se meurt; exilée par lui, elle revient, le trouve en délire, et lui sert de garde-malade. Dans *Malvina*, une vieille paysanne et un enfant, dont Malvina prend soin, produisent des scènes intéressantes. Dans les *Vœux Téméraires*, une vieille paysanne et une enfant, dont Constance prend soin, produisent des scènes absolument du même genre. Madame de Genlis, qui a pris la peine de faire ce rapprochement, ajoute, avec ce ton de modération qu'elle a si souvent reproché aux autres de ne pas donner à leurs critiques, qu'on ne s'est jamais permis de piller un ouvrage avec plus de détails et moins de déguisement; qu'elle avait déjà fait ces rapprochemens, dans une nouvelle édition du *Petit Labruyère*, au moment où *Malvina*

mille et dans le cercle de ses amis. Le soin qu'elle apportait à revoir ses ouvrages, à les corriger, à faire les changemens, les coupures, les additions que la critique ou son goût lui avait indiqués, prouve que, loin de se montrer rebelle à la critique, elle approuvait les jugemens les plus sévères, profitait des conseils qu'elle trouvait dans les journaux, comme de ceux qu'elle recevait de ses amis.

Qui n'a pas été surpris de voir que, de tant d'aristarques qui font dans les gazettes le métier de régenter les auteurs, nul ne s'est montré aussi sévère envers madame Cottin qu'une femme. Tout ce que la critique a de plus amer, elle l'a employé pour faire ressortir les défauts qu'elle a voulu trouver dans ses ouvrages. *Claire d'Albe* est, à tous égards, un mauvais ouvrage, sans intérêt, sans imagi-

---

parut, et que l'auteur, qui vivait, n'essaya pas de se justifier. Le même critique dit, dans une autre note : madame Cottin s'est souvent permis, non seulement de s'approprier les idées des autres, mais de prendre des passages entiers. C'est ainsi que dans sa *Mathilde*, elle a inséré des morceaux littéralement copiés d'un ouvrage intitulé : *l'Etude du cœur humain*.

nation, sans vraisemblance et d'une immoralité révoltante ; c'est le premier roman où l'on ait représenté l'amour délirant, furieux et féroce, et une héroïne vertueuse, religieuse, angélique, et se livrant sans mesure et sans pudeur à tous les emportemens d'un amour effréné et criminel. Cet ouvrage est en lettres, et c'est l'héroïne qui écrit ; cette manière, qui sauve la difficulté de varier le style suivant les personnages, est la plus aisée, mais par cela même la moins agréable.... La main d'une femme, de quelque âge qu'elle puisse être, ne peut copier les scènes cyniques de cet amour adultère, telles qu'on a osé les décrire dans ce roman ; la fausseté des sentimens peut seule en égaler l'indécence.. Il faut s'arrêter... Non seulement une femme, mais un homme qui aurait quelque respect pour le public, n'oserait transcrire la page infâme et dégoûtante qui suit ce discours, dont l'extravagance et l'impiété font toute l'énergie. Cependant l'auteur, dans l'avant-dernière page de cette coupable et misérable production, consultant enfin sa conscience et ses lumières, fait dire à son héroïne expirante ces belles paroles qu'elle adresse à son amie, en lui recom-

mandant sa fille : Qu'elle sache que ce qui m'a perdue est d'avoir coloré le vice du charme de la vertu ; dis-lui bien que celui qui la déguise est plus coupable encore que celui qui la méconnaît. Mais à quoi servent quelques lignes raisonnables, lorsque, dans le cours de l'ouvrage, on n'a cherché qu'*à colorer le vice du charme de la vertu ?*... Toutes les règles invariables du roman passionné se trouvent dans celui-ci : incorrection de style, phrases inintelligibles, impropriété d'expressions, fureurs d'amour ; un jeune homme vertueux forcené ; une femme céleste, s'humiliant, se prosternant dans la poussière aux pieds de son amant ; des adultères parlant toujours du ciel, de la vertu, de l'éternité ; tous les confidens et les sages du roman admirant avec enthousiasme ces deux personnages ; les passions divinisées, alors même qu'elles font commettre des crimes ; et enfin le suicide attribué au héros et comme une grande action !... Voilà ce qui compose *Claire d'Albe*, premier modèle du genre qui a produit tant d'autres romans, dans lesquels on a servilement copié toutes ces extravagances. Que dire de ceux qui, n'étant point égarés par leur propre ima-

gination, c'est-à-dire, n'inventant rien, ont eu le double mauvais goût d'admirer de telles choses et de les imiter ?...

Dans son troisième ouvrage (*Amélie Mansfield*), l'auteur, par un caprice malheureux, retombe dans le genre créé par elle ; l'héroïne est passionnée jusqu'à la fureur la plus extravagante. Cet ouvrage est souillé par deux lettres qu'une femme auteur n'aurait jamais dû composer ; le dénoûment est révoltant. Est-ce là peindre l'amour ? non ; c'est peindre la rage la plus insensée, ou, pour mieux dire, cette peinture est ridicule et glaciale, parce qu'elle manque absolument de vérité. Osons le dire, les amans, dans ses romans, paraissent très-livrés à un mal physique qui leur donne une rage semblable à celle que les animaux féroces éprouvent dans une certaine saison de l'année. On rencontre dans Mathilde des réminiscences et plusieurs imitations d'autres romans. Dans *Elisabeth*, l'esprit remplace trop souvent la sensibilité, et de trop jolies phrases, trop multipliées, affaiblissent l'intérêt, ôtent du naturel et jettent de la froideur sur l'ensemble de ce petit ouvrage... Madame Cottin manquait d'invention et d'imagination ; elle a trop sou-

vent emprunté les idées des autres. . elle a toujours conservé trop de recherche et de prétention. On ne trouve dans son premier ouvrage, que des phrases ridicules ; mais on en rencontre beaucoup dans les autres que le goût voudrait réformer, parce qu'elles manquent de naturel et de vérité. Qui pourrait croire que c'est la même femme qui a porté, des deux derniers ouvrages de madame Cottin, le jugement suivant ? « Les deux derniers romans de madame Cottin sont infiniment supérieurs à tous ceux des romanciers français, sans en excepter ceux de Marivaux, et moins encore les ennuyeux et volumineux ouvrages de l'abbé Prévost ; car *Gil-Blas* est un ouvrage d'un autre genre ; c'est la peinture des vices, des ridicules produits par l'ambition, la vanité, la cupidité, et non le développement des sentimens naturels du cœur ; l'amour, l'amitié, la jalousie, la piété filiale, etc. L'auteur si spirituel et souvent si profond dans ses plaisanteries, n'avait étudié et ne connaissait bien que les intrigans subalternes et les ridicules de l'orgueil : quand il quitte son pinceau satirique, il devient commun ; tous les épisodes de *Gil-Blas*, qu'il a voulu rendre

intéressans et touchans, sont fades et mal écrits.

Le commencement du chapitre où se trouvent entassées toutes ces graves observations sur les ouvrages de madame Cottin est vraiment curieux. Avant d'entrer en matière, l'auteur a cru nécessaire de préparer ses lecteurs à ce qu'ils allaient lire : « Il serait fort difficile de parler d'un auteur célèbre mort depuis peu de tems, et dont les partisans et tous les amis existent, si l'on manquait de droiture ou de courage, si l'on n'était pas capable de louer non seulement avec sincérité, mais avec plaisir, ou si l'on avait la faiblesse de craindre de ridicules interprétations et d'injustes ressentimens. Dans tout ce qui tient à la morale, tous les ménagemens que ne prescrivent pas la bienséance et le devoir, sont des lâchetés. On n'en aura point dans cet article; on doit juger avec sévérité des ouvrages qui méritent d'être lus; une critique réfléchie est un hommage; elle suppose une sorte de méditation, qui seule est une marque d'estime, et la critique même ajoute au poids des éloges. »

Ainsi donc, dans le jugement que madame de Genlis a porté des ouvrages de

madame Cottin, il y a de la droiture, du courage, de la sincérité, de la bienséance, du devoir, de la sévérité, une critique réfléchie, et enfin une sorte de méditation, qui seule est une marque d'estime; mais on y chercherait vainement de ridicules interprétations et d'injustes ressentimens; on n'y trouvera point les ménagemens que ne prescrivent pas la bienséance et le devoir, ce sont autant de lâchetés que le noble courage de madame de Genlis a toujours méprisées. Mais pourquoi n'a-t-elle pas étouffé avec la même intrépidité le sentiment secret qui lui a dicté cette odieuse diatribe contre une femme dont les talens supérieurs sont pour le sexe dont elle a entrepris de réhabiliter la gloire littéraire dans l'énorme compilation qu'elle a publiée sous le titre d'*Influence des femmes sur la littérature française*, un argument beaucoup plus fort que tout ce qu'elle a pu écrire.

Il est des êtres qui abhorrent l'obscurité, qui craignent tout ce qui humilie, et qui, en dépit du sort, se créent une existence. Madame de Genlis en a reçu une de cette trempe. Un esprit alors plus docile, mais déjà fort caustique, repre-

nait en sous-œuvre ceux que la musique avait fatigués ou laissés sans enthousiasme, ou achevait des conquêtes que l'art avait ébauchées. Si tous les deux échouaient, le cœur s'en mêlait, et il s'exprimait comme s'il eût senti. La nature donne d'ailleurs des organes officieux qui parlent son langage, et au besoin remplacent les grandes facultés de l'âme. Comme femme, madame de Genlis a une teinte de pédanterie qui lui enlève un des premiers charmes de son sexe, l'abandon. Une femme en effet est précieuse, parce que sa sévérité est toujours une complaisance, parce que ses vertus touchent presque à la faiblesse, puisque le milieu, qui est la douceur, n'est qu'une faiblesse commencée. Madame de Genlis abjura ces ressources, et revêtit un caractère d'autorité qui souleva les prudes, en imposa aux sots, amusa les connaisseurs, et surprit ceux qui n'ont pas le tems d'examiner. Comme écrivain, madame de Genlis a une mesure qu'elle ne peut outrepasser. Ses vues ne sont pas larges, ses conceptions ne sont pas fortes, ses efforts pour s'élever ne portent qu'à une certaine hauteur. La monotonie de la médiocrité est insupportable dans les longs ouvrages.

Mille comédies comme celles de madame de Genlis ne donneraient pas une bonne scène ; ses préceptes se répètent ; elle n'est au-dessus d'elle-même que lorsqu'elle se loue elle-même, ou qu'elle dit du mal d'autrui. Alors son imagination se féconde. Quand elle se loue, c'est en révélant une à une ses qualités, avec lesquelles il faut insensiblement familiariser l'envie. C'est une manière de se supposer des talens, que d'annoncer que l'on excite dans autrui ce sentiment pénible. Cela est si incroyablement ridicule, que prouver à quelqu'un qu'il ne peut pas exciter l'envie, c'est faire une satire amère.

Il y a certainement une sorte de mérite à composer certains ouvrages, à raconter des histoires, à dialoguer la morale, à esquisser quelques tableaux de mœurs ; mais cela ne peut exciter l'envie que de ceux qu'on n'enviera pas. Toute censure admet presque toujours deux opinions. Il faut beaucoup de force pour détrôner celle qui règne, beaucoup d'artifice pour enlever les admirateurs, sans leur faire apercevoir qu'ils passent d'une erreur, qui était leur ouvrage, à une meilleure manière de voir, qui est l'ouvrage du censeur. C'est un secret que madame de

Genlis n'a jamais rencontré, malgré qu'elle ait essayé de l'introduire dans la plupart de ses ouvrages. Un individu qui n'est pas au timon des affaires ne peut jamais faire beaucoup de mal à beaucoup de personnes. S'adonnât-on au passe-tems de nuire, il ne peut jamais s'exercer que sur le petit nombre. D'où vient donc que certaines personnes ont tant d'ennemis? Le succès irrite la multitude, et l'on ne veut louer que les malheureux. Il est vrai aussi que ce qu'on appelle des ennemis est une plaisante espèce de gens. Ils disent du mal, mais sans effet. Pour que du mal en produise, il faut avoir de l'influence, il faut être reconnu homme d'un jugement sain et d'un esprit éclairé; pour s'être acquis cette réputation, il faut ce que n'ont point ceux qui disent du mal.

Il semble que madame de Genlis ait pris à cœur de justifier les vers malins que ses inconcevables prétentions ont plus d'une fois inspirés à l'un de nos poètes les plus distingués de ces derniers tems.

Non loin de ces frélons nourris dans l'art de nuire,
Et corrompant le miel qu'ils n'ont pas su produire,
J'aperçois le phénix des femmes beaux-esprits.
Son libraire lui seul connaît tous les écrits

Dont madame Honesta daigne enrichir la France.
Vous n'y trouverez point cette heureuse élégance,
Cet esprit délicat, dont les traits ingénus
Brillaient dans Sévigné, La Fayette et Caylus :
C'est un lourd pédantisme, un ton sévère et triste ;
C'est Philaminte encor, mais un peu janséniste.
De la France avec moi le bon goût avait fui,
Dit-elle ; après dix ans, j'y reviens avec lui :
Plaignant du fond du cœur ma patrie en délire,
J'arrive d'Altona pour vous apprendre à lire.
J'ose même espérer de plus nobles succès ;
Je voudrais, entre nous convertir les Français.
Plus d'un, sans réussir, a tenté l'entreprise;
Vous n'aviez point encor de mère de l'église.
Si la philosophie a pu vous abuser,
Si des noms trop fameux qu'on voudrait m'opposer,
Forment dans la balance un poids considérable,
Mes trente in-octavo sont d'un poids admirable :
Pour faire pénitence il faut les méditer.
J'aurais bien plus écrit, mais je dois regretter
Quelques beaux jours perdus loin de mon oratoire :
C'était un vrai roman ; le reste est de l'histoire,
Et de la sainte encor : vingt ans j'ai combattu
Pour la religion, les mœurs et la vertu.
Peste! ce ne sont là des matières frivoles :
Vous n'êtes point, madame, au rang des vierges foles;
Vous n'avez point caché sous le boisseau jaloux
La flamme dont le ciel fut prodigue envers vous;
Mais, faisant au public partager cette flamme,
Croyez qu'un ton plus doux lui plairait mieux, madame.
Vous êtes sainte ; eh bien! chaque chose à son tour;
Soyez sainte, aimez Dieu : c'est encor de l'amour.
En son premier printemps, Madeleine imprudente,
Se repentit bientôt, mais ne fut point pédante ;
Quand elle crut, l'amour fit sa crédulité,
Et toujours ce qu'on aime est la divinité.
Voyez Thérèse encor : quelle sainte adorable!
Elle aime, elle aime tant qu'elle a pitié du diable,

Et pour l'époux divin se laissant enflammer,
Plaint jusqu'au malheureux qui ne peut plus aimer.

Le trait le plus frappant du caractère de Madame Cottin, était l'oubli de soi-même; dévouée à ses parens et à ses amis, elle ne croyait pas qu'il lui fût permis de songer un instant à elle seule, et cela ne lui eût pas même été possible. Le tems qu'elle mettait à s'occuper du bonheur des autres ne lui laissait pas celui de s'occuper du sien; toute sa vie a été ainsi un long acte de dévoûment, et d'un dévoûment aussi profond qu'aimable, aussi doux qu'énergique; sa bonté n'obligeait point à la reconnaissance; elle donnait beaucoup et ne demandait rien: « Dieu, disait-elle, s'est réservé le plus beau des droits, celui de payer la vertu. »

Ce désintéressement lui donnait une douceur aussi attachante que rare, parce-qu'elle semblait s'en faire un plaisir et non un devoir; elle avait de la joie à céder et du contentement à ne blesser personne; un sentiment vindicatif n'entra jamais dans cette âme, pour qui les choses personnelles n'étaient rien, et la bienveillance qui présidait à toutes ses paroles, à toutes ses actions, répandait sur elle un

charme que ceux qui vivaient auprès d'elle pouvaient seuls apprécier.

Rien ne put altérer cette bonté parfaite : elle triomphait des douleurs les plus aiguës pour animer le regard de la malade d'une reconnaissance aimable et douce : « Je suis heureuse, disait-elle, d'avoir de tels amis pour me soigner. » Elle n'a jamais cessé d'être résignée, et sa résignation était sans efforts, comme toutes ses vertus.

Elle était aussi peu exigeante en fait d'esprit que pour tout le reste ; elle se trouvait bien avec des gens médiocres, et ne s'apercevait même pas de sa supériorité : si elle l'avait aperçue, elle en aurait été embarrassée. Aussi faisait-elle oublier aux autres et son mérite et son talent. J'ai vu plusieurs personnes, intimidées, avant de la connaître, par sa réputation, se rassurer bientôt vis-à-vis d'elle, et ne plus songer à la femme supérieure qu'elle venaient admirer, pour ne plus voir que la femme bonne et sensible, qu'elle finissaient toujours par aimer.

En général elle causait peu et écoutait peu la conversation : souvent distraite et préoccupée, elle avait l'air de se croire seule au milieu d'une société nombreuse ;

elle vivait avec elle même, quand elle ne vivait pas pour les autres : si elle se trouvait avec quelques amis, si l'entretien lui offrait de l'intérêt, elle s'animait, parlait avec force, et portait dans tous ses discours cette éloquence du cœur, cette sensibilité vraie qui respirent dans tous ses écrits.

Profondément religieuse, elle l'était avec une tendresse, un abandon qui lui étaient propres : son âme tenait au ciel comme à sa patrie, à Dieu comme à son père, au Christ comme à son modèle et à son sauveur. Liée d'amitié avec feu M. Mestrésat, pasteur du Saint Evangile, elle avait douloureusement ressenti sa perte, et comme si elle eût prévu qu'elle devait le suivre de près, elle manifesta le désir d'être ensevelie à ses côtés quand elle ne serait plus. Heureuse la place où ces deux êtres reposent! ils n'ont laissé en mourant que des souvenirs doux et précieux; ils n'ont emporté que des espérances consolantes et glorieuses. Lorsqu'en partant pour l'éternité on peut jeter sans crainte ses regards en arrière et au-devant de soi, la route n'est ni difficile ni cruelle; les regrets et les larmes sont pour ceux qui restent.

Une femme se serait bien gardée, du tems de Molière, d'écrire autre chose que des romans : encore ce genre de composition, tout modeste qu'il était alors, ne la mettait-il pas toujours à l'abri des traits malins de la satire, ou du moins du ridicule. Ce n'était qu'en tremblant et presque sans l'avouer, que Madame de la Suzes permettait au papier de recevoir les ingénieuses fictions de son esprit : son siècle ne lui eût point pardonné d'afficher les prétentions d'une femme auteur. Par quels ridicules Mademoiselle de Scudéry n'expia-t-elle pas le tort, si grave de son tems, de nos jours si léger, d'avoir fait bâiller tout son siècle, à la lecture de ses interminables romans ? Ses lecteurs lui auraient fait grâce de l'ennui qu'elle leur avait causé, si, plus modeste, elle leur eût fait grâce de ses prétentions. Madame de La Fayette laissait à Segrais le soin d'avouer ses écrits, ne gardant pour elle que le plaisir de les avoir composés ; Madame de Sévigné était loin de prévoir que ses lettres, qui font aujourd'hui notre admiration et nos délices, pouvaient avoir d'autre mérite que celui de plaire aux personnes auxquelles elles étaient adressées. Madame du Tencin ne songea à écrire

que lorsqu'il ne lui fut plus possible de faire autre chose : réduite au rôle subalterne d'une vieille intrigante délaissée, elle chercha dans les ressources de son esprit un refuge contre les souvenirs de son cœur ; elle sembla n'écrire que pour se distraire du soin de penser : c'était pour elle une nécessité plus encore qu'un plaisir.

Je n'ai point entrepris de rechercher les causes qui ont déterminé tant de femmes, de nos jours, à se faire auteurs : elles y ont été engagées par tant de motifs différens, qu'il faudrait, pour reconnaître la vérité au milieu de tant d'intérêts divers, une sagacité que nous n'avons pas. Il semblerait qu'à l'exemple de Vadius et de Trissotin, qui sont les doyens de leurs admirateurs, elles aient demandé à être enfermées chacune dans une chambre séparée, pour savoir laquelle d'entr'elles aurait le plutôt écrit un livre : tant est grande la rapidité avec laquelle leurs ouvrages se succèdent les uns aux autres : à peine si elles donnent à leurs amis le tems de les lire. J'en connais qui ne prennent même pas le soin de les lire elles-mêmes, sans doute pour aller plus vite. Je ne dirai rien de celles qui abandonnent à leurs

admirateurs la peine de les écrire; pour celles-là, l'exécution n'est rien; l'invention même est peu de chose, elles se contentent d'indiquer le sujet. Un épisode de l'histoire de leur vie, voilà le fond du roman, et cela leur suffit. Dans ces sortes d'ouvrages, il ne doit point y avoir de héros, ou s'il y en a un, il faut nécessairement qu'il soit impitoyablement sacrifié au caractère noble et généreux de l'héroïne. Il sera un traître, un monstre, un perfide, dont la brutale indifférence et le froid égoïsme aura conduit au tombeau l'amante la plus passionnée, celle qui l'aima avec tant d'abandon, tant de désintéressement, et surtout tant de... constance.

Il ne faut pas confondre Madame de Cottin avec ces femmes, qui semblent n'avoir agité leur vie d'aventures extraordinaires que pour avoir le plaisir d'en faire ensuite la confidence au public. *Cache ta vie*, fut le précepte qu'elle suivit constamment. Appelée par ses talens à jouer un rôle brillant sur la scène du monde, elle craignit de s'y montrer; et tandis qu'enivrées de l'encens imposteur qu'une fausse admiration leur présentait à genoux, d'autres femmes se laissaient

emporter dans le tourbillon des illusions; elle écrivait sous la dictée de son cœur ces charmantes compositions, dans lesquelles les efforts du bel esprit ne sont pour rien: nourrie de la lecture de Fénélon, dont elle a plus d'une fois reproduit dans ses ouvrages les formes de style, personne n'écrit avec plus de charme que Madame Cottin; la langue du cœur n'a, sous sa plume, rien d'affecté, rien que de naturel: une légère teinte de mélancolie, nuancée avec beaucoup d'art, colore toutes les pensées, tous les sentimens de l'auteur. Son pinceau, ordinairement fin et délicat, devient chaud et vigoureux quand le sujet le commande. Qui mieux qu'elle a su peindre l'amour aux prises avec le devoir? quel lecteur n'a pas donné des pleurs à la malheureuse *Claire d'Albe*, succombant, après un long combat, dans cette lutte inégale? qui de nous ne lui a pas remis sa faute, avant même qu'elle l'ait commise? Elle n'est pas encore coupable, que dejà elle est pardonnée. Le lecteur a suivi, avec un plaisir mêlé de peine, la passion qui doit la consumer: arrivé au dénoûment de l'ouvrage, il craint d'en lire le récit; et quoique préparé depuis long-tems au triomphe de la

nature, ses yeux se remplissent tout à coup de larmes..... Ce n'est qu'au travers d'un nuage de pleurs qu'il voit cette intéressante victime succomber au remords d'avoir cessé de mériter sa propre estime.

Elisabeth venant à pied, à travers les frimats, des extrémités de la Sibérie, à Moscou, demander à l'Empereur la grâce de son père innocent, nous inspire un autre genre d'intérêt. C'est la piété filiale aux prises avec les rigueurs d'une température inflexible, inexorable. Ce n'est qu'en frémissant que nous voyons s'avancer, des extrémités du pôle, au travers des glaces entassées, au milieu des convulsions de la nature, cette jeune fille, soutenue seulement, au milieu de tant d'obstacles conspirés contre elle, par l'espoir d'enlever son vieux père à la terre de l'exil. Rien ne l'arrête, ni les fleuves débordés, ni l'épouvantable fracas des glaçons, qui, poussés par la tempête les uns contre les autres, se brisent en se heurtant, et couvrent de leurs vastes débris les flots courroucés; ni le froid linceul de neige dont elle marche enveloppée, ni les feux de la tempête qui se croisent sur sa tête, ni les profonds ravins creusés sous les pas, ni les bêtes féroces qui, par de

longs rugissemens, semblent répondre aux cris de la tempête; ni la froide obscurité qui la couvre de son manteau pesant, ni la mort enfin, qui semble seule vivante au milieu de ce deuil universel de la nature.

C'est dans cet ouvrage surtout, que le pinceau de Madame Cottin est ferme et vigoureux ; les touches sont hardies et pleines d'effet; elle peint à grands traits ce spectacle imposant. Les richesses de la poésie sont habilement transportées dans sa prose ; de grandes images sont grandement exprimées ; une teinte triste et religieuse jette sur ce vaste tableau un jour sombre et terrible ; le lecteur est transporté aux lieux que peint l'auteur ; il les parcourt avec l'intéressante Elisabeth ; avec elle il entend rugir, sous un ciel de glace, les douleurs de la nature en travail ; partout éclate autour de lui la conspiration des élémens conjurés ; la terre n'a pour tout vêtement qu'un vaste manteau de glace, le ciel ne se montre plus à elle qu'à la lueur des éclairs ; l'Océan captif sous une voûte de glace, s'épuise en vains rugissemens pour rompre le frein qui le tient enchaîné. Elisabeth l'entend gronder sous ses pas, tandis que la foudre

gronde sur sa tête. Seule au milieu des convulsions de la nature, elle porte un pas tremblant; aux prises à chaque instant avec un nouvel obstacle, elle ne triomphe d'un premier danger que pour se précipiter dans un second : perdue au milieu d'un vaste désert qu'habite seule la tempête inflexible, elle s'avance, battue par les vents acharnés après elle: tantôt emportée dans un tourbillon de neige, elle roule au milieu des frimats : tantôt attachée aux flancs d'un roc décharné, elle demande aux antres les plus sombres un abri contre les courroux des autans et des frimats : ce n'est qu'en pressant avec force contre son sein meurtri les pics aigus de la roche escarpée, qu'en se faisant un lien de ses bras ensanglantés, qu'en attachant la vie à la mort, qu'elle résiste au souffle irrésistible qui la chassait devant lui comme une ombre légère. Qu'elle est immense, pour une jeune fille qui la traverse ainsi, la distance qui sépare de Moscou les extrémités de la Sibérie ! Qu'elle est belle, qu'elle est intéressante la vierge qui la parcourt, ayant pour guide la piété filiale, pour arme son innocence, pour espoir la grâce de son père malheureux! Comment arrivera-t-elle au

terme de ce long pélerinage? comment pourra-t-elle surmonter tant d'obstacles insurmontables? Une invisible main la mène et la conduit : d'abord manifestée à elle sous la forme d'un pieux missionnaire, elle se retire dans le sein d'une mort chrétienne, comme pour faire une dernière épreuve de l'excellence de son âme, et ne se montre plus à l'infortunée Elisabeth, que dans la force qu'elle lui donne de mesurer, sans en être effrayée, la profondeur des misères humaines.

Quel lecteur n'a pas mouillé de ses larmes les pages où revivent les malheurs de cette infortunée! Nous tombons tous avec elle aux pieds du prince magnanime qui va prononcer la grâce de son père; avec elle nous embrassons ses genoux; avec elle nous bénissons sa clémence. Relève-toi, heureuse Elisabeth, ton père est libre. Les pleurs joyeux de la reconnaissance brillent où coulaient naguère les larmes amères de l'infortune.

Le style de Madame Cottin est plus descriptif dans le roman d'Elisabeth que dans ses autres ouvrages : l'auteur peint d'une manière large et pittoresque le vaste tableau des hivers du nord; il semble avoir porté dans ses descriptions quel-

que chose de la sombre mélancolie de ces climats, qui semblent encore disputer au chaos une existence toujours menacée. Il y a dans ses pensées, dans ses images, dans ses expressions, quelque chose de ce vague ossianique qui plaît à l'imagination. Ces nuages qui pèsent sur la terre, sont chargés de l'ombre de ceux qui l'habitèrent; c'est la voix douce de ceux que nous avons aimés, qu'apporte à notre oreille un vent frais et raffraîchissant; les élémens déchaînés se livrent dans les airs les combats qui avaient ensanglanté la terre; la tempête a sonné l'heure du carnage; les fantômes amoncelés se heurtent avec un bruit épouvantable : des quatre points de l'horizon s'avancent leurs colonnes nébuleuses; les échos redisent les plaintes des mourans et l'orgueil des vainqueurs.

On ne saurait pas que Madame Cottin faisait des poésies erses sa lecture habituelle, qu'il suffirait de lire ses ouvrages pour connaître l'espèce de prédilection qu'elle avait pour les compositions souvent trop monotones, mais toujours si pitoresques des Calédoniens. Il est évident que, lorsque dans *Malvina*, M. Prior propose à mistriss Birton de lui lire quelques morceaux des poésies erses qu'il s'est

occupé à recueillir, elle ne lui a fait dire que ce qu'elle pensait elle-même d'Ossian. Voici ce morceau qui doit, je pense, trouver sa place ici.

M. Prior entra, un recueil de papiers sous le bras. « Que nous apportez-vous là, lui demanda mistriss Birton. — Toutes les poésies galliques que j'ai pu recueillir, madame. — Ah! fi! interrompit miss Melmor : comment avez-vous eu le courage d'écrire toutes ces psalmodies? — Et comment se peut-il que vous donniez un pareil nom aux sublimes ouvrages qui ont immortalisé le nom d'Ossian? s'écria M. Prior. Est-ce sur la terre qui le porta, au milieu de ces montagnes qui vivront encore par son génie, quand la main du tems les aura détruits? Est-ce sur le sol de l'ancienne Calédonie, enfin, qu'on ose porter atteinte à la gloire du fils de Fingal? Ne craignez-vous pas?.... que l'esprit des collines, monté sur un coursier de vapeurs, ne me transperce de sa lance de brouillard? interrompit miss Melmor en ricanant. Non, en vérité; et quand le soir viendra, que le vent soufflera dans la forêt, que les météores s'élèveront du sein du lac, et que les dogues hurleront dans la basse-cour, ce ne sera pas de la

colere d'Ossian que je serai effrayée. — Miss Melmor, lui dit mistriss Birton, avec un peu de hauteur, pour se mêler de juger un pareil ouvrage, il faut être en état d'en sentir les beautés, et en avoir lu plus de quelques pages avant de se hasarder d'en parler. — En ce cas, dit miss Melmor tout bas, en se penchant vers l'oreille de Malvina, elle ferait bien de n'en rien dire, etc., etc. »

Madame Cottin aimait Ossian (1), mais

---

(1) On sait qu'il s'est élevé une vive discussion sur l'authenticité des poésies galliques d'Ossian, dont Macpherson a publié une traduction anglaise. Beaucoup de littérateurs ont soutenu que les prétendus originaux de la traduction de Macpherson n'avaient jamais existés, ou du moins n'avaient pas été conservés jusqu'à nos tems : une société d'Ecossais s'est réunie à Londres, sous la dénomination d'*Highland-Society* et s'est proposé de prouver l'authenticité des poëmes d'Ossian. Elle a fait recueillir dans les Highland, ou la Haute-Ecosse, tous les chants galliques conservés dans la mémoire et dans la bouche des vieillards : elle a publié ces chants en deux volumes in-octavo. Ainsi, quoiqu'il reste encore quelques doutes sur les divers moyens pris par la société pour établir au tribunal de la critique l'authenticité des pièces insérées dans ce recueil; quoiqu'on ait prétendu que la société avait corrigé et embelli ces morceaux, il reste prouvé que, dans les montagnes de l'Ecosse, on a conservé d'anciennes poésies nationales en langue erse ou gallique. L'édition de ces poëmes attribués à Ossian dans

sans exclusion ; ce n'était point pour elle, comme pour certaines gens, le poète par excellence : elle se gardait bien surtout de le placer à la même hauteur que le divin

---

sa langue originale, est presque entièrement inconnue sur le continent, où il n'en n'est pas parvenu plus de deux ou trois exemplaires. M. Ahlwardt, d'Oldembourg, a publié une traduction littérale allemande de ce prétendu original des poésies d'Ossian, en trois volumes in-octavo. Il résulte de la comparaison de cette traduction avec celle de Macpherson, que ce premier éditeur a fait des changemens, des additions et des interpollations considérables au texte, et qu'il a même réuni ensemble, sous la forme de poëmes, des fragmens de chants différens.

Il faut distinguer parmi les ouvrages de critique qui paraissent depuis quelque tems en Angleterre sur les poésies d'Ossian, celui du docteur Graham, ayant pour titre : *Essai sur l'authenticité des poëmes d'Ossian*, contenant une réponse aux objections de M. Malcolm-Laing, ainsi qu'un autre ouvrage intitulé : Quelques poëmes d'Ossian rendus en vers, avec une dissertation historique sur l'antiquité de ses poëmes en général, par M. Archibad Macdonald ; et mieux encore : *Reliques musicales et poétiques des anciens Bardes Gallois, conservées par la tradition et par des manuscrits authentiques, avec une histoire générale des Bardes et des Druides*, etc., par John Gale Jones, in-folio ; et du même auteur, *le Museum Barde de l'ancienne littérature anglaise*, in-folio. Ces ouvrages sont dûs au zèle des particuliers ; mais en voici qui ont paru aux frais d'une société savante et littéraire : Rapport de la commission de la société de la Haute-Ecosse, nommée pour faire des recherches sur la nature et l'au-

Homère; elle sentait combien il y avait loin du poëte qui n'avait exprimé que les premiers sentimens du poète encore garotté dans les premiers langes de la

---

thenticité des poëmes d'Ossian, par M. Henry Mackensie, publié au nom de la société : les poëmes d'Ossian dans l'original gallique, avec une traduction latine littérale, par M. Macfartan, accompagnée d'une dissertation sur l'authenticité des poëmes d'Ossian, par le baronnet sir John Sinclair, etc., publie sous la sanction de la société de la Haute-Ecosse, 3 vol. in-octavo. Le résultat de toutes ces discussions paraît s'éloigner également de l'opinion de ceux qui regardent les poëmes d'Ossian comme des ouvrages imaginaires, supposés par Macpherson, et de l'opinion de ceux qui leur accordent sans restriction le degré d'authenticité et d'antiquité que cet éditeur leur attribua lors de la publication de la traduction en prose qu'il en a donnée. Il a été démontré qu'il exista réellement, du temps de Macpherson, et qu'il existe encore des vieillards de la Haute-Ecosse, surtout des îles Hébrides, qui savaient par cœur un grand nombre d'anciens chants héroïques, conservés par tradition. Mais ces chants, semblables, sous plusieurs rapports, aux chants des Islandais et des autres peuples Scandinaviens, offraient un langage plus simple, plus rude, quelquefois aussi plus obscur que ses imitations libres que Macpherson a données à tort pour des traductions. Les images de l'original, plus concises et plus brutes, ont souvent reçu de la main du traducteur une sorte de vernis moderne, qui, en les faisant ressembler à des passages d'Homère ou de Virgile, a fourni un argument spécieux contre leur authenticité. Voilà jusqu'où s'étend la supercherie littéraire de Macpherson; mais il était

civilisation, de celui qui avait pénétré jusque dans les moindres replis du cœur humain ; qui avait mis en jeu toutes ses passions ; qui avait puisé dans toutes les

---

trop dénué du génie poëtique pour avoir inventé une seule des beautés réelles semées au milieu des productions informes de l'ancien barde Quand à l'âge qu'il faut assigner aux poëmes d'Ossian, ainsi qu'à la véritable patrie de l'auteur, les opinions les plus contraires sur ce sujet peuvent également contenir quelque chose de vrai. L'existence d'un barde nommé Oisin ou Oysian, fils d'un chef des guerriers, nommé Fion Mac-Coul (Fion, fils du Coul), pourrait bien remonter au cinquième, ou même au deuxième siècle de l'ère vulgaire : quelques portions des chants d'Oisin, qui, sur divers point de fait, coïncident admirablement avec les Sagals Scandinaves, se sont probablement conservés dans la même langue des Bardes ses successeurs; mais beaucoup de poëmes très-postérieurs à ce véritable Ossian auront été décorés de son nom, comme les faux orphiques ont reçu celui d'Orphée. Il faut même que plusieurs poëmes soient postérieurs à l'introduction du christianisme, et même aux siècles de la chevalerie, ou du moins qu'ils aient subi, postérieurement à ces époques, de fortes altérations. C'est la seule supposition qui puisse expliquer comment il s'y trouve des allusions à des idées trop relevées et à des mœurs trop raffinées pour une nation sauvage comme les anciens Calédoniens l'étaient. Cette teinture de civilisation moderne est l'argument le plus fort que les anti-ossianiques aient produit contre l'authenticité des pièces galliques; c'est le point auquel M. Graham, l'avocat le plus habile du parti ossianique, répond de la manière la moins satisfaisante.

sources de la nature physique et morale; qui avait éclairé ses poésies du flambeau de toutes les connaissances contemporaines; qui avait connu toutes les sciences, tous les arts; pour lequel les profondeurs du ciel et de la terre n'avaient point eu de secret; qui avait parlé avec une égale perfection la langue de toutes les passions, comme il avait parlé tous les dialectes de la Grèce; qui avait souvent élevé les héros à la hauteur des dieux, et qui souvent encore avait ravalé les dieux au-dessous des hommes : génie incomparable qui, semblable au Jupiter qu'il s'était plu à créer, tenait le monde intellectuel suspendu au bout d'une chaîne d'or.

Une imagination enveloppée de nuages peuplés d'ombres errantes a quelque chose de monotone; le génie de la mort assis sur la pierre froide et solitaire ne présente qu'une image sombre et lugubre; le barde qui, debout sur le front du rocher, entonne l'hymne du combat, ne redit jamais que les mêmes chants; au-dessus du sombre brouillard qu'habite l'ombre de leurs pères, il n'y a plus rien pour eux; le soleil n'est qu'un flambeau lumineux suspendu à la voûte des airs,

la lune ne jette ses rayons silencieux sur la forêt que pour éclairer les pas solitaires d'un chassseur qu'elle ne peut aimer; on n'entend que la voix plaintive du héros qui, du haut des nuages demande, des chants à la harpe d'Ossian, que la voix du torrent qui descend en grondant du front de la montagne; les sombres clameurs de la forêt que la tempête bat à grand bruit de ses ailes déployées; l'amante qui redemande à la nuit l'ombre de son amant; l'amant qui appelle son amante, et dans le lointain le monotone aboiement du chien qui a perdu les traces du chasseur. Ajoutez à ce petit nombre d'images, la description toujours la même de quelques combats, et vous avez tout Ossian.

Ce n'était donc point une admiration exclusive que lui avait vouée madame Cottin; mais elle aimait à retrouver en lui le peintre d'une nature que l'antiquité n'avait point connue. Ennemie de ces violens accès d'inspiration auxquels se préparent nos beaux esprits par les longues abstinences du sens commun, les jeûnes fréquens de la raison, et les constantes privations des règles de la grammaire, elle n'aimait dans les autres que

ce qu'elle s'étonnait de retrouver en elle, des conceptions simples et naturelles, une expression qui n'avait rien d'affecté, des images teintes des couleurs du sujet, des pensées nées du sein même des choses.

Ce serait mal connaître le caractère de son talent et la tournure de son esprit que de la mettre au nombre de ces écrivains qui, dédaignant le mouvement rétrograde de la conversion, ont juré de vivre et de mourir dans l'impénitence finale de la mélancolie et des sentimens d'outre-mer et d'outre-raison. Il faudra bien surtout se garder de la confondre avec ses esprits exaltés dont les idées, converties en images, prennent, dans l'incandescence de leur imagination, la chaleur et les couleurs du sentiment. Il est passé le tems où quelques admirateurs trop faciles s'étaient imaginé que ce n'était qu'au fond des abîmes d'une profonde mélancolie que les pensées hautes et larges avaient leur source; il est depuis long-tems divulgué le secret de livrer ses idées aux emportemens d'un style exalté; de vieillir l'expression par la pensée, tout en croyant rajeunir la pensée par l'expression; de donner à sa prose caduque et gouteuse la marche fière et imposante de Bossuet; de

prendre la stérilité des minuties pour l'abondance des détails, le luxe des petites choses pour la richesses des grandes, la pauvreté des idées pour de la simplicité, la sécheresse des niaiseries sentimentales pour l'épanchement du sentiment; il est aujourd'hui familier à nos moindres grimauds litteraires le secret plus vulgaire encore, de dépouiller la semaine de Dubartas de ses rimes boiteuses, de la traduire en prose de catéchisme, d'affecter un style poussif qui s'arrête à chaque membre de phrase pour chanter un *oremus* en prenant haleine; d'entonner autant d'hymnes à la Vierge qu'on pose de virgules sur son papier; de communier à chaque alinéa; de ne jamais s'engager dans les longueurs d'une période sans avoir, à tout hasard, reçu les dernières exortations de son curé, demandé le saint viatique au bout de chaque paragraphe. Qu'ils sont rares de nos jours les hommes qui ignorent encore l'art de commencer chacun de leurs ouvrages par un *dies-iræ*, de le finir par un *de profundis!* N'est-ce pas en s'ouvrant cette nouvelle route à la célébrité, que certain auteur est devenu tout à coup le prototype, l'archimandrite, le citharède, l'hélicogène, le tintinabu-

laire de toutes les gloires célestes? Qu'ils sont nombreux les disciples de ce nouveau maître! La langue du raisonnement est devenue trop sèche et trop aride; on ne parle plus que par image : on ne doit plus exprimer les idées, il faut les peindre : le papier est devenu une toile, le pinceau a pris la place de la plume. Mais pourquoi faut-il que toutes ces images si sublimes ne soient peintes qu'en détrempe? Un fol amour de la nouveauté les a créées, un talent factice les a exécutées, la raison les efface.

Pour expliquer pourquoi les gens d'esprit écrivent quelquefois sans succès, il faut nécessairement recourir à la distinction de l'esprit et du talent. Tous les hommes, sans exception, présentent deux aspects; l'un par lequel ils se ressemblent, et l'autre par lequel ils diffèrent. Or, c'est ce que les hommes ont de commun entre eux qui est important; ce qu'ils ont de différent est peu de chose, car ils ont en commun le miracle de la vie et de la pensée; ils ne diffèrent que par des nuances très-fines d'organisation et d'éducation. La différence entre un grand homme et un porte-faix n'est presque rien aux yeux de la nature; mais ce rien est tout aux

yeux du monde. Entre une tulipe de deux sous et une de mille écus, le Hollandais paye cher la différence; et cependant ces deux fleurs sont également l'ouvrage de la nature; elles ont également des pétales, une tige, des feuilles, des racines, des couleurs et du parfum; et c'est en effet dans cet attirail de la végétation qu'est le miracle: la nuance qui les distingue n'est rien; c'est cependant ce rien qui fait pâmer d'aise le jardinier fleuriste, et qui lui vaut mille écus. Or, dans le monde, c'est cette différence d'homme à homme, cette nuance, ce rien qu'on appelle génie, imagination, esprit et talent, qui est compté pour beaucoup; car je ne parle pas ici des différences extérieures, telles que la force et la beauté; ni des différences sociales, telles que la richesse, la naissance et les dignités: différences qui jouent d'ailleurs un si grand rôle.

On peut établir par la règle générale, que toutes les fois que les hommes entassent différens noms sur un même sujet, il y a confusion dans leurs idées: en effet, on a toujours trop confondu l'esprit et le talent, et pourtant la différence est si considérable, que c'est d'elle qu'on doit se servir pour expliquer certains écrivains.

Nous avons tous des idées comme nous avons tous un visage ; peu d'hommes cependant ont de l'esprit et de la figure ; il faut pour cela un certain ordre dans les traits et dans les idées ; il faut surtout à la pensée de la variété, de la nouveauté et du mouvement. Un homme dont les discours ne roulent que sur des objets communs, et qui ne quitte pas les formes ordinaires de la conversation, ne passe pas pour avoir de l'esprit ; il a beau s'exprimer de manière à être bien entendu, il n'a rien d'expressif : mais celui dont les idées sortent des routes communes, qui joint l'extraordinaire à la rapidité ; celui qui, en un mot, déplace les idées de ceux qui l'écoutent, et leur communique ses mouvemens, celui-là passe pour avoir de l'esprit. Que ses idées soient justes ou non, exprimées avec goût ou sans goût, n'importe ; il a remué ses auditeurs, il a de l'esprit.

Je ne parlerai pas ici de la différence de l'esprit à l'imagination active et au génie ; ce n'est pas mon objet : il faut en venir au talent. Qu'un homme exprime ses idées ou celles d'autrui avec force, avec grâce, avec déduction ; qu'il dise des choses communes, si l'on veut, mais qu'en les disant

ou en les écrivant, il les pare du charme de l'expression, il aura du talent en vers comme en prose. Il y a généralement plus d'esprit que de talent en ce monde. La société fourmille de gens d'esprit qui manquent de talent. L'esprit ne peut se passer d'idées, et les idées ne peuvent se passer de talent; c'est lui qui leur donne l'éclat et la vie : or, les idées ne demandent qu'à être bien exprimées, et s'il est permis de le dire, elles mendient l'expression : voilà pourquoi l'homme à talent vole toujours l'homme d'esprit : l'idée qui échappe à celui-ci étant purement ingénieuse, devient la propriété du talent qui la saisit.

Il n'en est pas ainsi de l'écrivain à grand talent; on ne peut le voler sans être reconnu, parce que son mérite étant dans la forme, il appose son cachet sur tout ce qui sort de ses mains. Virgile disait qu'on arracherait plutôt à Hercule sa massue, qu'un vers à Homère. Le mérite des formes et de la façon est si considérable, que M. Sieyes ayant dit à quelqu'un de ma connaissance, permettez que je vous dise ma façon de penser, celui-ci lui répondit fort à propos : dites-moi tout uniment votre pensée, et épargnez-moi la

façon. J. J. Rousseau, par exemple, emprunte la plupart de ses idées à Plutarque, et surtout à Montaigne; mais il trouve si bien dans son talent de quoi parer ses vols ou ses emprunts, que l'intérêt n'en est jamais perdu pour ses lecteurs. On dirait en effet que les idées sont des fonds qui ne portent intérêt qu'entre les mains du talent.

Maintenant, pour en venir à la plupart de nos femmes auteurs, il me semble, si toutefois leurs livres ne sont pas un piége, qu'on peut avancer qu'elles ont infiniment plus d'esprit que de talent, à la différence de madame Cottin, qui exprimait si bien tout ce qu'elle entendait, et qui peignait si bien tout ce qu'elle voyait. Horace dit, en parlant de Sapho, que les flammes échappées de ses doigts vivent encore dans les cordes de sa lyre. C'est donc le véritable signe du talent que ce caractère de vie qui anime et colore tout ce qu'il touche; mais une femme sans talent est la marâtre de son esprit : elle ne sait que tuer ses idées.

Il est curieux de rechercher comment il est possible, avec beaucoup d'esprit et d'instruction, de la pénétration, de la finesse, une belle âme, de la raison, un

caractère sage, réfléchi, et les meilleurs principes; comment, dis-je, il est possible qu'une personne avec tant de dons naturels et tant de qualités acquises, mûries et perfectionnées par une étude constante et par l'expérience, n'ait jamais pu écrire deux pages de suite, ou très-agréables, ou parfaitement raisonnables. Il y a pour les écrivains deux genres de prétentions si fatigantes l'une et l'autre, que jusqu'ici on ne les a point encore vues réunies : l'une, de soigner tellement son style, qu'il soit non seulement toujours pur, harmonieux, mais qu'il soit absolument irréprochable, et de telle sorte qu'il fût impossible, sans le gâter, d'y ajouter, d'en retrancher ou d'en déplacer un seul mot. Tel est le style de Buffon. Cette prétention est très-bonne et très-utile, parce qu'elle produit une admirable manière d'écrire, qui peut servir de modèle, et montrer jusqu'à quel point de perfection peut s'élever le langage. D'ailleurs, il faut d'autant plus estimer ce travail, qu'il exige de profondes réflexions sur la propriété des expressions et des mots, et de plus un grand talent, c'est-à-dire, l'oreille délicate d'un poète, et un goût parfait. Ce n'est qu'à ces con-

ditions, qu'avec des travaux infinis on pourrait parvenir à écrire comme Buffon. Mais cette perfection de style, qui demande beaucoup de calculs et de combinaisons, ne pourra jamais se trouver, du moins continue, dans les ouvrages d'imagination, ou dans ceux dont la chaleur, le mouvement et l'énergie, ou seulement la grâce et le naturel, doivent faire le principal mérite; elle y serait même un défaut, parce qu'elle y jetterait nécessairement de la froideur. Un auteur ne doit jamais écrire incorrectement et avec négligence; mais dans les ouvrages de sentiment, il faut, quand il s'agit d'émouvoir, laisser là tous les calculs et ne consulter que son cœur. La méditation peut produire, comme dans les écrits de Buffon, de grands résultats, des réflexions frappantes, et ce sont là de belles pensées; mais l'inspiration seule produit les mots sublimes, et c'est au fond de son âme qu'il faut chercher l'expression et le développement des passsons et des sentimens.

L'autre prétention, qui ne peut jamais être heureuse, et qui est aussi commune que celle dont on vient de parler est rare, consiste à vouloir placer constamment,

à chaque page, deux ou trois pensées neuves et brillantes, et deux ou trois comparaisons ingénieuses. Quand cette surprenante ambition pourrait réussir, il n'en résulterait qu'un ouvrage fatigant (de quelque genre qu'il fût), qu'il serait impossible de lire de suite, puisqu'il faudrait réfléchir à chaque ligne; et cet ouvrage serait certainement dénué de vérité dans toutes les choses qui demanderaient une profonde sensibilité. L'esprit veut du repos; nous cherchons toujours un peu de délassement dans la lecture, et nous ne voulons pas qu'un livre d'imagination, ou même de morale, nous applique autant que le pourrait faire un livre sur les sciences abstraites. Entraîner doucement le lecteur et l'étonner quelquefois, tel est l'effet de tout bon ouvrage : piquer, tourmenter, harceler sans cesse celui dont on désire captiver l'attention, est un mauvais moyen de le tenir éveillé. La fatigue endort, et plus profondément que l'inaction : alors on ne cède point au sommeil, on y succombe. Mais il est absolument impossible de réussir dans l'extravagante prétention de remplir toutes les pages d'un livre de traits brillans, de comparaisons et de pensées nouvelles.

Avec de l'esprit on trouvera bien quelques bonnes idées ; mais le plus souvent on sera faux, alambiqué, puéril ; on tombera dans le néologisme et dans la pédanterie ; on aura un style froid et précieux ; et même avec beaucoup de talent, on ne fera, après avoir pris des peines infinies, qu'un mauvais ouvrage, et mortellement ennuyeux pour tous ceux qui ont du goût, et qui par conséquent aiment le naturel.

La mère de madame de Staël n'eut qu'un défaut ; mais ce défaut troubla sa vie, y jeta à la fois du ridicule et de l'amertume, lui fit faire plusieurs inconséquences, et finit par égarer son jugement et son esprit. Elle eut un goût trop passionné pour la littérature : tant il est vrai que le goût le plus innocent et même le plus noble, quand il n'est pas renfermé dans de justes bornes, peut avoir les plus graves inconvéniens, surtout pour une femme. Cette passion, devenue dominante dans une personne qui avait le sentiment de sa force, et qui se trouvait avec raison si supérieure, par l'esprit et l'instruction, à toutes les autres femmes, lui inspira un ardent désir d'obtenir une grande célébrité. Elle admirait trop pro-

fondément Thomas pour ne pas chercher à l'imiter; et bientôt ses idées et son style prirent l'exagération et l'emphase de son modèle : alors se forma cette école malheureuse, si féconde en brillans galimatias, dont Thomas fut le meilleur auteur et le chef, et dont madame Necker fut la mère. Cette femme, née pour tous les goûts simples que donne la vertu, ne pouvait supporter la campagne : entourée même de tous les objets qui lui étaient chers, il lui fallait une cour de littérateurs. Trop raisonable pour dédaigner les occupations de son sexe, elle était incapable de s'y livrer; elle s'était fait un besoin inépuisable de conversations savantes et spirituelles. Jouir du plaisir de dire des riens, de s'amuser d'une bagatelle, de rire d'une folie, n'était point un délassement pour elle. L'ambition démesurée d'une éclatante célébrité avait altéré, à cet égard, son goût et son caractère. Elle s'était appropriée le style et la manière de Thomas, dont elle a fort exagéré les défauts, et surtout le ton d'importance et la pompe. Il y a dans ses écrits plutôt de belles phrases que de belles pensées; on n'y trouve ni ce plan, ni cet enchaînement d'idées, cette liaison, cette grada-

tion qui, dans les bons ouvrages de morale, excitent la curiosité, soutiennent l'intérêt et conduisent le lecteur à la conviction.

Il faut observer que les femmes auteurs, qui passent leur vie dans la société d'un grand nombre de gens de lettres, placent toujours dans leurs écrits beaucoup d'idées recueillies dans la conversation. Parmi les auteurs, ce n'est pas le manque d'esprit qui produit les défauts de style et les ridicules les plus frappans, c'est surtout l'enivrement des succès et l'exaltation de l'orgueil. Madame Necker, amie intime de tous les disciples de Voltaire, n'aimait point ce grand poète; la raison en est simple. Voltaire n'aimait point dans une femme ce style précieux dépourvu de grâce et de naturel; il haïssait par-dessus toute chose l'emphase et le galimatias : plus d'une fois il s'était exprimé sur le mérite des écrits de madame Necker avec une franchise que cette dame avait prise pour de l'injustice.

Faire de jolis vers et ne pas courir après la réputation, est un phénomène chez les hommes, mais plus encore chez les femmes. Quelque agréable qu'ait été le talent de madame de Beauharnais, sa

prose est cependant préférable à ses vers. Il faut avoir le talent de Pope ou de Voltaire pour dire en vers ce qu'on dirait en prose. Le genre de vie de madame de Beauharnais rendit sa société moins piquante que ne le promettait l'agrément de son caractère. Ce n'est pas à causer que sept à huit personnes qui se connaissent à peine passeront la nuit. L'homme de lettres finit sa journée de bonne heure; l'homme du monde fuit les conversations dont l'esprit fait les frais; et cette petite singularité, qui n'ajoute rien au bonheur de la vie, est au-dessous d'une femme qui a des droits à un sentiment supérieur à l'estime.

Madame de Beauharnais ne fut jamais pressée de briller, de médire, de louer, de déprimer, de décider. Celui de ses penchans qui se manifestait le plus promptement, était cependant le plaisir de louer. Elle voyait avec regret la décadence de la littérature. Une disgrâce sur la scène française lui fit quitter pour jamais la carrière du théâtre; elle se condamna à ne plus voir des lieux remplis d'injustice, et des acteurs peu serviables. Peu d'auteurs entendent raison sur ce point délicat. Madame de Beauharnais était fondée à se plaindre, puisqu'elle avait

été jugée sans être entendue, sans égard pour son sexe et à sa réputation. Elle alla visiter les lieux qui jadis virent Tibulle, Ovide, Horace et Virgile. Quand on a vécu avec ces illustres morts, on croit rapprocher l'époque de leur existence en parcourant les lieux qu'ils ont habités; quand on a passé une grande partie de sa vie dans la retraite paisible, on fuit les révolutions; et une femme qui ne peut servir sa patrie est-elle blamable d'aller respirer loin du trouble et des orages?

Madame de Beauharnais fut devancée partout par une réputation dont l'éclat augmente à mesure qu'on s'éloigne de sa patrie. Le plaisir de briller ne gâtait pas chez elle un excellent fonds : ainsi elle apprit qu'il était en France des femmes dont le secret est d'allier la raison et le bel esprit, la décence et la gaîté, et les qualités estimables d'un sexe fait pour penser, avec les agrémens d'un sexe fait pour plaire. Ce n'est rien de faire de jolis vers, c'est peu de chose de faire un roman intéressant; mais c'est beaucoup de répandre une teinte philosophique dans des vers, et de concentrer les préceptes de la vertu dans une fiction ingénieuse. Ce double mérite fut celui de madame de Beauharnais.

Madame de Montesson parvint à la considération par une route tout à fait plaisante. Elle ne se doutait pas de la grandeur de ses destinées ; et quand la sienne changea, elle ne crut pas même au passé. Le lendemain qu'elle eut épousé son premier époux, elle s'aperçut qu'elle était veuve. Libre de disposer d'elle-même, son cœur s'envola chez un homme aimable, malheureux dans les cours étrangères, heureux à la sienne, et dont la destinée a toujours été de se voir plus aimé au-dehors qu'au-dedans. L'absence prépare ou décide l'infidélité. L'amant part pour le Nord ; deux rivaux se présentent : tous deux timides, tous deux amoureux de bonne foi, tous deux offrant des sacrifices, tous deux peu accoutumés aux refus. L'un, nourrisson de la gloire, offrit son cœur et sa fidélité ; l'autre, accoutumé à des conquêtes plus douces, demanda des chaînes : il fut préféré. Madame de Montesson entraîna son nouvel amant dans les charmes d'une conversation pleine d'intérêt : les accens de sa voix redisaient, avec l'expression de la mélodie, ce que son cœur avait laissé deviner. Les à-propos de la scène furent une nouvelle manière de s'entretenir d'une

passion naissante. Le plaisir résonnait sur les cordes de la lyre : ce passage continuel de la raison aimable au talent enchanteur, et du prestige des talens aux éclairs de la gaîté, enchaîna insensiblement un être né dans cette classe où le plaisir est le premier des besoins, et la seule chose que lui ait refusée la nature, avare au moins de ce don, pour tenir la balance entre tous les humains. L'idée d'un bonheur si pur pourrait échapper et altérer la jouissance. Des sermens mutuels doivent le consacrer; l'amour lève les obstacles, et ce dieu fait un de ses prodiges, qui n'en est un cependant que dans les pays à préjugés.

Madame de Montesson perdit un esclave timide, et celui-ci, au lieu d'une maîtresse capricieuse, trouva une compagne sensible à sa gloire. Aux dons de la fortune, se joignirent les hommages forcés de ces hommes dont le métier est de servir, et le bonheur dans un de ces regards de l'idole du jour. Madame de Montesson redoubla de soins pour garder sa conquête; elle chaussa le cothurne et le brodequin, protégea les arts, appela le bel esprit, réunit les plaisirs, mais ne sut pas écarter l'intrigue domestique, qui empoisonne tout

et trouble les innocentes perfidies que le don de séduire fait à l'amour heureux ; qui procurent un amusement de plus, sans en amener la rupture, et qui vous laissent les douceurs de la fidélité sans l'ennui de porter les mêmes chaînes. Convenons cependant que si madame de Montesson cultiva l'art dramatique avec plus de goût que de succès, elle fit du séjour de son amant le rendez-vous des arts aimables et des passions choisies : mérite d'autant plus rare dans un siècle qui semblait avoir renoncé aux plaisirs délicats, pour se livrer aux clubs politiques et aux caffés tumultueux.

Un médecin aveugle détruisit l'édifice du bonheur. Madame de Montesson, toute en larmes, déserta ces lieux enchantés, et vint se couvrir de crêpes dans une retraite profonde ; du moins avait-on tout préparé pour recueillir ses soupirs. Le tems mit un terme aux douleurs les plus vives ; il fut secondé par l'idée d'avoir recouvré la liberté. Les jeux, les ris, exilés pour un moment, reprirent leur ancien empire.

Madame de Montesson donna la main à l'amour : triste et chancelante, elle eut le malheur d'aimer, ou plutôt d'affecter celui.... l'espoir de dominer, l'idée d'être

entourée d'esclaves, étaient les vrais besoins de l'âme de madame de Montesson : l'amour leur prêtait son voile officieux : combien de femmes livrent leur secret en faisant certains choix ! N'est-ce pas sacrifier à l'ambition, que de sourire aux vœux d'un sexagénaire, expiant les imprudences du jeune âge par des infirmités vengeresses de la décence méprisée ? N'est-ce pas sacrifier à la volupté, que de se permettre un jeune homme frais comme la rose, qui ne sait que rire et caresser ?

Madame de Montesson ouvrit sa maison à tous les goûts ; au jeu, qui maîtrise ses partisans ; au plaisir, qui s'arrange ; à la gaîté, qui masque les goûts peu délicats ; à la dignité, qui en impose à la calomnie ; au tumulte, qui a son coin d'utilité, en ce qu'il sert à cacher ce que l'on veut dérober aux yeux observateurs. Elle affecta une bonhomie à laquelle les sots ne manquent jamais de se prendre : ils croient à la bonté de ceux qui se disent bons, comme à la sensibité de ceux qui parlent sans cesse de leur cœur. Madame de Montesson les connaissait pour les avoir vus autrefois. Depuis elle apprit à en tirer parti. Cela s'appelle sortir très-adroitement de leur classe. Madame de Montesson aimait à être

adorée ; excepté le bel-esprit, les talens, l'usage du monde, la figure, l'amabilité, le rang, elle n'avait nulle prétention. Qu'on ne se donnât pas pour dévote, pour politique, pour femme savante, pour économe, peu lui importait tout le reste.

Madame de Flahaut a l'excellent esprit de ne montrer ce qu'elle vaut qu'à un petit nombre d'amis éprouvés : son affaire est de se les attacher; la leur est d'étendre la sphère de sa réputation. Jamais on ne porta plus loin la haine de la tracasserie, et jamais on ne fut plus étrangère aux petits intérêts de la société des femmes : la beauté ne lui inspira nulle envie ; et celles qui font métier des conquêtes, pûrent tout à leur aise exercer l'empire de leurs charmes. On a dit souvent d'une femme qu'elle était plus que belle, lorsqu'elle possédait un ensemble qui surpasse la beauté même. Cette louange eut été outrée dans tous les tems pour madame de Flahaut. Mais ce qui demeure dans les bornes du vrai sévère, c'est que madame de Flahaut ne laissa jamais désirer une figure différente de la sienne ; cette première impression lui fut toujours favorable. Madame de Flahaut sait tirer parti des agrémens de l'esprit, sans se donner le ridicule d'en afficher le besoin ; elle craint les sots inutiles; se

prête au besoin de les supporter, mais ne se livre qu'aux gens aimables. C'est dans son cœur que, pendant long-tems, elle chercha un dédommagement à la fortune qui la fuyait, à l'ambition qui la repoussait, à la cour qui ne la distinguait pas, à une partie des siens qui la méconnaissaient. Personne n'a peint avec autant de charme et de vérité les petits intérêts de la société.

Madame d'Houdetot était née dans l'opulence, et ne prisa jamais les richesses; dans une famille où l'esprit était peu estimé, c'est à lui qu'elle rendit son second hommage. Avec une figure plus qu'ordinaire, elle alluma les passions les plus vives. Madame d'Houdetot, jetée dans les liens du mariage, n'en connut que les horreurs; la maternité ne lui valut presque que des larmes, et son cœur sensible et avide des vraies jouissances ne les trouva que dans l'amour. L'amour fut pour elle ce qu'il doit être, l'occupation et le bonheur de la vie. Madame d'Houdetot recueillit les restes philosophiques d'un homme estimable, de Saint-Lambert, dont le journalier valait mieux que le talent; qui n'était froid qu'en poésie et en amour. Agité d'ailleurs de ces passions qui s'empa-

rent de la vie. Il aima les grands ; dès-lors il fallut épouser des intérêts divers. Il vécut avec les coryphées de la littérature; dès lors il fallut prendre parti. Il ne dédaigna pas une tracasserie, et rougissait de paraître s'en occuper, mais il s'en occupait.

Madame d'Houdetot, vraie, bonne, généreuse, sensible, commença par aimer avec tendresse, et finit par tomber dans l'admiration, sentiment qu'exigeait son philosophe ami. Il ne se contentait pas à moins; mais on l'estimait au-delà de sa valeur; on le louait avec profusion : tout cela est quelque chose; mais il fallut encore un pas, et c'est à ce degré sublime que madame d'Houdetot se monta pour n'en jamais descendre. Elle a admiré pendant vingt ans. Son amant fit son bonheur, ses amis firent sa gloire. Jamais on ne connut mieux les délicatesses de ce sentiment si doux; jamais on n'en fit plus aimer les devoirs. Ce n'était rien de les remplir, madame d'Houdetot a montré combien ils étaient agréables et précieux aux âmes pures et sensibles. Des nombreuses qualités de l'esprit, la simplicité est celle qui rend la plus heureuse celle qui la possède, et les moins malheureux

ceux qui la voient dans les autres. Cette simplicité précieuse fut le grand trait caractéristique de madame d'Houdetot : elle plaisait parce qu'on ne pouvait soupçonner ni défaut de culture, ni des bornes trop étroites. La simplicité forcée est pardonnable, mais la simplicité volontaire est précieuse.

Madame d'Houdetot n'a jamais fait de livres ; elle ne s'est point exposée à l'orage des chutes ou à l'ivresse des succès ; et cependant la littérature a été sa constante occupation. Entourée de beaux esprits, d'amateurs, d'artistes, elle a dû prendre part à cette foule de productions qui se multiplient à Paris plus qu'ailleurs, parce que c'est le pays où l'on ébauche, mais où l'on ne finit pas. C'est à la campagne que madame d'Houdetot a passé ses plus beaux jours. Il est des âmes faites pour la vie paisible, et c'est à Sannois plutôt qu'à Cirey qu'il fallait mettre cette inscription :

> Peu de plaisirs, beaucoup d'étude,
> Quelques livres, point d'ennuyeux :
> Un ami dans ma solitude,
> Voilà mon sort, il est heureux.

Comme mère, comme épouse, comme sœur, madame d'Houdetot eut souvent

des larmes à répandre, jamais comme amie et comme amante : sous ces deux derniers rapports, son bonheur était dans ses mains; sous les trois autres, il fallait se soumettre, gémir et se taire. Elle eut la passion des voyages, sans presque jamais la satisfaire. Tout plaisir la flattait, s'il s'accordait avec la paresse, non pas cette apathie destructive de toute espèce de jouissances, mais cette insousciance combinée, qui préfère la privation de toutes les peines aux soins qui accompagnent tous les projets. Madame d'Houdetot fut liée avec un frère dissipateur, avec un autre voisin de l'avarice, avec une belle-sœur plus que singulière. Elle vécut avec des athées, avec des dévots, avec des prudes, avec des étourdies, et vécut avec tous sans jamais leur sacrifier rien de son caractère primitif. Tous n'eurent pas également à s'en louer; aucun n'eut à s'en plaindre.

Nous ne parlerons point de madame du Châtelet, parce qu'il nous eût fallu adoucir les traits du portrait si ressemblant que madame du Deffant en a fait. Ce n'est que comme monument de cette indulgence avec laquelle, pour l'ordinaire, les

femmes parlent les unes des autres, que nous le plaçons ici.

Représentez-vous une figure grande et sèche, sans c..., sans hanches, la poitrine étroite, deux petits t..... arrivant de fort loin, de gros bras, de grosses jambes, des pieds énormes, une très-petite tête, le visage aigu, le nez pointu, deux petits yeux vert de mer, le teint noir, rouge, échauffé, la bouche plate, les dents clair-semées et extrêmement gâtées. Voilà la figure de la belle Emilie; figure dont elle est si contente, qu'elle n'épargne rien pour la faire valoir : frisure, pompons, pierreries, verreries, tout est à profusion; mais comme elle veut être belle en dépit de la nature, et qu'elle veut être magnifique en dépit de la fortune, elle est souvent obligée de se passer de bas, de chemises, de mouchoirs, et autres bagatelles. Née sans talens, sans mémoire, sans goût, sans imagination, elle s'est fait géomètre pour paraître au-dessus des autres femmes, ne doutant point que la singularité ne donne la supériorité. Le trop d'ardeur pour la représentation lui a cependant un peu nui. Certain ouvrage donné au public sous son nom, et revendiqué par un cuistre, a semé quelques soupçons; on est venu à

dire qu'elle étudiait la géométrie pour parvenir à entendre son livre. Sa science est un problème difficile à résoudre. Elle n'en parle que comme Sganarelle parlait latin devant ceux qui ne le savaient pas. Belle, magnifique, savante, il ne lui manquait plus que d'être princesse; elle l'est devenue, non par la grâce de Dieu, non par la grâce du roi, mais par la sienne. Ce ridicule a passé comme les autres. On la regarde comme une princesse de théâtre, et l'on a presque oublié qu'elle est femme de condition. On dirait que l'existence de la divine Emilie n'est qu'un prestige : elle a tant travaillé à paraître ce qu'elle n'était pas, qu'on ne sait plus ce qu'elle est en effet. Ses défauts même ne lui sont peut-être pas naturels, ils pourraient tenir à ses prétentions. Son impolitesse et son inconsidération, à l'état de princesse; sa secheresse et ses distractions, à celui de savante; son rire glapissant, ses grimaces et ses contorsions, à celui de jolie femme. Tant de prétentions satisfaites n'auraient cependant pas suffi pour la rendre aussi fameuse qu'elle voulait l'être : il faut, pour être célèbre, être célébrée; c'est à quoi elle est parvenue en devenant maîtresse de M. de Voltaire. C'est lui qui la

rend l'objet de l'attention du public, et le sujet des conversations particulières; c'est à lui qu'elle devra de vivre dans les siècles à venir; et, en attendant, elle lui doit ce qui fait vivre dans le siècle présent (1).

On connaissait jusqu'ici en France deux sortes de femmes classiques. Les premières en date, sans contredit, sont madame Dunoyer, l'auteur du Magasin des Enfans, madame de Villedieu, madame d'Aunoy, et madame de Genlis. Leurs livres ne quittent pas l'enfance et les antichambres : ce sont des livres inévitables. Après celles-là, on lit les Sevigné, les Deshoulières, les La Fayette, les du Châtelet, et quelques autres, qui se sont plutôt rapprochées des Sapho et des Aspasie que des Genlis. Mais enfin point de bonne ni d'enfans sans les unes, et point d'éducation ni de monde sans les autres : en un mot, la différence entre elles est de l'enfance au reste de la vie, et de l'antichambre au salon et à la

---

(1) Ce portrait se trouve dans *la Correspondance de Madame du Deffant avec Horace Walpole;* mais l'éditeur l'a mutilé, ainsi qu'un très-grand nombre de lettres de cette correspondance vraiment curieuse. Nous avons cru devoir rétablir ici la pureté du texte.

bibliothéque. Madame de Staël s'étant ouverte une nouvelle route, appartient à un nouvel ordre de choses : ce n'est pas ici le lieu de parler de cette femme extraordinaire ; tous était pour elle au-delà de la marche ordinaire. Née de parens faits pour être obscurs, elle a passé dans le faste des cours ; elle s'est vue appellée à une grande fortune, à hériter d'une grande réputation, à supporter une grande disgrâce. A cette marche brillante de la fortune, la nature l'avait préparée, en lui donnant une âme de feu, une grande élévation d'idée, un talent peu commun. Il fallait donc qu'elle fournît une carrière neuve. N'était-ce pas l'avoir commencée, que d'avoir achevé seule, et même sans conseils, un ouvrage qui jusque-là avait été l'écueil de son sexe. Les prôneurs trouvèrent un chef-d'œuvre où les hommes de goût n'aperçurent que deux belles scènes, un moment heureux et une suite de beaux vers. Une autre production plus connue donna les plus heureux augures, parce qu'elle était pleine de défauts, et parce qu'il est un âge où il faut avoir des défauts. Dans ce charmant ouvrage, rien n'était lié, rien n'était exactement vrai, pas un tableau n'était fini, mais presque toutes

les nuances les plus fines étaient adroitement saisies, les expressions partaient du fond d'une âme à qui la sagacité épargne la peine d'approfondir, qui devine ce qu'elle ne peut pas voir, ou voit toujours au-delà de ce qu'on lui montre. Je n'ai connu que deux hommes faits pour moi, disait madame de Staël, mon père et mon ami. Ce sont les deux occasions où il est permis d'exagérer et même de grossir tout à fait les objets; mais cet état habituel d'enthousiasme empêche de juger sainement. Aussi madame de Staël ne sut-elle jamais bien ce que c'était que le bon sens. De là jamais de mesure; un esprit nerveux, brillant, profond, cultivé faillit devenir pour elle un don inutile, et vraisemblablement funeste. Née sans grâce, sans beauté, sans noblesse, elle n'avait suppléé à rien par le travail sur elle-même. Son maintien était sans dignité, son ton sans recherche, sa gaîté sans nuance, son extérieur sans agrément; sa conversation était tranchante, sa parure négligée, ses penchans extraordinaires : sollicitant à tort et à travers, jugeant au lieu d'écouter; épousant à chaque occasion des vengeances étrangères, se brouillant à tout propos, ne se raccomodant jamais, tou-

jours prête à sacrifier ce qu'elle possédait à ce qu'elle espérait : elle fut inexcusable d'avoir eu de l'ambition en politique et la fureur du bel-esprit. Elle avait dû voir, depuis son enfance, combien l'une tourmente, et combien l'autre est ridicule. Qui mieux qu'elle était faite pour sentir combien les lectures de salon supposaient de prétentions? Assembler une trentaine d'auditeurs pour se faire admirer, est révoltant; les inviter à entendre, c'est inviter à louer : mais un esprit original faisait pardonner cet amas de ridicules qui se la partageaient tour à tour : elle avait quelque chose de commun avec les vestales; c'était son génie : comme leur feu, il ne s'étaignait jamais; rarement elle parlait pour dire de ces riens de convention, qui épuisent l'attention; plus rarement encore écrivait-elle sans idées.

Madame de Staël avait un plan, il perçait; elle voulait aller au-delà de son sexe: elle consentait qu'il y eût d'autres femmes d'esprit, mais elle leur laissait les fleurs et courait aux lauriers. Si j'avais à peindre une femme auteur, je lui donnerais pour premier attribut de n'oublier jamais qu'elle est femme; car si elle vient à l'oublier, comment les autres s'en souvien-

dront-ils? J'aimerais à voir percer, dans ses moindres phrases, une touchante retenue ; je voudrais, en la lisant, voir son sourire furtif, et ses larmes étouffées, et son aimable rougeur. Elle s'attacherait de préférence à toutes les doctrines qui ont leur source dans le cœur ; elle excellerait à donner aux passions indéfinies ces teintes vaporeuses qui leur sont propres ; l'idéal serait son domaine, et l'enthousiasme sa raison. Que si le déclin des ans venait ralentir ces poétiques palpitations et décolorer ces printannières images, même dans un autre ordre d'idées, elle se montrerait fidèle au vœu de la nature. Son style conserverait son sexe ; ce ne serait plus de l'extase et de l'abandon, mais de l'indulgence et de la bonté. Jamais, oubliant les convenances que la société impose aux femmes, elle ne prendrait en main les balances de la critique ou l'arme de la satire : un accusé de mauvaise humeur pourrait bien lui conseiller de retourner à l'aiguille et au fuseau. Il est un charme qu'on nomme la pudeur ; ce n'est point une qualité, mais le lustre de toutes les qualités ; elle inspire la confiance et commande l'estime ; elle allume le désir et fait pardonner aux faiblesses ;

elle exalte l'imagination et donne une jouissance, même lorsque les sens en perdent volontiers le souvenir. Son charme se répand dans le maintien, dans les regards, dans le sourire. La démarche, les gestes, l'attitude l'annoncent. Il donne la plus heureuse prévention et occasionne une si douce erreur, qu'elle seule commence toutes les vraies passions. Les ris immodérés, l'élévation de la voix, le regard dur ou audacieux, le ton tranchant, les apostrophes inconsidérées, la familiarité avec un sexe différent, l'air de n'ignorer rien avec l'air de ne prendre garde à rien, tout cela, et mille autres petites choses trop minutieuses pour être relevées, et trop importantes pour n'être pas corrigées chez ceux qu'on aime, affligent véritablement la pudeur. Elle s'éloigne à regret, mais elle s'éloigne des personnes chez qui se rencontrent ces taches, et les abandonne aux projets de ceux qui se font un jeu de séduire, toujours également prêts aux sermens et aux parjures.

Les femmes, quoiqu'on en dise, ont encore plus de souplesse que de faiblesse dans le caractère; et, à la constance près, on peut tout attendre d'elles; elles

changent de situation et de rang avec une aisance qui n'appartient qu'à leur sexe; elles n'ont pas toujours l'esprit de leur état, mais elles en ont le maintien, et c'est tout ce qu'on doit exiger d'elles. Élevez un laquais aux premières dignités, il sera toujours un laquais; mais placez une servante sur un tabouret de duchesse, au bout de quelques jours elle n'y sera pas plus embarrassée que dans sa cuisine, et même pas plus déplacée. Dès qu'une femme plaît, elle est partout à sa place. Comme son pouvoir tient à ses charmes, nulle classe d'hommes n'en est à l'abri; et comme une conquête en attire mille autres, elle s'habitue à leur variété, à leur bizarrerie, à leurs ridicules, et surtout à leur idolâtrie. A la vérité, rien ne la touche, rien ne l'étonne; si l'homme d'esprit est le seul homme qui la gêne, c'est souvent la faute de l'homme d'esprit. D'abord s'il veut lui plaire, il doit craindre de l'embarrasser, et chercher à se rapprocher d'elle par l'apparence de la simplicité. Un homme d'esprit plaît au premier aspect à la femme qu'il veut posséder. L'expression qu'il donne à ses sentimens la surprend et l'attache pour quelques momens; les talens qu'il déploie

pour elle, en la flattant, sont bien près de la vaincre; mais bientôt tous ces agrémens qui donnent au sentiment une éloquence si aimable, au lieu de la toucher, finissent par l'humilier; le mérite d'un pareil ami l'embarrasse; il lui paraît si fort au-dessus d'elle, qu'elle s'imagine que ce n'est qu'en le maltraitant qu'elle peut entretenir sa passion; elle ne sent pas qu'il n'a pas plus dépendu d'elle de le rendre sensible, qu'il ne dépend de lui de l'oublier. Elle voit dans chacune de ses qualités un moyen de la rendre malheureuse : s'il est très-aimable, elle lui paraîtra souvent maussade; s'il a de la délicatesse, il sera au-dessus de ses caprices; s'il a de la fierté, il ne sera point jaloux : c'est ainsi qu'étrangère à l'amour, elle veut en calculer les effets, et se prive à jamais de tous ses charmes.

L'esprit a de brillans succès; la gaîté n'a que des jouissances; mais les premiers irritent et les autres se partagent. Dans un siècle où l'esprit ne conduit à rien, et ne paraît que pour faire rougir ceux qui parviennent à tout, il est naturel qu'il soit redouté, haï, et même persécuté : mais la gaîté, cette expression franche de la pensée, ce plaisir innocent

à afficher, et si difficile à communiquer, comment n'obtiendrait-elle pas grâce aux yeux même de l'amour-propre le plus chatouilleux. L'esprit a presque toujours un brillant qui humilie ou une amertume qui blesse ; mais la gaîté, naïve même dans la satire, doit du moins désarmer ceux qu'elle ne séduit pas : l'esprit subjuguant la société par son éloquence et sa justesse, l'avertit trop de sa supériorité ; la gaîté, en volant de bouche en bouche, donne un air d'égalité à tout ce qui partage son ivresse, et doit endormir les amours-propres. Un homme d'esprit peut paraître dangereux par la liberté de ses principes, par l'étendue de ses moyens, et surtout par l'influence de ses écrits ; mais quel mal peut faire un homme gai? rien ne lui échappe, mais rien ne l'occupe ; il n'agit et ne parle que par des mouvemens vrais, et il ne combat le ridicule qu'avec la candeur de la malice ; il est bien plus près de la véritable philosophie qu'un homme d'esprit ; car celui-ci s'en écarte souvent par l'amour de la gloire, et lui s'en rapproche par l'indifférence.

On ne trouvera qu'agrémens dans les femmes, quand on ne cherchera que des

femmes en elles, quand on traitera de badinage leur ambition, leurs intrigues et mêmes leurs ouvrages; en un mot, quand on leur trouvera des grâces à tout, et du génie à rien; on jouira davantage de leur commerce, en ne les jugeant jamais avec rigueur, en rapportant à la légèreté tout ce qui paraît être le fruit de l'ineptie, car elles n'ont pas même la conscience de leurs passions : ce n'est point comme aimables qu'elles aiment les hommes, c'est comme esclaves; et l'on sait très-bien aujourd'hui que, sans leur bassesse, les sots ne seraient pas plus avancés que les gens d'esprit. Voilà pourtant ce que les femmes ne veulent point entendre, ce qu'elles n'entendront jamais, non par inintelligence, mais parce qu'elles veulent régner, n'importe sur qui, et qu'elles aiment mieux des courtisans qui rampent, que des sujets qui pensent.

Quand un homme n'aurait auprès d'une femme que le mérite d'être au-dessous d'elle, cela suffirait pour qu'elle se l'attachât. Elle le juge digne d'être le plastron de ses inconséquences, et comme une dupe lui est encore plus nécessaire qu'un ami, elle lui pardonne sa froideur

en faveur de son admiration ; c'est sur lui qu'elle exerce des caprices dont la variété fait tout le piquant; c'est lui seul qu'elle abuse par des singeries de sensibilité ; c'est lui seul qu'elle afflige par des apparences d'infidélité : comment ne lui serait-il pas précieux? trouvera-t-elle les mêmes jouissances dans un homme de mérite? a-t-il l'humeur aussi flexible? il ne jouit que des caresses de son amie, et ne s'affecte que de ses noirceurs; le reste n'obtient presque jamais son attention : n'est-il pas d'un commerce insupportable? C'est ainsi que raisonnent aujourd'hui presque toutes les femmes-auteurs ; elles n'ambitionnent que le bruit; et si le bruit les outrage quelquefois, c'est encore le bruit qui les console. C'est donc dans la mêlée qu'il faut en chercher une que la fatigue et l'ennui ramènent au sentiment. Toutes devraient se contenter de repousser le bel-esprit qui veut toujours faire parade de son savoir, et tendre la main à l'homme aimable qui tempère son esprit par la gaîté, et change en plaisirs les entr'actes languissans dont la passion la plus vive n'est pas exempte : le seul avantage qu'un homme terne et sans

physionomie ait sur lui, c'est d'amener plus souvent ce qu'il aime à cette mélancolie que les femmes jouent pour déguiser leur ennui; mais la véritable mélancolie est celle de l'absence, et l'absence d'un pareil homme est si précieuse, qu'elle exclut tout bonheur chimérique.

Les femmes, aux yeux de la raison, semblent donc rester sans excuse; mais elles en ont une qui, à elle seule, les vaut toutes; c'est ce goût involontaire, cette impulsion naturelle qui les entraînent sans les diriger, et appartiennent de droit au premier venu qui a le courage de les flatter, fût-il le plus sot des hommes. Ce qu'elles entendent le moins est presque toujours ce qui les flatte le plus. Il ne tarde pas à découvrir qu'en elles tout est instinct; que par conséquent rien n'est coupable, et que ce que nous appelons leurs vertus et leurs vices, diffère autant des nôtres par leur nature que par leur importance. Nos vertus et nos vices ont partout leur cachet, et tiennent à notre caractère; les leurs sont partout de convention et dépendent toujours de leur tempérament. Les actions sont quelquefois étudiées, mais jamais

elles ne sont raisonnées, et on entrevoit du naturel jusque dans leur déguisement: elles aveuglent par des caresses qui les endort par des louanges.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Le dégoût, le danger ou l'effroi du monde ayant fait naître en moi le besoin de me retirer dans un monde idéal, déjà j'embrassais un vaste plan qui devait m'y retenir long-temps, lorsqu'une circonstance imprévue, m'arrachant à ma solitude et à

mes nouveaux amis, me transporta sur les bords de la Seine, aux environs de Rouen, dans une superbe campagne, au milieu d'une société nombreuse.

Ce n'est pas là où je pouvais travailler : je le savais ; aussi avais-je laissé derrière moi tous mes essais. Cependant la beauté de l'habitation, le charme puissant des bois et des eaux éveillèrent mon imagination et remuèrent mon cœur ; il ne me fallait qu'un mot pour tracer un nouveau plan : ce mot me fut dit par une personne de la société ; et qui a joué elle-même un rôle assez important dans cette histoire. Je

lui demandai la permission d'écrire son récit, elle me l'accorda; j'obtins celle de l'imprimer, et je me hâte d'en profiter. Jeme hâte est le mot; car, ayant écrit tout d'un trait, et en moins de quinze jours, l'ouvrage qu'on va lire, je ne me suis donné ni le temps, ni la peine de le retoucher. Je sais bien que, pour le public, le temps ne fait rien à l'affaire : aussi il fera bien de dire du mal de mon ouvrage s'il l'ennuie; mais s'il m'ennuyait encore plus de le corriger, j'ai bien fait de le laisser tel qu'il est.

Quant à moi, je sens si bien tout ce qui lui manque, que je

ne m'attends pas que mon âge, ni mon sexe me mettent à l'abri des critiques, et mon amour propre serait assez mal à son aise, s'il n'avait une sorte de pressentiment que l'histoire que je médite le dédommagera peut-être de l'anecdote qui vient de m'échapper.

CLAIRE D'ALBE.

LETTRE PREMIÈRE.

CLAIRE D'ALBE A ÉLISE DE BIRÉ.

NON, mon Élise, non, tu ne doutes pas de la peine que j'ai éprouvée en te quittant; tu l'as vue: elle a été telle, que M. d'Albe proposait de me laisser avec toi, et que j'ai été près d'y consentir. Mais alors le charme de notre amitié n'eût-il pas été détruit? Aurions-nous pu être contentes d'être ensemble, en ne l'étant pas de nous-mêmes? Aurais-tu osé parler de vertu, sans craindre de me faire rougir, et remplir des devoirs qui eussent été un reproche tacite pour celle qui abandonnait son époux, et séparait un père de ses enfants? Elise, j'ai dû te quitter, et je ne puis m'en repentir; si c'est un

sacrifice. la reconnaissance de M. d'Albe m'en a dédommagée, et les sept années que j'ai passées dans le monde depuis mon mariage, ne m'avaient pas obtenu autant de confiance de sa part, que la certitude que je ne te préfère pas à lui. Tu le sais, cousine, depuis mon union avec M. d'Albe, il n'a été jaloux que de mon amitié pour toi; il était donc essentiel de le rassurer sur ce point, et c'est à quoi j'ai parfaitement réussi. Elise, gronde-moi si tu veux; mais, malgré ton absence, je suis heureuse, oui, je suis heureuse de la satisfaction de M. d'Albe. « Enfin, me disait-il ce matin, j'ai acquis la plus entière sécurité sur votre attachement; il a fallu long-temps, sans doute; mais pouvez-vous vous en étonner, et la disproportion de nos âges ne vous rendra-t-elle pas indulgente là-dessus? Vous êtes belle et aimable: je vous ai vue dans le tourbillon du monde et des plaisirs, recherchée, adulée; trop sage pour qu'on osât vous adresser des vœux, trop simple pour être

flattée des hommages, votre esprit n'a point été éveillé à la coquetterie, ni votre cœur à l'intérêt; et dans tous les moments j'ai reconnu en vous le désir sincère de glisser dans le monde sans y être aperçue : c'était là votre première épreuve; avec des principes comme les vôtres, ce n'était pas la plus difficile. Mais bientôt je vous réunis à votre amie; je vous donne l'espérance de vivre avec elle. Déjà vos plans sont formés; vous confondez vos enfants, le soin de les élever double de charme en vous en occupant ensemble, et c'est du sein de cette jouissance que je vous arrache pour vous mener dans un pays nouveau, dans une terre éloignée; vous voilà seule à vingt-deux ans, sans autre compagnie que deux enfants en bas âge et un mari de soixante. Eh bien ! je vous retrouve la même, toujours tendre, toujours empressée; vous êtes la première à remarquer les agréments de ce séjour; vous cherchez à jouir de ce que je vous donne, pour me faire oublier ce que je vous ôte; mais le mé-

rite unique, inappréciable de votre complaisance, c'est d'être si naturelle et si abandonnée, que j'ignore moi-même si le lieu que je préfère n'est pas celui qui vous plaît toujours davantage: c'était ma seconde épreuve; après celle-ci, il ne m'en reste plus à faire. Peut-être étais-je né soupçonneux, et vous aviez dans vos charmes tout ce qu'il fallait pour accroître cette disposition; mais heureusement pour tous deux, vous aviez plus encore de vertus que de charmes, et ma confiance est désormais illimitée comme votre mérite. — Mon ami, lui ai-je répondu, vos éloges me pénètrent et me ravissent; ils m'assurent que vous êtes heureux, car le bonheur voit tout en beau. Vous me peignez comme parfaite, et mon cœur jouit de votre illusion, puisque vous m'aimez comme telle; mais, ai-je ajouté en souriant, ne faites pas à ce que vous nommez ma complaisance tout l'honneur de ma gaîté; vous n'avez pas oublié qu'Élise nous a promis de venir se joindre à nous, puisque

nous n'avions pu rester avec elle, et cette espérance n'est pas pour moi le moins beau point de vue de ce séjour-ci. » En effet, mon amie, tu ne l'oublieras pas cette promesse si nécessaire à toutes deux, tu profiteras de ton indépendance pour ne pas laisser divisé ce que le ciel créa pour être uni; tu viendras rendre à mon cœur la plus chère portion de lui-même; nous retrouverons ces instants si doux, et dont l'existence fugitive a laissé de si profondes traces dans ma mémoire; nous reprendrons ces éternelles conversations que l'amitié savait rendre si courtes; nous jouirons de ce sentiment unique et cher qui éteint la rivalité et enflamme l'émulation; enfin l'instant heureux où Claire te reverra, sera celui où il lui sera permis de dire : *pour toujours!* et puisse le génie tutélaire qui présida à notre naissance et nous fit naître au même moment, afin que nous nous aimassions davantage, mettre le sceau à ses bienfaits, en n'envoyant qu'une seule mort pour toutes deux!

LETTRE II.

CLAIRE A ELISE.

J'AI tort, en effet, mon amie, de ne t'avoir rien dit de l'asile qui bientôt doit être le tien, et qui d'ailleurs mérite qu'on le décrive; mais que veux-tu, quand je prends la plume, je ne puis m'occuper que de toi, et peut-être pardonneras-tu un oubli dont mon amitié est la cause.

L'habitation où nous sommes est située à quelques lieues de Tours, au milieu d'un mélange heureux de coteaux et de plaines, dont les uns sont couverts de bois et de vignes, et les autres de moissons dorées et de riantes maisons; la rivière du Cher embrasse le pays de ses replis, et va se jeter dans la Loire; les bords du Cher, couverts de bocages et de prairies, sont riants et champêtres; ceux de la Loire, plus majes-

tueux, s'ombragent de hauts peupliers, de bois épais et de riches guérets : du haut d'un roc pittoresque qui domine le château, on voit ces deux rivières rouler leurs eaux étincelantes des feux du jour dans une longueur de sept à huit lieues, et se réunir au pied du château en murmurant; quelques îles verdoyantes s'élèvent de leurs lits ; un grand nombre de ruisseaux grossissent leur cours; de tous côtés on découvre une vaste étendue de terre riche de fruits, parée de fleurs, animée par les troupeaux qui paissent dans les pâturages. Le laboureur courbé sur la charrue, les berlines roulant sur le grand chemin, les bateaux glissant sur les fleuves, et les villes, bourgs et villages surmontés de leurs clochers, déploient la plus magnifique vue que l'on puisse imaginer.

Le château est vaste et commode, les bâtiments dépendants de la manufacture que M. d'Albe vient d'établir, sont immenses : je m'en suis approprié une aile, afin d'y fonder un hospice de

santé où les ouvriers malades et les pauvres paysans des environs puissent tuouver un asile ; j'y ai attaché un chirurgien et deux gardes-malades ; et, quant à la surveillance, je me la suis réservée ; car il est peut-être plus nécessaire qu'on ne croit, de s'imposer l'obligation d'être tous les jours utile à ses semblables : cela tient en haleine, et même, pour faire le bien, nous avons besoin souvent d'une force qui nous pousse.

Tu sais que cette vaste propriété appartient depuis long-temps à la famille de M. d'Albe ; c'est là que, dans sa jeunesse, il connut mon père et se lia avec lui ; c'est là qu'enchantés d'une amitié qui les avait rendus si heureux, ils se jurèrent d'y venir finir leurs jours et d'y déposer leurs cendres ; c'est là, enfin, ô mon Élise ! qu'est le tombeau du meilleur des pères ; sous l'ombre des cyprès et des peupliers repose son urne sacrée ; un large ruisseau l'entoure et forme comme une île où les élus seuls ont le droit d'entrer. Combien je me plais

à parler de lui avec M. d'Albe! combien nos cœurs s'entendent et se répondent sur un pareil sujet! « Le dernier bienfait de votre père fut de m'unir à vous, me disait mon mari : jugez combien je dois chérir sa mémoire! » Et moi, Elise, en considérant le monde, et les hommes que j'y ai connus, ne dois-je pas aussi bénir mon père de m'avoir choisi un si digne époux?

Adolphe se plaît beaucoup plus ici que chez toi; tout y est nouveau, et le mouvement continuel des ouvriers lui paraît plus gai que le tête-à-tête des deux amies : il ne quitte point son père; celui-ci le gronde et lui obéit; mais qu'importe, quand l'excès de sa complaisance rendrait son fils mutin et volontaire dans son enfance, ne suis-je pas sûre que ses exemples le rendront bienfaisant et juste dans sa jeunesse?

Laure ne jouit point, comme son frère, de tout ce qui l'entoure : elle ne distingue que sa mère, et encore veut-on lui disputer cet éclair d'intelligence; M. d'Albe m'assure qu'aussitôt qu'elle

a tété, elle ne me connaît pas plus que sa bonne, et je n'ai pas voulu encore en faire l'expérience, de peur de trouver qu'il n'eût raison.

M. d'Albe part demain; il va au-devant d'un jeune parent qui arrive du Dauphiné : uni à sa mère par les liens du sang, il lui jura, à son lit de mort, de servir de guide et de père à son fils, et tu sais si mon mari sait tenir ses serments; d'ailleurs il compte le mettre à la tête de sa manufacture, et se soulager ainsi d'une surveillance trop fatigante pour son âge; sans ce motif, je ne sais si je verrais avec plaisir l'arrivée de Frédéric : dans le monde, un convive de plus n'est pas même une différence; dans la solitude, c'est un événement.

Adieu, mon Elise; il règne ici un air de prospérité, de mouvement et de joie qui te fera plaisir; et pour moi, je crois bien qu'il ne me manque que toi pour y être heureuse.

LETTRE III.

CLAIRE A ELISE.

Je suis seule, il est vrai, mon Elise, mais non pas ennuyée ; je trouve assez d'occupation auprès de mes enfants, et de plaisir dans mes promenades, pour remplir tout mon temps : d'ailleurs M. d'Albe devant trouver son cousin à Lyon, sera de retour ici avant dix jours ; et puis comment me croire seule, quand je vois la terre s'embellir chaque jour d'un nouveau charme ? Déjà le premier-né de la nature s'avance, déjà j'éprouve ses douces influences, tout mon sang se porte vers mon cœur, qui bat plus violemment à l'approche du printemps : à cette sorte de création nouvelle, tout s'éveille et s'anime ; le désir naît, parcourt l'univers, et effleure tous les êtres de son aile légère : tous sont atteints et le suivent ; il leur ouvre la route du plaisir : tous, enchantés, s'y précipitent ; l'homme seul attend encore, et, différent sur ce point des

êtres vivants, il ne sait marcher dans cette route que guidé par l'amour. Dans ce temple de l'union des êtres, où les nombreux enfants de la nature se réunissent, désirer et jouir étant tout ce qu'ils veulent, ils s'arrêtent et sacrifient sans choix sur l'autel du plaisir; mais l'homme dédaigne ces biens faciles entre le désir qui l'appelle, et la jouissance qui l'excite; il languit fièrement s'il ne pénètre au sanctuaire : c'est là seulement qu'est le bonheur, et l'amour seul peut y conduire.... O mon Elise! je ne te tromperai pas, et tu m'as devinée; oui, il est des moments où ces images me font faire des retours sur moi-même, et où je soupçonne que mon sort n'est pas rempli comme il aurait pu l'être : ce sentiment, qu'on dit être le plus délicieux de tous, et dont le germe était peut-être dans mon cœur, ne s'y développera jamais, et y mourra vierge. Sans doute, dans ma position, m'y livrer serait un crime, y penser est même un tort; mais crois-moi, Elise, il est rare, très-rare que je m'appuie d'une manière déterminée

sur ce sujet ; la plupart du temps je n'ai, à cet égard, que des idées vagues et générales, et auxquelles je ne m'abandonne jamais. Tu aurais tort de croire qu'elles reviennent plus fréquemment à la campagne ; au contraire, c'est là que les occupations aimables et les soins utiles donnent plus de moyens d'échapper à soi-même. Elise, le monde m'ennuie, je n'y trouve rien qui me plaise ; mes yeux sont fatigués de ces êtres nuls qui s'entre-choquent dans leur petite sphère pour se dépasser d'une ligne : qui a vu un homme n'a plus rien de nouveau à voir, c'est toujours le même cercle d'idées, de sensations et de phrases, et le plus aimable de tous ne sera jamais qu'un homme aimable. Ah ! laisse-moi sous mes ombrages ; c'est là qu'en rêvant un mieux idéal, je trouve le bonheur que le ciel m'a refusé. Ne pense pas pourtant que je me plaigne de mon sort, Elise, je serais bien coupable : mon mari n'est-il pas le meilleur des hommes ? il me chérit, je le révère, je donnerais mes jours

pour lui ; d'ailleurs n'est-il pas le père d'Adolphe, de Laure ? Que de droits à ma tendresse ! Si tu savais comme il se plaît ici, tu conviendrais que ce seul motif devrait m'y retenir; chaque jour il se félicite d'y être, et me remercie de m'y trouver bien. Dans tous les lieux, dit-il, il serait heureux par sa Claire; mais ici il l'est par tout ce qui l'entoure; le soin de sa manufacture, la conduite de ses ouvriers, sont des occupations selon ses goûts ; c'est un moyen d'ailleurs de faire prospérer son village ; par-là il excite les paresseux et fait vivre les pauvres ; les femmes, les enfants, tout travaille : les malheureux se rattachent à lui ; il est comme le centre et la cause de tout le bien qui se fait à dix lieues à la ronde, et cette vue les rajeunit. Ah ! mon amie, eussai-je autant d'attrait pour le monde qu'il m'inspire d'aversion, je resterais encore ici ; car une femme qui aime son mari, compte les jours où elle a du plaisir, comme des jours ordinaires, et ceux où elle lui en fait, comme des jours de fête.

LETTRE IV.

CLAIRE A ELISE.

J'ai passé bien des jours sans t'écrire, mon amie, et au moment où j'allais prendre la plume, voilà M. d'Albe qui arrive avec son parent. Il l'a rencontré bien en-deçà de Lyon; c'est pourquoi leur retour a été plus prompt que je ne comptais. Je n'ai fait qu'embrasser mon mari, et entrevoir Frédéric. Il m'a paru bien, très-bien. Son maintien est noble, sa physionomie ouverte; il est timide, et non pas embarrassé. J'ai mis dans mon accueil toute l'affabilité possible, autant pour l'encourager que pour plaire à mon mari. Mais j'entends celui-ci qui m'appelle, et je me hâte de l'aller rejoindre, afin qu'il ne me reproche pas que, même au moment de son arrivée, ma première idée soit pour toi. Adieu, chère amie.

LETTRE V.

CLAIRE A ELISE.

Combien j'aime mon mari, Élise ! combien je suis touchée du plaisir qu'il trouve à faire le bien ! Toute son ambition est d'entreprendre des actions louables, comme son bonheur est d'y réussir. Il aime tendrement Frédéric, parce qu'il voit en lui un heureux à faire. Ce jeune homme, il est vrai, est bien intéressant. Il a toujours habité les Cevennes, et le séjour des montagnes a donné autant de souplesse et d'agilité à son corps, que d'originalité à son esprit et de candeur à son caractère. Il ignore jusqu'aux moindres usages. Si nous sommes à une porte, et qu'il soit pressé, il passe le premier. A table, s'il a faim, il prend ce qu'il désire, sans attendre qu'on lui en offre. Il interroge librement sur tout ce qu'il veut savoir, et ses questions se-

raient même souvent indiscrètes, s'il n'était pas clair qu'il ne les fait que parce qu'il ignore qu'on ne doit pas tout dire. Pour moi, j'aime ce caractère neuf qui se montre sans voile et sans détour; cette franchise crue qui le fait manquer de politesse, et jamais de complaisance, parce que le plaisir d'autrui est un besoin pour lui. En voyant un désir si vrai d'obliger tout ce qui l'entoure, une reconnaissance si vive pour mon mari, je souris de ses naïvetés, et je m'attendris sur son bon cœur. Je n'ai point encore vu une physionomie plus expressive; ses moindres sensations s'y peignent comme dans une glace. Je suis sûre qu'il en est encore à savoir qu'on peut mentir. Pauvre jeune homme! si on le jetait ainsi dans le monde, à dix-neuf ans, sans guide, sans ami, avec cette disposition à tout croire et ce besoin de tout dire, que deviendrait-il? Mon mari lui servira sans doute de soutien; mais sais-tu que M. d'Albe exige presque que je lui

en serve aussi ? « Je suis un peu brusque, me disait-il ce matin, et la bonté de mon cœur ne rassure pas toujours sur la rudesse de mes manières. Frédéric aura besoin de conseils. Une femme s'entend mieux à les donner; et puis votre âge vous y autorise : trois ans de plus entre vous font beaucoup. D'ailleurs vous êtes mère de famille, et ce titre inspire le respect. » J'ai promis à mon mari de faire ce qu'il voudrait. Ainsi, Élise, me voilà érigée en grave précepteur d'un jeune homme de dix-neuf ans. N'es-tu pas toute émerveillée de ma nouvelle dignité ? Mais, pour revenir aux choses plus à ma portée, je te dirai que ma fille a commencé hier à marcher. Elle s'est tenue seule pendant quelques minutes. J'étais fière de ses mouvements. Il me semblait que c'était moi qui les avais créés. Pour Adolphe, il est toujours avec les ouvriers. Il examine les mécaniques, n'est content que lorsqu'il les comprend, les imite quelquefois, et les brise plus souvent, saute au

cou de son père quand celui-ci le gronde, et se fait aimer de chacun en faisant enrager tout le monde. Il plaît beaucoup à Frédéric; mais ma fille n'a pas tant de bonheur : je lui demandais s'il ne la trouvait pas charmante, s'il n'avait pas de plaisir à baiser sa peau douce et fraîche. « Non, m'a-t-il répondu naïvement, elle est laide, et elle sent *le lait aigre.*

Adieu, mon Élise, je me fie à ton amitié pour rapprocher ces jours charmants que nous devons passer ici. Je sais que l'état d'une veuve qui a le bien de ses enfants à conserver, demande beaucoup de sacrifices; mais si le plaisir d'être ensemble est un aiguillon pour ton indolence, il doit nécessairement accélérer tes affaires. Mon ange, M. d'Albe me disait ce matin que si l'établissement de sa manufacture et l'instruction de Frédéric ne nécessitaient pas impérieusement sa présence, il quitterait femme et enfants pendant trois mois, pour aller expédier tes affaires et te rame-

ner ici trois mois plus tôt. Excellent homme! il ne voit de bonheur que dans celui qu'il donne aux autres, et je sens que son exemple me rend meilleure. Adieu, cousine.

LETTRE VI.

CLAIRE A ELISE.

Ce matin, comme nous déjeûnions, Frédéric est accouru tout essouflé. Il venait de jouer avec mon fils; mais, prenant tout à coup un air grave, il a prié mon mari de vouloir bien, dès aujourd'hui, lui donner les premières instructions relatives à l'emploi qu'il lui destine dans sa manufacture. Ce passage subit de l'enfance à la raison m'a paru si plaisant, que je me suis mise à rire immodérément. Frédéric m'a regardée avec surprise. « Ma cousine, m'a-t-il dit, si j'ai tort, reprenez moi; mais il est mal de se moquer. — Fré-

déric a raison, a repris mon mari; vous êtes trop bonne pour être moqueuse, Claire; mais vos ris inattendus, qui contrastent avec votre caractère habituel, vous en donnent souvent l'air. C'est-là votre seul défaut; et ce défaut est grave, parce qu'il fait autant de mal aux autres que s'ils étaient réellement les objets de votre raillerie. » Ce reproche m'a touchée. J'ai tendrement embrassé mon mari, en l'assurant qu'il ne me reprocherait pas deux fois un tort qui l'afflige. Il m'a serrée dans ses bras. J'ai vu des larmes dans les yeux de Frédéric: cela m'a émue. Je lui ai tendu la main en lui demandant pardon; il l'a saisie avec vivacité, il l'a baisée, j'ai senti ses pleurs... En vérité, Elise, ce n'était pas là un mouvement de politesse. M. d'Albe a souri. « Pauvre enfant, m'a-t-il dit, comment se défendre de l'aimer, si naïf et si caressant! Allons, ma Claire, pour cimenter votre paix, menez-le promener vers ces forêts qui dominent la Loire. Il retrouvera là un site de

son pays. D'ailleurs il faut bien qu'il connaisse le séjour qu'il doit habiter. Pour aujourd'hui, j'ai des lettres à écrire. Nous travaillerons demain, jeune homme. »

Je suis partie avec mes enfants. Frédéric portait ma fille, quoiqu'elle sentît le *lait aigre*. Arrivés dans la forêt, nous avons causé. Causé n'est pas le mot, car il a parlé seul. Le lieu qu'il voyait, en lui rappelant sa patrie, lui a inspiré une sorte d'enthousiasme. J'ai été surprise que les grandes idées lui fussent aussi familières, et de l'éloquence avec laquelle il les exprimait. Il semblait s'élever avec elles. Je n'avais point vu encore autant de feu dans son regard. Ensuite, revenant à d'autres sujets, j'ai reconnu qu'il avait une instruction solide et une aptitude singulière à toutes les sciences. Je crains que l'état qu'on lui destine ne lui plaise ni ne lui convienne. Une chose purement mécanique, une surveillance exacte, des calculs arides, doivent nécessairement lui devenir insupportables, ou éteindre son imagi-

nation, et cela serait bien dommage. Je crois, Elise, que je m'accoutumerai à la société de Frédéric. C'est un caractère neuf, qui n'a point été émoussé encore par le frottement des usages. Aussi présente-t-il toute la piquante originalité de la nature. On y retrouve ces touches larges et vigoureuses dont l'homme dut être formé en sortant des mains de la Divinité ; on y pressent ces nobles et grandes passions qui peuvent égarer sans doute, mais qui, seules, élèvent à la gloire et à la vertu. Loin de lui ces petits caractères sans vie et sans couleur, qui ne savent agir et penser que comme les autres, dont les yeux délicats sont blessés par un contraste, et qui, dans la petite sphère où ils se remuent, ne sont pas même capables d'une grande faute.

LETTRE VII.

CLAIRE A ELISE.

J'aurais été bien surprise si l'éloge très-mérité que j'ai fait de Frédéric, ne m'eût attiré le reproche d'enthousiate de la part de ma très-judicieuse amie; car je ne puis dire les choses telles que je les vois, ni les exprimer comme je les sens, que sa censure ne vienne aussitôt mettre le *veto* sur mes jugements. Il se peut, mon Elise, que je n'aie vu encore que le côté favorable du caractère de Frédéric; et, pour ne lui avoir pas trouvé de défauts, je ne prétends pas affirmer qu'il en soit exempt; mais je veux, par le récit suivant, te prouver qu'il n'y a du moins aucun intérêt personnel dans ma manière de le juger.

Hier, nous nous promenions ensemble assez loin de la maison. Tout-à-coup Adolphe lui demande étourdi-

ment : « Mon cousin, qui aimes-tu mieux, mon papa ou maman ? » Je t'assure que c'est sans hésiter qu'il a donné la préférence à mon mari. Adolphe a voulu en savoir la raison. «Ta maman est beaucoup plus aimable, a-t-il répondu, mais je crois ton papa meilleur, et, à mes yeux, un simple mouvement de bonté l'emporte sur toutes les grâces de l'esprit. — Eh bien ! mon cousin, tu dis comme maman; elle ne m'embrasse qu'une fois quand j'ai bien étudié, et me caresse long-temps quand j'ai fait plaisir à quelqu'un, parce qu'elle dit que je ressemblerai à mon papa....» Frédéric m'a regardée d'un air que je ne saurais trop définir, puis mettant la main sur son cœur : « C'est singulier, a-t-il dit à part soi, cela m'a porté là. » Alors, sans ajouter un mot, ni me faire une excuse, il m'a quittée, et s'en est allé tout seul à la maison. A dîner, je l'ai plaisanté sur son peu de civilité, et j'ai prié M. d'Albe de le gronder de me laisser ainsi seule sur les grands chemins. « Auriez-vous eu

peur ? a interrompu Frédéric : il fallait me le dire, je serais resté ; mais je croyais que vous aviez l'habitude de vous promener seule. — Il est vrai, ai-je répondu ; mais votre procédé doit me faire croire que je vous ennuie, et voilà ce qu'il ne fallait pas me laisser voir. — Vous auriez tort de le penser ; j'éprouvais au contraire, en vous écoutant, une sensation agréable, mais qui me faisait mal : c'est pourquoi je vous ai quittée. » M. d'Albe a souri. « Vous aimez donc beaucoup ma femme, Frédéric, lui a-t-il dit ? — Beaucoup ? Non. — La quitteriez-vous sans regret ? — Elle me plaît ; mais je crois qu'au bout de peu de jours je n'y penserais plus. — Et moi, mon ami ? — Vous ! s'est-il écrié en se levant, et courant se jeter dans ses bras, je ne m'en consolerais jamais. — C'est bien, c'est bien, mon Frédéric, lui a dit M. d'Albe tout ému ; mais je veux pourtant qu'on aime ma Claire comme moi-même. — Non, mon père, a repris l'autre en me regardant, je ne le pourrais pas. »

Tu vois, Elise, que je suis un objet très-secondaire dans les affections de Frédéric. Cela doit être : je ne lui pardonnerais pas d'aimer un autre à l'égal de son bienfaiteur. Je crains de t'ennuyer en te parlant sans cesse de ce jeune homme. Cependant il me semble que c'est un sujet aussi neuf qu'intéressant. Je l'etudie avec cette curiosité qu'on porte à tout ce qui sort des mains de la nature. Sa conversation n'est point brillante d'un esprit d'emprunt ; elle est riche de son propre fonds. Elle a surtout le mérite, inconnu de nos jours, de sortir de ses lèvres telle que la pensée la conçoit. La vérité n'est pas au fond du puits, mon Elise; elle est dans le cœur de Frédéric.

Cet après-midi, nous étions seuls, je tenais ma fille sur mes genoux, et je cherchais à lui faire répéter mon nom. Ce titre de mère m'a rappelé ce qui s'était dit la veille, et j'ai demandé à Frederic pourquoi il donnait le nom de père à M. d'Albe. « Parce que j'ai perdu le mien, a-t-il répondu, et que sa

bonté m'en tient lieu. — Mais votre mère est morte aussi, il faut que je devienne la vôtre. — Vous ? Oh ! non. — Pourquoi donc ? — Je me souviens de ma mère, et ce que je sentais pour elle ne ressemblait en rien à ce que vous m'inspirez. — Vous l'aimiez bien davantage ? — Je l'aimais tout autrement ; j'étais parfaitement libre avec elle ; au lieu que votre regard m'embarrasse quelquefois ; je l'embrassais sans cesse. . . . — Vous ne m'embrasseriez donc pas ? — Non ; vous êtes beaucoup trop jolie. — Est-ce une raison ? — C'est au moins une différence. J'embrassais ma mère sans penser à sa figure ; mais auprès de vous, je ne verrais que cela. » Peut-être me blâmeras-tu, Elise, de badiner ainsi avec lui ; mais je ne puis m'en empêcher : sa conversation me divertit et m'inspire une gaîté qui ne m'est pas naturelle ; d'ailleurs mes plaisanteries amusent M. d'Albe, et souvent il les excite. Cependant ne crois pas pour cela que j'aie mis de côté mes fonctions moralistes ;

je donne souvent des avis à Frédéric, qu'il écoute avec docilité et dont il profite ; et je sens qu'outre le plaisir qu'éprouve M. d'Albe à me voir occupée de son élève, j'en trouverai moi-même un bien réel à éclairer son esprit sans nuire à son naturel, et le guider dans le monde en lui conservant sa franchise.

Non, mon Elise, je n'irai point passer l'hiver à Paris. Si tu y étais, peut-être aurais-je hésité, et j'aurais eu tort; car mon mari, tout entier aux soins de son établissement, ferait un bien grand sacrifice en s'en éloignant. Frédéric nous sera d'une grande ressource pour les longues soirées; il a une très-jolie voix; il ne manque que de méthode. Je fais venir plusieurs partitions italiennes. Quel dommage que tu ne sois pas ici! Avec trois voix, il n'y a guère de morceaux qu'on ne puisse exécuter, et nous aurions mis notre bon vieux ami dans l'Elysée.

LETTRE VIII.

CLAIRE A ELISE.

Cela t'amuse donc beaucoup que je te parle de Frédéric ? et par une espèce de contradiction je n'ai presque rien à t'en dire aujourd'hui. Depuis plusieurs jours je ne le vois guère qu'aux heures des repas ; encore, pendant tout ce temps, s'occupe-t-il à causer avec mon mari de ce qu'ils ont fait ou de ce qu'ils vont faire. Je suis même plus habituellement seule qu'avant son arrivée, parce que M. d'Albe, se plaisant beaucoup avec lui, sent moins le besoin de ma société. Pendant les premiers jours, cela m'a attristée. Pour être avec eux, j'avais rompu le cours de mes occupations ordinaires, et je ne savais plus le reprendre : il me semblait toujours que j'attendais quelqu'un, et l'habitude de la société désenchantait jus-

qu'à mes promenades solitaires. Nous sommes de vraies machines, mon amie; il suffit de s'accoutumer à une chose, pour qu'elle nous devienne nécessaire; et par cela seul que nous l'avons eue hier, nous la voulons encore aujourd'hui. Je crois qu'il y a dans nous une inclination à la paresse, qui est le plus fort de nos penchants; et s'il y a si peu d'hommes vertueux, c'est moins par indifférence pour la vertu, que parce qu'elle tend toujours à agir, et nous toujours au repos. Mais aussi comme elle sait récompenser ceux dont le courage s'élève jusqu'à elle! Si les premiers instants sont rudes, comme la suite dédommage des sacrifices qu'on lui fait! Plus on l'exerce, plus elle devient chère : c'est comme deux amis qui s'aiment mieux à mesure qu'ils se connaissent davantage. Il est aussi un art de la rendre facile, et ce n'est pas à Paris qu'il se trouve. Du fond de nos hôtels dorés, qu'il est difficile d'apercevoir la misère qui gémit dans les greniers! Si la bienfaisance nous soulève

de nos fauteuils, combien d'obstacles nous y replongent ! Au milieu de cette foule de malheureux qui fourmillent dans les grandes villes, comment distinguer le fourbe de l'infortuné? On commence par se fier à la physionomie; mais bientôt revenu de cet indice trompeur, pour avoir été dupe des fausses larmes, on finit par ne plus croire aux vraies. Que de démarches, de perquisitions ne faut-il pas pour être sûr de ne secourir que les vrais malheureux ! En voyant leur nombre infini, combien l'âme est tristement oppressée de ne pouvoir en soulager qu'une si faible partie ! Et malgré le bien qu'on a fait, l'image de celui qu'on n'a pu faire vient troubler notre satisfaction. Mais à la campagne, où notre entourage est plus borné et plus près de nous, on ne court risque ni de se tromper, ni de ne pouvoir tout faire ; si le but est moins grand, du moins laisse-t-il l'espoir de l'atteindre. Ah ! si chacun se chargeait ainsi d'embellir son petit horizon, la misère disparaî-

trait de dessus la terre, l'inégalité des fortunes s'éteindrait sans efforts et sans secousses, et la charité serait le nœud céleste qui unirait tous les hommes ensemble !

LETTRE IX.

CLAIRE A ELISE.

Tu connais le goût de M. d'Albe pour les nouvelles politiques. Frédéric le partage. Un sujet qui embrasse le bonheur des nations entières, lui paraît le plus intéressant de tous : aussi chaque soir, quand les gazettes et journaux arrivent, M. d'Albe se hâte d'appeler son ami pour les lire et les discuter avec lui. Comme cette occupation dure toujours près d'une heure, je profite assez souvent de ce moment pour me retirer dans ma chambre, soit pour écrire ou poûr être avec mes enfants. Durant les premiers jours, Frédéric me

demandait où j'allais, et voulait que je fusse présente à cette lecture. A la fin, voyant qu'elle était toujours pour moi le signal de ma retraite, il m'a grondée de mon indifférence sur les nouvelles publiques, et a prétendu que c'était un tort. Je lui ai répondu que je ne donnais ce nom qu'aux choses d'où il résultait quelque mal pour les autres; qu'ainsi je ne pouvais pas me reprocher comme tel le peu d'intérêt que je prenais aux événements politiques. « Moi, faible atome, perdu dans la foule des êtres qui habitent cette vaste contrée, ai-je ajouté, que peut-il résulter du plus ou moins de vivacité que je mettrai à ce qui la regarde ? Frédéric, le bien qu'une femme peut faire à son pays n'est pas de s'occuper de ce qui s'y passe, ni de donner son avis sur ce qu'on y fait; mais d'y exercer le plus de vertus qu'elle peut. « Claire a raison, a interrompu M. d'Albe; une femme, en se consacrant à l'éducation de ses enfants et aux soins domestiques, en donnant à tout ce qui l'en-

toure l'exemple des bonnes mœurs et du travail, remplit la tâche que la patrie lui impose; que chacune se contente de faire ainsi le bien en détail, et de cette multitude de bonnes choses naîtra un bel ensemble. C'est aux hommes qu'appartiennent les grandes et vastes conceptions; c'est à eux à créer le gouvernement et les lois; c'est aux femmes à leur en faciliter l'exécution, en se bornant strictement aux soins qui sont de leur ressort. Leur tâche est facile; car, quel que soit l'ordre des choses, pourvu qu'il soit basé sur la vertu et la justice, elles sont sûres de concourir à sa durée, en ne sortant jamais du cercle que la nature a tracé autour d'elles; car, pour qu'un tout marche bien, il faut que chaque partie reste à sa place. »

Elise, je recueille bien le fruit d'avoir rempli mon devoir en accompagnant M. d'Albe ici. Je m'y sens plus heureuse que je ne l'ai jamais été; je n'éprouve plus ces moments de tristesse et de dégoût dont tu t'inquiétais

quelquefois. Sans doute c'était le monde qui m'inspirait cet ennui profond, dont la vue de la nature m'a guérie. Mon amie, rien ne peut me convenir davantage que la vie de la campagne, au milieu d'une nombreuse famille. Outre l'air de ressemblance avec les mœurs antiques et patriarchales, que je compte bien pour quelque chose, c'est là seulement qu'on peut retrouver cette bienveillance douce et universelle que tu m'accusais de ne point avoir, et dont les nombreuses réunions d'hommes ont dû nécessairement faire perdre l'usage. Quand on n'a avec ses semblables que des relations utiles, telles que le bien qu'on peut leur faire et les services qu'ils peuvent nous rendre, une figure étrangère annonce toujours un plaisir, et le cœur s'ouvre pour la recevoir; mais lorsque, dans la société, on se voit entouré d'une foule d'oisifs qui viennent nous accabler de leur inutilité, qui, loin d'apprendre à bien employer le temps, forcent à en faire un mauvais usage, il faut, si on ne leur

ressemble pas, être avec eux ou froide ou fausse : et c'est ainsi que la bienveillance s'éteint dans le grand monde, comme l'hospitalité dans les grandes villes.

LETTRE X.

CLAIRE A ELISE.

Ce matin on est venu m'éveiller, avant cinq heures, pour aller voir la bonne mère Françoise, qui avait une attaque d'apoplexie. J'ai fait appeler sur-le-champ le chirurgien de la maison, et nous avons été ensemble porter des secours à cette pauvre femme. Peu a peu les symptômes sont devenus moins alarmants; elle a repris connaissance, et son premier mouvement, en me voyant auprès de son lit, a été de remercier le ciel de lui avoir rendu une vie à laquelle sa bonne maîtresse s'intéressait. Nous avons vu qu'une des causes de son

accident venait d'avoir négligé la plaie de sa jambe, et comme le chirurgien la blessait en y touchant, j'ai voulu la nettoyer moi-même. Pendant que j'en étais occupée, j'ai entendu une exclamation, et, levant la tête, j'ai vu Frédéric.... Frédéric en extase; il revenait de la promenade, et voyant du monde devant la chaumière, il y était entré. Depuis un moment il était là; il contemplait, non plus sa cousine, m'a-t-il dit, non plus une femme belle autant qu'aimable, mais un ange! — J'ai rougi et de ce qu'il m'a dit, et du ton qu'il y a mis, et peut-être aussi du désordre de ma toilette; car, dans mon empressement à me rendre chez Françoise, je n'avais eu que le temps de passer un jupon et de jeter un schall sur mes épaules; mes cheveux étaient épars, mon cou et mes bras nus. J'ai prié Frédéric de se retirer; il a obéi, et je ne l'ai pas revu de toute la matinée. Une heure avant le dîner, comme j'attendais du monde, je suis descendue très-parée, parce que je sais que cela plaît

à M. d'Albe ; aussi m'a-t-il trouvée très à son gré ; et, s'adressant à Frédéric : « N'est-ce pas, mon ami, que cette robe sied bien à ma femme, et qu'elle est charmante avec ?—Elle n'est que jolie, a répondu celui-ci, je l'ai vue céleste ce matin. » M. d'Albe a demandé l'explication de ces mots ; Frédéric l'a donnée avec feu et enthousiasme. « Mon jeune ami, lui a dit mon mari, quand vous connaîtrez mieux ma Claire, vous parlerez plus simplement de ce qu'elle a fait aujourd'hui : s'étonne-t-on de ce qu'on voit tous les jours ? Frédéric, contemplez bien cette femme, parée de tous les charmes de la beauté, dans tout l'éclat de la jeunesse, elle s'est retirée à la campagne, seule avec un mari qui pourrait être son aïeul, occupée de ses enfants, ne songeant qu'à les rendre heureux par sa douceur et sa tendresse, et répandant sur tout un village son active bienfaisance : voilà quelle est ma compagne ! qu'elle soit votre amie, mon fils ; parlez-lui avec confiance ; recueillez dans

son âme de quoi perfectionner la vôtre : elle n'aime pas la vertu mieux que moi ; mais elle sait la rendre plus aimable. » Pendant ce discours, Frédéric était tombé dans une profonde rêverie. Mon mari ayant été appelé par un ouvrier, je suis restée seule avec Frédéric ; je me suis approchée de lui : « A quoi pensez-vous donc ? lui ai-je demandé. » Il a tressailli, et prenant mes deux mains en me regardant fixement, il a dit : « Dans les premiers beaux jours de ma jeunesse, aussitôt que l'idée du bonheur eut fait palpiter mon sein, je me créai l'image d'une femme telle qu'il la fallait à mon cœur. Cette chimère enchanteresse m'accompagnait partout ; je n'en trouvais le modèle nulle part ; mais je viens de la reconnaître dans celle que votre mari a peinte ; il n'y manque qu'un trait : celle dont je me forgeais l'idée ne pouvait être heureuse qu'avec moi. — Que dites-vous, Frédéric ? me suis-je écriée vivement. — Je vous raconte mon erreur, a-t-il répondu avec tranquillité ;

j'avais cru jusqu'à présent qu'il ne pouvait y avoir qu'une femme comme vous' sans doute je me suis trompé, car j'ai besoin d'en trouver une qui vous ressemble. » Tu vois, Elise, que la fin de son discours a dû éloigner tout-à-fait les idées que le commencement avait pu faire naître. Puissé-je, ô mon amie ! lui aider à découvrir celle qu'il attend ! celle qu'il désire ! elle sera heureuse, bien heureuse, car Frédéric saura aimer !

Il faut donc m'y résigner, chère amie, encore six mois d'absence ! six mois éloignée de toi ! Que de temps perdu pour le bonheur ! Le bonheur, cet être si fugitif que plusieurs le croient chimérique, n'existe que par la réunion de tous les sentiments auxquels le cœur est accessible, et par la présence de ceux qui en sont les objets ; un vide l'empêche de naître, l'absence d'un ami le détruit. Aussi ne suis-je point heureuse, Elise, car tu es loin de moi, et jamais mon cœur n'eut plus besoin de t'aimer et de jouir de ta tendresse.

Je sais que si l'amitié t'appelle, le devoir te retient, et je t'estime trop pour t'attendre : mais combien mes vœux aspirent à ce moment qui, les accordant ensemble, te ramènera dans mes bras ! Il me serait si doux de pleurer avec toi ; cela soulagerait mon cœur d'un poids qui l'oppresse, et que je ne puis définir ! Adieu.

LETTRE XI.

CLAIRE A ELISE.

Tu me demandes si j'aurais été bien aise que mon mari eût été témoin de ma dernière conversation avec Frédéric? Assurément, Elise, elle n'avait rien qui pût lui faire de la peine ; cela est si vrai, que je la lui ai racontée d'un bout à l'autre. Peut-être bien ne lui ai-je pas rendu tout-à-fait l'accent de Frédéric ; mais qui le pourrait ? M. d'Albe a mis à ce récit plus d'indifférence

que moi-même ; il n'y a vu que le signe d'une tête exaltée, et, a-t-il ajouté, c'est le partage de la jeunesse. « Mon ami, lui ai-je répondu, je crois que Frédéric joint à une imagination ardente un cœur infiniment tendre. La contemplation de la nature, la solitude de ce séjour, doivent nourrir ses dispositions, et dès-lors il serait peut-être nécessaire de les fixer. Puisque vous vous intéressez à son bonheur, ne pensez-vous pas qu'il serait à propos que j'invitasse alternativement de jeunes personnes à venir passer quelque temps avec moi ? Ce n'est qu'ainsi qu'il pourra les connaître, et choisir celle qui peut lui convenir. — Bonne Claire ! a repris mon mari, toujours occupée des autres, même à vos propres dépens, car, je suis sûr, d'après vos goûts et l'âge de vos enfants, que la société des jeunes personnes ne doit point avoir d'attraits pour vous ; mais n'importe, ma bonne amie, je vous connais trop pour vous ôter le plaisir de faire du bien à mon élève ; je crois d'ailleurs vos observa-

tions à son égard très-vraies, et vos projets très-bien conçus. Voyons : qui inviterez-vous ? — J'ai nommé Adèle de Raincy ; elle a seize ans, elle est belle, remplie de talents ; je la demanderai pour un mois.... » Je pense, mon Elise, que ce plan, ainsi que ma confiance en M. d'Albe, répondent aux craintes bizarres que tu laisses percer dans ta lettre. Ne me demande donc plus s'il est bien prudent, à mon âge, de m'ensevelir à la campagne avec *cet aimable, cet intéressant jeune homme*: ce serait outrager ton amie que d'en douter ; ce serait l'avilir que d'exiger d'elle des précautions contre un semblable danger. Où il y a un crime, Elise, il ne peut y avoir de danger pour moi, et il est des craintes que l'amitié doit rougir de concevoir. Elise, Frédéric est l'enfant adoptif de mon mari ; je suis la femme de son bienfaiteur : ce sont de ces choses que la vertu grave en lettres de feu dans les âmes élevées, et qu'elles n'oublient jamais. Adieu.

LETTRE XII.

CLAIRE A ÉLISE.

Il se peut, mon aimable amie, que j'aie appuyé trop vivement sur l'espèce de soupçon que tu m'as laissé entrevoir; mais que veux-tu? il m'avait révolté; et je n'adopte pas davantage l'explication que tu lui donnes. Tu ne craignais que pour mon repos, et non pour ma conduite, dis-tu? Eh bien! Élise, tu as tort; il n'y a d'honnêteté que dans un cœur pur, et on doit tout attendre de celle qui est capable d'un sentiment criminel. Mais laissons cela, aussi bien j'ai honte de traiter si long-temps un pareil sujet; et, pour te prouver que je ne redoute point tes observations, je vais te parler de Frédéric, et te citer un trait qui, par rapport à lui, serait fait pour appuyer tes remarques, si tu l'estimais assez peu pour y persister.

En sortant de table, j'ai suivi mon mari dans l'atelier, parce qu'il voulait me montrer un modèle de mécanique qu'il a imaginé, et qu'il doit faire exécuter en grand. Je n'en avais pas encore vu tous les détails, lorsqu'il a été détourné par un ouvrier. Pendant qu'il lui parlait, un vieux bonhomme qui portait un outil à la main, passe près de moi, et casse par mégarde une partie du modèle. Frédéric, qui prévoit la colère de mon mari, s'élance prompt comme l'éclair, arrache l'outil des mains du vieillard, par ce mouvement paraît être le coupable. M. d'Albe se retourne au bruit, et voyant son modèle brisé, il accourt avec emportement et fait tomber sur Frédéric tout le poids de sa colère. Celui-ci, trop vrai pour se justifier d'une faute qu'il n'a pas faite, trop bon pour en accuser un autre, gardait le silence et ne souffrait que de la peine de son bienfaiteur. Attendrie jusqu'aux larmes, je me suis approchée de mon mari. « Mon ami, lui ai-je dit, combien vous affligez ce pauvre Fré-

déric! On peut acheter un autre modèle, mais non un moment de peine causé à ce qu'on aime. » En disant ces mots, j'ai vu les yeux de Frédéric attachés sur moi avec une expression si tendre, que je n'ai pu continuer. Les larmes m'ont gagnée. A ce même moment, le vieillard est venu se jeter aux pieds de M. d'Albe. « Mon bon maître, lui a-t-il dit, grondez-moi; le cher M. Frédéric n'est pas coupable, c'est pour me sauver de votre colère qu'il s'est jeté devant moi, quand j'ai eu cassé votre machine. » Ces mots ont appaisé M. d'Albe; il a relevé le vieillard avec bonté, et prenant mon bras et celui de Frédéric, il nous a conduits dans le jardin. Après un moment de silence, il a serré la main à Frédéric, en lui disant: « Mon jeune ami, ce serait vous affliger que vous faire des excuses sur ma violenoe, ainsi je n'en parlerai point. Sachez du moins, a-t-il ajouté en me montrant, que c'est à la douceur de cet ange que je dois de n'en plus avoir que de rares et de courts accès. Quand j'ai

épousé Claire, j'étais sujet à des emportements terribles, qui éloignaient de moi mes serviteurs et mes amis; elle, sans les braver ni les craindre, a toujours su les tempérer. Au plus haut période de ma colère, elle savait me calmer d'un mot, m'attendrir d'un regard, et me faire rougir de mes torts sans me les reprocher jamais. Peu à peu l'influence de sa douceur s'est étendue jusqu'à moi, et ce n'est plus que rarement que je lui donne sujet de me moins aimer : n'est-ce pas, ma Claire? » Je me suis jetée dans les bras de cet excellent homme; j'ai couvert son visage de mes pleurs; il a continué en s'adressant toujours à Frédéric : « Mon ami, je crois être ce qu'on appelle un bourru bienfaisant; ces sortes de caractères paraissent meilleurs que les autres, en ce que le passage de la rudesse à la bonté, rehausse l'éclat de celle-ci; mais, parce qu'elle frappe moins quand elle est égale et permanente, est-ce une raison pour la moins estimer? Voilà pourant comment on est injuste dans

le monde, et pourquoi on a cru quelquefois que mon cœur était meilleur encore que celui de Claire. — Je crois avoir partagé cette injustice, lui a répondu Frédéric; mais j'en suis bien revenu, et votre femme me paraît ce qu'il y a de plus parfait au monde. — Mon fils! s'est écrié M. d'Albe, puissé-je vous en voir un jour une pareille, former moi-même de si doux nœuds, et couler ma vie entre des amis qui me la rendent si chère! Ne nous quittez jamais, Frédéric; votre société est devenue un besoin pour moi. — Je le jure, ô mon père! a répondu le jeune homme avec véhémence et en mettant un genou en terre; je le jure à la face de ce ciel que ma bouche ne souilla jamais d'un mensonge, et au nom de cette femme plus angélique que lui.... Moi, vous quitter! Ah Dieu! il me semble que, hors d'ici, il n'y a plus que mort et néant. — Quelle tête! s'est écrié mon mari. » Ah! mon Elise, quel cœur!

Le soir, m'étant trouvée seule avec Frédéric, je ne sais comment la con-

versation est tombée sur la scène de l'atelier. « J'ai bien souffert de votre peine, lui ai-je dit. — Je l'ai vu, m'a-t-il répondu, et de ce moment la mienne a disparu. — Comment donc? — Oui, l'idée que vous souffriez pour moi, avait quelque chose de plus doux que le plaisir même; et puis quand, avec un accent pénétrant, vous avez prononcé mon nom : *Pauvre Frédéric*, disiez-vous; tenez, Claire, ce mot s'est écrit dans mon cœur, et je donnerais toutes les jouissances de ma vie entière pour vous entendre encore; il n'y a que la peine de mon père qui a gâté ce délicieux moment. »

Elise, je l'avoue, j'ai été émue; mais qu'en conclueras-tu? Qui sait mieux que toi combien l'amitié est loin d'être un sentiment froid! N'a-t-elle pas ses élans, ses transports? Mais ils conservent leur physionomie, et quand on les confond avec une sensation plus passionnée, ce n'est pas la faute de celui qui les sent, mais de celui qui les juge. Frédéric éprouve de l'amitié pour la

première fois de sa vie, et doit l'exprimer avec vivacité. Ne remarques-tu pas que l'image de mon mari est toujours unie à la mienne dans son cœur? Quand je le vois si tendre, si caressant auprès d'un homme de soixante ans; quand je me rappelle les effusions que nous éprouvions toutes deux, puis-je m'étonner de la vive amitié de Frédéric pour moi? Dis si tu veux qu'il ne faut pas qu'il en éprouve; mais non qu'elle n'est pas ce qu'elle doit être.

Ma petite Laure commence à courir toute seule; il n'y a rien de joli comme les soins d'Adolphe envers elle; il la guide, la soutient, écarte tout ce qui peut la blesser, et perd, dans cette intéressante occupation, toute l'étourderie de son âge. Adieu.

LETTRE XIII.

CLAIRE A ELISE.

Pourquoi donc, mon Elise, viens-

tu, par des mots entrecoupés, par des phrases interrompues, jeter une sorte de poison sur l'attachement qui m'unit à Frédéric ? Que n'es-tu témoin de la plupart de nos conversations, tu verrais que notre mutuelle tendresse pour M. d'Albe est le nœud qui nous lie le plus étroitement, et que le soin de son bonheur est le sujet inépuisable et chéri qui nous attire sans cesse l'un vers l'autre. J'ai passé la matinée entière avec Frédéric, et, durant ce long tête-à-tête, mon mari a été presque le seul objet de notre entretien. C'est dans trois jours la fête de M. d'Albe; j'ai fait préparer un petit théâtre dans le pavillon de la rivière, et je compte établir un concert d'instruments à vents dans le bois de peupliers où repose le tombeau de mon père. C'est là qu'ayant fait descendre ma harpe, ce matin, je répétais la romance que j'ai composée pour mon mari. Frédéric est venu me joindre: ayant deviné mon projet, il avait travaillé de son côté, et m'apportait un duo dont il a fait les paroles et la mu-

sique. Après avoir chanté ce morceau, que j'ai trouvé charmant, je lui ai communiqué mon ouvrage; il en a été content : si M. d'Albe l'est aussi, jamais auteur n'aura reçu un prix plus flatteur et plus doux. Il commençait à faire chaud; j'ai voulu rentrer, Frédéric m'a retenue. Assis près de moi, il me regardait fixement, trop fixement : c'est là son seul défaut, car son regard a une expression qu'il est difficile... j'ai presque dit dangereux de soutenir. Après un moment de silence, il a commencé ainsi : « Vous ne croiriez pas que ce même sujet qui vient de m'attendrir jusqu'aux larmes, enfin que votre union avec M. d'Albe m'avait inspiré, avant de vous connaître, une forte prévention contre vous. Accoutumé à regarder l'amour comme le plus bel attribut de la jeunesse, il me semblait qu'il n'y avait qu'une âme froide ou intéressée qui eût pu se résoudre à former un lien dont la disproportion des âges devait exclure ce sentiment. Ce n'était point sans répugnance que je

venais ici, parce que je me figurais trouver une femme ambitieuse et dissimulée, et comme on m'avait beaucoup vanté votre beauté, je plaignais tendrement M. d'Albe, que je supposais être dupe de vos charmes. Pendant la route que je fis avec lui, il ne cessa de m'entretenir de son bonheur et de vos vertus. Je vis si clairement qu'il était heureux, qu'il fallut bien vous rendre justice ; mais c'était comme malgré moi, mon cœur repoussait toujours une femme qui avait fait vœu de vivre sans aimer; et rien ne put m'ôter l'idée que vous étiez raisonnable par froideur, et généreuse par ostentation. J'arrive, je vous vois, et toutes mes préventions s'effacent. Jamais regard ne fut plus touchant, jamais voix humaine ne m'avait paru si douce. Vos yeux, votre accent, votre maintien, tout en vous respire la tendresse, et cependant vous êtes heureuse; M. d'Albe est l'objet constant de vos soins; votre âme semble avoir créé pour lui un sentiment nouveau; ce n'est point l'amour:

il serait ridicule ; ce n'est point l'amitié : elle n'a ni ce respect, ni cette déférence ; vous avez cherché dans tous les sentiments existants ce que chacun pouvait offrir de mieux pour le bonheur de votre époux, et vous en avez formé un tout, qu'il n'appartenait qu'à vous de connaître et de pratiquer. O aimable Claire ! j'ignore quel motif ou quelle circonstance vous a jetée dans la route où vous êtes ; mais il n'y avait que vous au monde qui puissiez l'embellir ainsi. » Il s'est tu, comme pour attendre ma réponse ; je me suis retournée, et montrant l'urne de mon père : « Sous cette tombe sacrée, lui ai-je dit, repose la cendre du meilleur des pères. J'étais encore au berceau lorsqu'il perdit ma mère ; alors, consacrant tous ses soins à mon éducation, il devint pour moi le précepteur le plus aimable et l'ami le plus tendre, et fit naître dans mon cœur des sentiments si vifs, que je joignais pour lui, à toute la tendresse filiale qu'inspire un père, toute la vénération qu'on a pour un dieu. Il

me fut enlevé comme j'entrais dans ma quatorzième année. Sentant sa fin approcher, effrayé de me laisser sans appuis, et n'estimant au monde que le seul M. d'Albe, il me conjura de m'unir à lui avant sa mort. Je crus que ce sacrifice la retarderait de quelques instants, je le fis; je ne m'en suis jamais repenti. O mon père! toi, qui lis dans l'âme de ta fille, tu connais le vœu, l'unique vœu qu'elle forme. Que le digne homme à qui tu l'as unie n'éprouve jamais une peine dont elle soit la cause, et elle aura vécu heureuse....... — Et moi aussi, s'est écrié Frédéric dans une espèce de transport, et moi aussi, mes vœux sont exaucés! Chaque jour j'en formais pour le bonheur de mon père. Mais que peut-on demander pour celui qui possède Claire? Le ciel, par un tel présent, épuisa sa munificence, il n'a plus rien à donner... » Un moment de silence a succédé; j'étais un peu embarrassée; mes doigts, errant machinalement sur ma harpe, rendaient quelques sons au ha-

gard. Frédéric m'a pris la main, et la baisant avec respect : « Est-il vrai, est-il possible, m'a-t-il dit, que vous consentiez à être mon amie ? Mon père le voudrait, le désire. De tous les bienfaits qu'il m'a prodigués, c'est celui qui m'est le plus cher ; pour la première fois seriez-vous moins généreuse que lui ? » Elise, chère Elise, comment lui aurais-je refusé un sentiment dont mon cœur était plein, et qu'il mérite si bien? Non, non, j'ai dû lui promettre de l'amitié, je l'ai fait avec ferveur : eh! qui peut y avoir plus de droits que lui? lui, dont tous les penchants sont d'accord avec les miens, qui devine mes goûts, pressent ma pensée, chérit et vénère le père de mes enfants! Et toi, mon Elise, toi, la bien-aimée de mon cœur, quand viendras-tu, par ta présence, me faire goûter dans l'amitié tout ce qu'elle peut donner de félicité? Que ce sentiment céleste me tienne lieu de tous ceux auxquels j'ai renoncé ; qu'il anime la nature ; que je le retrouve partout. Je l'écouterai dans les sons que je ren-

drai, et leur vibration aura son écho dans mon cœur : c'est lui qui fera couler mes larmes, et lui seul qui les essuiera. Amitié, tu es tout ! la feuille qui voltige, la romance que je chante, la rose que je cueille, le parfum qu'elle exhale. Je veux vivre pour toi, et puissé-je mourir avec toi !

LETTRE XIV.

CLAIRE A ELISE.

Si mes deux dernières lettres ont ranimé tes doutes, cousine, j'espère que celle-ci les détruira tout-à-fait. Adèle de Raincy est arrivée depuis trois jours, et déjà elle a fait une assez vive impression sur Frédéric. Je voulais lui laisser ignorer qu'elle dût venir, afin de le surprendre, et j'ai réussi. Aussitôt qu'Adèle fut arrivée, je la conduisis dans le pavillon que baigne la rivière, et je fis appeler Frédéric ; il accourut, mais voyant Adèle près de moi, un cri lui

échappe, et la plus vive rougeur couvre son visage ; il s'approche pourtant, mais avec embarras, et son regard craintif et curieux semblait lui dire : Etes-vous celle que j'attends ? Adèle, par un souris malin, allait achever de le déconcerter, lorsque j'ai dit en souriant : « Vous êtes surpris, Frédéric, de me trouver avec une pareille compagne ? — Oui, m'a-t-il répondu en la regardant, j'ignorais qu'on pût être aussi belle. » Ce compliment flatteur, et qui, dans la bouche de Frédéric, avait si peu l'air d'en être un, a changé aussitôt les dispositions d'Adèle ; elle lui a jeté un coup d'œil obligeant, en lui faisant signe de s'asseoir auprès d'elle ; il a obéi avec vivacité, et a commencé une conversation qui ne ressemble guère, ou je suis bien trompée, à celle que cette jeune personne entend tous les jours ; aussi répondait-elle fort peu, mais son silence même enchantait Frédéric ; il lui a paru une preuve de modestie et de timidité, et c'est ce qui lui plaît par-dessus tout dans une jeune

personne. Adèle, de son côté, me paraît très disposée en sa faveur. L'admiration qu'elle lui inspire la flatte, l'agrément de ses discours l'attire, et le feu de son imagination l'amuse. D'ailleurs la figure de Frédéric est charmante; s'il n'a pas ce qu'on appelle de *la tournure*, il a de la grâce, de l'adresse et de l'agilité : tout cela peut bien faire impression sur un cœur de seize ans. Depuis un an que je n'avais vu Adèle, elle est singulièrement embellie; ses yeux sont noirs, vifs et brillants; sa brune chevelure tombe en anneaux sur un cou éblouissant; je n'ai point vu de plus belles dents ni des lèvres si vermeilles; et, sans être amant ni poète, je dirai que la rose humide des larmes de l'aurore n'a ni la fraîcheur ni l'éclat de ses jours; son teint est une fleur, son ensemble est une Grâce. Il est impossible, en la voyant, de ne pas être frappé d'admiration; aussi Frédéric la quitte-t-il le moins qu'il peut. Vient-il dans le salon? c'est toujours elle qu'il regarde, c'est toujours à elle qu'il s'a-

dresse. Il a laissé bien loin toutes mes leçons de politesse, et le sentiment qui l'inspire lui en a plus appris en une heure que tous mes conseils depuis trois mois. A la promenade, il est toujours empressé d'offrir son bras à Adèle, de la soutenir si elle saute un ruisseau, de ramasser un gant quand il tombe, car c'est un moyen de toucher sa main, et cette main est si blanche et si douce! Je ne sais si je me trompe, Elise, mais il me semble que ce gant tombe bien souvent.

Ce matin, Adèle examinait un portrait de Zeuxis qui est dans le salon, « Cela est singulier, a-t-elle dit, de quelque côté que je me mette, je vois toujours les yeux de Zeuxis qui me regardent. — Je le crois bien, a vivement interrompu Frédéric, ne cherchent-ils pas la plus belle? » Tu vois, mon amie, comment le plus léger mouvement de préférence forme promptement un jeune homme, et j'espère que désormais tu ne seras plus inquiète de son amitié pour moi. Ce mot amitié est même trop fort pour ce que je lui inspire; car, dans

mes idées, l'amour même ne devrait pas faire négliger l'amitié, et je ne puis me dissimuler que je suis tout-à-fait oubliée. Un seul mot d'Adèle, oui, un seul mot, j'en suis sûre, ferait bientôt enfreindre cette promesse, jurée si solennellement, de ne jamais nous quitter. En vérité, Elise, je me blâme de la disposition que j'avais à m'attacher à Frédéric. Quand une fois le sort est fixé, comme le mien, aucune circonstance ne pouvant changer les sentiments qu'on éprouve, ils restent toujours les mêmes; mais lui, dans l'âge des passions, pouvant être entraîné, subjugué par elles, peut-on compter de sa part sur un sentiment durable? Non, l'amitié serait bientôt sacrifiée, et j'en ferais seule tous les frais. Malheur à moi, alors! car nous le savons, mon Elise, ce sentiment exige tout ce qu'il donne. Puissé-je voir Frédéric heureux! Mais tranquillise-toi, cousine, il n'a pas besoin de moi pour l'être. Adieu.

LETTRE XV.

CLAIRE A ELISE.

Si je ne t'ai pas écrit depuis près de quinze jours, ma tendre amie, c'est que j'ai été malade. En finissant ma dernière lettre, je me sentais oppressée, triste, sans savoir pourquoi, et faisant une très-maussade compagnie à la vive et brillante Adèle. Je remettais chaque jour à t'écrire, à cause de l'abattement qui m'accablait; enfin la fièvre m'a prise. J'ai craint que le dérangement de ma santé ne nuisît à ma fille, j'ai voulu la sevrer. Le médecin, tout en convenant que je faisais bien pour elle, m'a objecté que j'avais tort pour moi, parce que dans un moment où les humeurs étaient en mouvement, le lait pouvait passer dans le sang et causer une révolution fâcheuse. Mon mari a vivement appuyé cet avis : j'ai

persisté dans le mien. A la fin il s'est emporté, et m'a dit qu'il voyait bien que je ne me souciais ni de son repos, ni de son bonheur, puisque je faisais si peu de cas de ma vie; qu'au surplus, il me défendait de sevrer tout-à-coup. Je tenais ma fille entre mes bras, je me suis approchée de lui, et la mettant dans les siens: « Cette enfant est à vous, mon ami, lui ai-je dit, et vos droits sur elle sont aussi puissants que les miens; mais, oubliez-vous qu'en lui donnant la vie, nous prîmes l'engagement sacré de lui sacrifier la nôtre? et si nous la perdons, croyez-vous pouvoir oublier que vous en serez la cause, ni m'en consoler jamais? Par pitié pour moi, pour vous-même, souvenez-vous que, devant l'intérêt de nos enfants, le nôtre doit être compté pour rien. » Il m'a rendu ma fille. « Claire, m'a-il dit, vous êtes libre: malheur à qui pourrait vous résister! » J'ai promis à M. d'Albe de le dédommager de sa condescendance, en usant de tous les ménagements possibles, et c'est ce que j'ai fait:

aussi ma santé va-t-elle mieux, et j'espère avant peu de jours être tout-à-fait rétablie. Adèle me disait ce matin : « Je vois bien, Madame d'Albe, à quel point je suis loin de pouvoir faire encore une bonne mère ; j'ai été effrayée l'autre jour des devoirs que vous vous êtes imposés envers vos enfants. Quoi! vous croyez leur devoir le sacrifice de votre existence! J'ai été si surprise quand vous l'avez dit, que j'ai été tentée de vous croire folle. . . . — Folle ! s'est écrié Frédéric ; dites sublime, Mademoiselle. — Vous ne le croiriez pas, mon jeune ami, a interrompu M. d'Albe ; mais dans le monde ces deux mots sont presque synonymes ; vous y verrez taxé de bizarre et d'esprit systématique celui dont l'âme élevée dédaigne de copier les copies qui l'entourent. »

Cela est bien vrai, mon Elise, cette injustice est une suite de ce petit esprit du monde qui tend toujours à rabaisser les autres pour les mettre à son niveau. Je me rappelle que dans ces as-

semblées insipides où l'oisiveté enfante la médisance, et où la futilité parvient à tout dessécher, j'ai souvent pensé que ce sot usage de s'asseoir en rond pour faire la conversation, était la cause de tous nos torts et la source de toutes nos sottises.... Mais je sens ma tête trop faible pour en écrire davantage. Adieu, mon ange.

LETTRE XVI.

CLAIRE A ELISE.

Adèle a voulu aller au bal ce soir, Frédéric lui donne la main, et mon mari leur sert de Mentor. Mes deux amis désiraient bien rester avec moi, Frédéric surtout a insisté auprès d'Adèle pour l'empêcher de me quitter. Il a voulu lui faire sentir que, ne me portant pas bien, il était peu délicat à elle de me laisser seule; mais l'amour de la danse a prévalu sur toutes ses rai-

sons, et elle a déclaré que le bal étant son unique passion, rien ne pouvait l'empêcher d'y aller; d'ailleurs, a-t-elle ajouté avec un souris moqueur, vous savez que madame d'Albe n'aime pas qu'on se gêne; et puis, comment craindrions-nous qu'elle s'ennuie, ne la laissons-nous pas avec ses enfants? Elle a appuyé sur ce dernier mot avec une sorte d'ironie. Frédéric l'a regardée tristement. « Il est vrai, a-t-il répondu, c'est-là son plus doux plaisir, et je crois qu'il n'appartient pas à tout le monde de savoir l'apprécier. Vous avez raison, Mademoiselle, il faut que chacun prenne la place qui lui convient: celle de madame d'Albe est d'être adorée en remplissant tous ses devoirs; la vôtre est d'éblouir, et le bal doit être votre triomphe. » Adèle n'a vu qu'un éloge de sa beauté dans cette phrase; j'y ai démêlé autre chose. Je vois trop que malgré les charmes séduisants d'Adèle, si son âme ne répond pas à sa figure, elle ne fixera pas Frédéric. Cependant, que ne peut-on pas espérer à

son âge ? Elise, je veux mettre tous mes soins à cacher des défauts que le temps peut corriger. Nous sommes invités dans trois jours à un autre bal ; si je n'y vais pas, Adèle me quittera encore, et Frédéric ne lui pardonnera pas. Je suis donc décidée à l'accompagner; d'ailleurs, il est possible que la danse et le monde me distraient d'une mélancolie qui me poursuit et me domine de plus en plus. J'éprouve une langueur, une sorte de dégoût qui décolore toutes les actions de la vie. Il me semble qu'elle ne vaut pas la peine que l'on se donne pour la conserver. L'ennui d'agir est partout, le plaisir d'avoir agit nulle part. Je sais que le bien qu'on fait aux autres est une jouissance; mais je le dis plus que je ne le sens, et si je n'étais souvent agitée d'émotions subites, je croirais mon âme prête à s'éteindre. Je n'ai plus assez de vie pour cette solitude absolue où il faut se suffire à soi-même. Pour la première fois je sens le besoin d'un peu de société, et je regrette de n'avoir point

été au bal. Adieu, la plume me tombe des mains.

LETTRE XVII.

CLAIRE A ELISE.

ADÈLE peint supérieurement pour son âge; elle a voulu faire mon portrait. et j'y ai consenti avec plaisir, afin de l'offrir à mon mari. Ce matin, comme elle y travaillait, Frédéric est venu nous joindre. Il a regardé son ouvrage, et a loué son talent, mais avec un demi-sourire qui n'a point échappé à Adèle, et dont elle a demandé l'explication. Sans l'écouter ni lui répondre, il a continué à regarder le portrait, et puis moi, et puis le portrait, ainsi alternativement. Adèle, impatiente, a voulu savoir ce qu'il pensait. Enfin, après un long silence : « Ce n'est pas là madame d'Albe, a-t-il dit, vous n'avez pas même réussi à rendre

un de ses momens. — Comment donc, a interrompu Adèle en rougissant, qu'y trouvez-vous à redire ? Ne reconnaissez-vous pas tous ses traits ? — J'en conviens, tous ses traits y sont; si vous n'avez vu que cela en la regardant, vous devez être contente de votre ouvrage. — Que voulez-vous donc de plus? — Ce que je veux ? qu'on reconnaisse qu'il est telle figure que l'art ne rendra jamais, et qu'on sente du moins son insuffisance. Ces beaux cheveux blonds, quoique touchés avec habileté, n'offrent ni le brillant, ni la finesse, ni les ondulations des siens. Je ne vois point, sur cette peau blanche et fine, refléter le coloris du sang ni le duvet délicat qui la couvre. Ce teint uniforme ne rappellera jamais celui dont les couleurs varient comme la pensée. C'est bien le bleu céleste de ses yeux; mais je n'y vois que leur couleur : c'est leur regard qu'il fallait rendre. Cette bouche est fraîche et voluptueuse comme la sienne; mais ce sourire est éternel, j'attends en vain

l'expression qui le suit. Ces mouvemens nobles, gracieux, enchanteurs, qui se déploient dans ses moindres gestes, sont enchaînés et immobiles.... Non, non, des traits sans vie ne rendront jamais Claire; et là où je ne vois point d'âme, je ne puis la reconnaître. — Hé bien! lui a dit Adèle avec dépit, chargez-vous de la peindre, pour moi je ne m'en mêle plus.» Alors, jetant brusquement ses pinceaux, elle s'est levée et est sortie avec humeur. Frédéric l'a suivie des yeux d'un air surpris; et puis, laissant échapper un soupir, il dit: «Dans quelle erreur n'ai-je pas été en la voyant si belle! J'avais cru que cette femme devait avoir quelque ressemblance avec vous; mais pour mon malheur, mon éternel malheur, je le vois trop, vous êtes unique....» Je ne puis te dire, Elise, quel mal ces mots m'ont fait; cependant, me remettant de mon trouble, je me suis hâtée de répondre. «Frédéric, ai-je dit, gardez-vous de porter un jugement précipité, et de vous laisser at-

teindre par des préventions qui pourraient nuire au bonheur qui vous est peut-être destiné. Parce qu'Adèle n'est pas en tout semblable à la chimère que vous vous êtes faite, devez-vous fermer les yeux sur ce qu'elle vaut? Ne savez-vous pas, d'ailleurs, combien on peut changer? Croyez que telle personne qui vous plaît quand elle est formée, vous aurait peut-être paru insupportable quelques années auparavant. Vous voulez toujours comparer? Mais parce que le bouton n'a pas le parfum de la fleur entièrement éclose, oubliez-vous qu'il l'aura un jour, et mille fois plus doux peut-être? Frédéric, pénétrez-vous bien que dans celle que vous devez choisir, dans celle dont l'âge doit être en proportion avec le vôtre, vous ne pouvez trouver ni des qualités complètes, ni des vertus exercées; un cœur aimant est tout ce que vous devez chercher; un penchant au bien, tout ce que vous devez vouloir : quand même il serait obscurci par de légers travers, fau-

drait-il donc se rebuter ? De même qu'il est peu de matins sans nuages, on ne voit guère d'adolescence sans défauts ; mais elle s'en dégage tous les jours, surtout quand elle est guidée par une main aimée. C'est à vous qu'appartiendra ce soin touchant ; c'est à vous à former celle qui vous est destinée, et vous ne pourrez y réussir qu'en la choisissant dans l'âge où l'on peut l'être encore. Mais, ô Frédéric ! ai-je ajouté avec solennité, au nom de votre repos, gardez-vous bien de lever les yeux sur toute autre. » En disant ces mots, je suis sortie de la chambre sans attendre sa réponse.

Elise, je n'ose te dire tout ce que je crains ; mais l'air de Frédéric m'a fait frémir : s'il était possible... ! Mais non, je me trompe assurément ; inquiète de tes craintes, influencée par tes soupçons, je vois déjà l'expression d'un sentiment coupable où il n'y a que celle de l'amitié ; mais ardente, mais passionnée, telle que doit l'éprouver une âme neuve et enthousiaste. Néan-

moins, je vais l'examiner avec soin; et quant à moi, ô mon unique amie! bannis ton injurieuse inquiétude, fie-toi à ce cœur qui a besoin, pour respirer à son aise, de n'avoir aucun reproche à se faire, et à qui le contentement de lui-même est aussi nécessaire que ton amitié.

LETTRE XVIII.

CLAIRE A ELISE.

Elise, comment te peindre mon agitation et mon désespoir? C'en est fait, je n'en puis plus douter, Frédéric m'aime. Sens-tu tout ce que ce mot a d'affreux dans notre position? Malheureux Frédéric! mon cœur se serre, et je ne puis verser une larme. Ah Dieu! pour l'avoir appelé ici? Je le connais, mon amie, il aime, et ce sera pour la vie; il traînera éternellement le trait dont il est déchiré, et c'est moi

qui cause sa peine! Ah! je le sens; il est des douleurs au-dessus des forces humaines. Comment te dire tout cela? comment rappeler mes idées? dans le trouble qui m'agite je n'en puis retrouver aucune. Chère, chère Elise, que n'es-tu ici, je pourrais pleurer sur ton sein!

Aujourd'hui, à peine avons-nous eu dîné, que mon mari a proposé une promenade dans les vastes prairies qu'arrose la Loire. Je l'ai acceptée avec empressement, Adèle d'assez mauvaise grâce, car elle n'aime point à marcher; mais n'importe, j'ai dû ne pas consulter son goût quand il s'agissait du plaisir de mon mari. J'ai pris mon fils avec moi, et Frédéric nous a accompagnés. Le temps était superbe; les prairies fraîches, émaillées, remplies de nombreux troupeaux, offraient le paysage le plus charmant; je le contemplais en silence, en suivant doucement le cours de la rivière, quand un bruit extraordinaire est venu m'arracher à mes rêveries. Je me retourne:

ô Dieu! un taureau échappé, furieux, qui accourait vers nous, vers mon fils! Je m'élance au-devant de lui, je couvre Adolphe de mon corps. Mon action, mes cris effrayent l'animal; il se retourne, et va fondre sur un pauvre vieillard. Enfin, mon mari aussi allait être sa victime, si Frédéric, prompt comme l'éclair, n'eût hasardé sa vie pour le sauver. D'une main vigoureuse il saisit l'animal par les cornes, ils se débattent; cette lutte donne le temps aux bergers d'arriver; ils accourent; le taureau est terrassé: il tombe! Alors seulement j'entends les cris d'Adèle et ceux du malheureux vieillard; j'accours à celui-ci: son sang coulait d'une épouvantable blessure; je l'étanche avec mon mouchoir; j'appelle Adèle pour me donner le sien; elle me l'envoie par Frédéric, en ajoutant qu'elle n'approchera pas, que le sang lui fait horreur, et qu'elle veut retourner à la maison. « Quoi! sans avoir secouru ce malheureux, lui dit Frédéric? — N'y a-t-il pas assez de monde ici, répond-elle?

Pour moi, je n'ai pas la force de supporter la vue d'une plaie; j'ai besoin de respirer des sels pour calmer la violente frayeur que j'ai éprouvée; et si je reste un moment de plus ici, je suis sûre de me trouver mal. » Pendant qu'elle parlait, le pauvre vieillard gémissait sur le sort de sa femme et de ses enfans que sa mort allait réduire à la mendicité. Entraînée par le désir de consoler cette malheureuse famille, j'ai prié mon mari de ramener Adèle et Adolphe à la maison, et de m'envoyer tout de suite le chirurgien de l'hospice dans le village que le vieillard m'indiquait, et où Frédéric et moi allions nous charger de le faire conduire. « Quoi! vous restez ici, M. Frédéric? lui a dit Adèle d'un air chagrin. — Si je reste, a-t-il répondu d'un ton terrible et qui m'a remuée jusqu'au fond de l'âme..... Allez, Mademoiselle, a-t-il ajouté plus doucement, allez vous reposer; ce n'est point ici votre place. » Elle est partie avec M. d'Albe. Deux bergers nous

ont aidé à faire un brancard, ils y ont placé le pauvre vieillard, que nous avons conduit dans sa chaumière à une lieue de là. Ah! mon Elise, quel spectacle que celui de cette famille éplorée! quels cris déchirans en voyant un père, un mari dans cet état! J'ai pressé ces infortunés sur mon sein; j'ai mêlé mes larmes aux leurs; je leur ai promis secours et protection; et mes efforts ont réussi à calmer leur douleur. Le chirurgien est arrivé au bout d'une heure; il a mis un appareil sur la blessure, et a assuré qu'elle n'était pas mortelle. Je l'ai prié de passer la nuit auprès du malade, et j'ai promis de revenir les visiter le lendemain. Alors, comme il commençait à faire nuit, j'ai craint que mon mari ne fût inquiet, et nous avons quitté ces bonnes gens, Frédéric et moi, comblés de leurs bénédictions.

Le cœur plein de toutes les émotions que j'avais éprouvées, je marchais en silence, et en me retraçant le dévouement héroïque avec lequel Frédéric

s'était presque exposé à une mort certaine pour sauver son père, j'ai jeté les yeux sur lui; la lune éclairait doucement son visage, je l'ai vu baigné de larmes. Attendrie, je me suis approchée, mon bras s'est appuyé sur le sien, il l'a pressé avec violence contre son cœur : ce mouvement a fait palpiter le mien. « Claire, Claire, a-t-il dit d'une voix étouffée, que ne puis-je payer de toute ma vie la prolongation de cet instant; je la sens là contre mon cœur, celle qui le remplit en entier; je la vois, je la presse. » En effet, j'étais presque dans ses bras. « Ecoute, a-t-il ajouté dans une espèce de délire, si tu n'es pas un ange qu'il faille adorer, et que le ciel ait prêté pour quelques instans à la terre; si tu es réellement une créature humaine, dis-moi pourquoi toi seule as reçu cette âme, ce regard qui la peint, ce torrent de charmes et de vertus qui te rendent l'objet de mon idolâtrie?.... Claire, j'ignore si je t'offense; mais comme ma vie est passée dans ton sang,

et que je n'existe plus que par ta volonté, si je suis coupable, dis-moi : Frédéric, meurs, et tu me verras expirer à tes pieds. » Il y était tombé en effet ; son front était brûlant, son regard égaré. Non, je ne peindrai pas ce que j'éprouvais : la pitié, l'émotion, l'image de l'amour enfin, tel que j'étais peut-être destinée à le sentir, tout cela est entré trop avant dans mon cœur ; je ne me soutenais plus qu'à peine, et me laissant aller sur un vieux tronc d'arbre dépouillé : « Frédéric, lui ai-je dit, cher Frédéric, revenez à vous, reprenez votre raison, voulez-vous affliger votre amie ? » Il a relevé sa tête ; il l'a appuyée sur mes genoux : Elise, je crois que je l'ai pressée, car il s'est écrié aussitôt : « O Claire ! que je sente encore ce mouvement de ta main adorée qui me rapproche de ton sein ; il a porté l'ivresse dans le mien. » En disant cela, il m'a enlacée dans ses bras, ma tête est tombée sur son épaule, un déluge de larmes a été ma réponse ; l'état de ce malheureux m'inspirait une

pitié si vive!.... Ah! quand on est la cause d'une pareille douleur, et que c'est un ami qui souffre, dis, Elise, n'a-t-on pas une excuse pour la faiblesse que j'ai montrée?..... J'étais si près de lui..... J'ai senti l'impression de ses lèvres qui recueillaient mes larmes. A cette sensation si nouvelle, j'ai frémi, et repoussant Frédéric avec force : « Malheureux! me suis-je écriée, oublies-tu que ton bienfaiteur, que ton père est l'époux de celle que tu oses aimer! Tu serais un perfide, toi! ô Frédéric! reviens à toi, la trahison n'est pas faite pour ton noble cœur. » Alors, se levant vivement et me fixant avec effroi : « Qu'as-tu dit? ah! qu'as-tu dit, inconcevable Claire? j'avais oublié l'univers près de toi; mais tes mots, comme un coup de foudre, me montrent mon devoir et mon crime. Adieu, je vais te fuir, adieu : ce moment est le dernier qui nous verra ensemble. Claire, Claire, adieu! .... » Il m'a quittée. Effrayée de son dessein, je l'ai rappelé d'un ton douloureux; il

*

m'a entendue, il est revenu. « Ecoutez, lui ai-je dit, le digne homme dont vous avez trahi la confiance ignore vos torts; s'il les soupçonnait jamais, son repos serait détruit; Frédéric, vous n'avez qu'un moyen de les réparer, c'est d'anéantir le sentiment qui l'offense. Si vous fuyez, que croira-t-il? Que vous êtes un perfide ou un ingrat; vous, son enfant! son ami! Non, non, il faut se taire, il faut dissimuler enfin; c'est un supplice affreux, je le sais, mais c'est au coupable à le souffrir; il doit expier sa faute en en portant seul tout le poids.... » Frédéric ne répondait point, il semblait pétrifié; tout-à-coup un bruit de chevaux s'est fait entendre, j'ai reconnu la voiture que M. d'Albe envoyait au-devant de moi. « Frédéric, ai-je dit, voilà du monde, si la vertu vit encore dans votre âme, si le repos de votre père vous est cher, si vous attachez quelque prix à mon estime, ni vos discours, ni votre maintien, ni vos regards ne décéleront votre égarement.... » Il ne répondait point;

toujours immobile, il semblait que la vie l'eût abandonné; la voiture avançait toujours; je n'avais plus qu'un moment, déjà j'entendais la voix de M. d'Albe; alors, me rapprochant de Frédéric : « Parle donc, malheureux, lui ai-je dit; veux-tu me faire mourir ?.... » Il a tressailli.... « Claire, a-t-il répondu, tu le veux, tu l'ordonnes, tu seras obéie; du moins pourras-tu juger de ton pouvoir sur moi. » Comme il prononçait ces mots, mes gens m'avaient reconnue, et la voiture s'est arrêtée : mon mari est descendu. « J'étais bien inquiet, m'a-t-il dit; mes amis, vous avez tardé bien longtemps; si la bienfaisance n'était pas votre excuse, je ne vous pardonnerais pas d'avoir oublié que je vous attendais. » Sens-tu, Elise, tout ce que ce reproche avait de déchirant dans un pareil instant? Il m'a atterée; mais Frédéric.... O Amour! quelle est donc ta puissance? Ce Frédéric si franc, si ouvert, à qui, jusqu'à ce jour, la feinte fut toujours étrangère, le voilà

changé; un mot, un ordre a produit ce miracle! Il répond d'un air tranquille, mais pénétré : « Vous avez raison, mon père, nous avons bien des torts, mais ce seront les derniers, je vous le jure; au reste, c'est moi seul qui ai été entraîné, votre femme ne vous a point oublié. — Vous vous vantez, Frédéric, a répondu M. d'Albe; je connais le cœur de Claire sur ce sujet, il était aussi entraîné que le vôtre; et si elle a pensé plutôt à moi, c'est qu'elle me doit davantage : n'est-ce pas, bonne Claire?.... » Elise, je ne pouvais répondre; jamais, non jamais je n'ai tant souffert : serais-je donc coupable? Nous avons remonté en voiture; en arrivant, j'ai demandé la permission de me retirer. Ah! je ne feignais pas en disant que j'avais besoin de repos! Dis, Elise, pourquoi dois-je porter la punition d'une faute dont je ne suis pas complice? Quand j'ai exigé de Frédéric qu'il tût la vérité, je ne savais pas tout ce qu'il en coûte pour la déguiser. Je crains les

regards de mon mari, de cet ami que j'aime, et que mon cœur n'a pas trahi; car le ciel m'est témoin que l'amitié seule m'intéresse au sort de Frédéric. Je crains qu'il ne m'interroge, qu'il ne me pénètre; le moindre soupçon qu'il concevrait à cet égard me fait trembler; le bonheur de sa vie entière serait détruit; il faudrait éloigner ce Frédéric dont l'esprit et la société répandent tant de charmes sur ses jours; il faudrait cesser d'aimer le fils de son adoption; il faudrait jeter dans le vague du monde l'orphelin qu'il a promis de protéger; il lui semblerait entendre sa mère lui crier d'une voix plaintive : « Tu t'étais chargé du sort de mon fils; cette espérance m'avait fait descendre en paix dans la tombe, et tu le chasses de chez toi, sans ressources, sans appui, consumé d'un amour sans espoir! Regarde-le, il va mourir : est-ce donc ainsi que tu remplis tes sermens? » Elise, mon mari ne soutiendra jamais une pareille image. Plutôt que d'être parjure à sa foi, il garderait Frédéric

auprès de lui ; mais alors plus de paix : la cruelle défiance empoisonnerait chaque geste, chaque regard ; le moindre mot serait interprété, et l'union domestique à jamais troublée. Moi-même serais-je à l'abri de ses soupçons ? Hélas ! tu sais combien il a douté long-temps que je puisse l'aimer. Enfin, après sept années de soins, j'étais parvenue à lui inspirer une confiance entière à cet égard : qui sait si cet événement ne la détruirait pas entièrement ? Tant de rapports entre Frédéric et moi, tant de conformité dans les goûts et les opinions, il ne croira jamais qu'une âme neuve à l'amour comme la mienne, ait pu voir avec indifférence celui que j'inspire à un être si aimable.... Il doutera du moins ; je verrais cet homme respectable en proie aux soupçons ! ce visage, image du calme et de la satisfaction, serait sillonné par l'inquiétude et les soucis ! Elle s'évanouirait, cette félicité que je me promettais à le voir heureux par moi jusqu'à mon dernier jour ! Non, Elise,

non, je sens qu'en achetant son repos au prix d'une dissimulation continuelle, c'est plus que le payer de ma vie; mais il n'est point de sacrifices auxquels je ne doive me résoudre pour lui. Que Frédéric cherche un prétexte de s'éloigner, me diras-tu; mais comment en trouver un? Tu sais qu'à l'exception de M. d'Albe, la mère de Frédéric était brouillée avec tous ses autres parens, et que son père était un étranger. Il n'a donc de famille que nous, de ressource que nous, d'amis que nous; quelle raison alléguer pour un pareil départ, surtout au moment où il vient d'être chargé presque seul de la direction de l'établissement de M. d'Albe? Que veux-tu que pense celui-ci? Il le croira fou ou ingrat; il m'en parlera sans cesse : que lui répondrai-je? Ou plutôt il soupçonnera la vérité; il connaît trop Frédéric pour ignorer que la crainte de nuire à son bienfaiteur est le seul motif capable de l'éloigner de cet asile; mais du moment que les soupçons seront éveillés sur lui, ils le

seront aussi sur moi ; il se rappellera mon trouble ; je ne pourrai plus être triste impunément, et dès-lors toutes mes craintes seront réalisées. Non, non, que Frédéric reste et qu'il se taise ; j'éviterai soigneusement d'être seule avec lui, et quand je m'y trouverai malgré moi, mon extrême froideur lui ôtera tout espoir d'en profiter. Mais crois-tu qu'il le désire ? Ah ! mon amie, si tu connaissais comme moi l'âme de Frédéric, tu saurais que si la violence des passions l'a subjuguée un moment, elle est trop noble pour y persister.

Pourquoi le ciel injuste l'a-t-il poussé vers une femme qui ne s'appartient pas ? Sans doute que celle qui eût été libre de faire son bonheur, eût été trop heureuse.... Mais je ne sais pas ce que je dis ; pardonne, Elise, ma tête n'est point à moi ; l'image de ce malheureux me poursuit ; j'entends encore ses accens ; ils retentissent dans mon cœur. Hélas ! si sa peine venait d'une autre cause, l'humanité m'or-

donnerait de l'adoucir par toute la tendresse que permet l'amitié. Et parce que c'est moi qu'il aime, parce que c'est moi qui le fais souffrir, il faut que je sois dure et barbare envers lui? Combien une pareille conduite choque les lois éternelles de la justice et de la vérité!.... Ecris-moi, Elise, guide-moi, je ne sais que vouloir, je ne sais que résoudre, je me sens malade, je ne quitterai point ma chambre. Adieu.

LETTRE XIX.

CLAIRE A ELISE.

Je n'ai point sorti encore de mon appartement; l'idée de voir Frédéric me fait frémir. J'ai dit que j'étais malade, je le suis en effet, ma main tremble en t'écrivant, et je ne puis calmer l'agitation de mes esprits. Qu'est-ce donc que ce terrible sentiment d'a-

mour, si sa vue, si la pitié qu'il inspire, jettent dans l'état où je suis? Ah! combien je bénis le ciel de m'avoir garantie de son pouvoir! Va, mon amie, c'est bien à présent que je suis sûre d'être toujours indifférente; je l'étais moins quand je croyais que les passions pouvaient être une source de félicité; mais à présent que j'ai vu avec quelle violence elles entraînent à la folie et au crime, j'en ai un effroi qui te répond de moi pour la vie.

Elise, ô mon Elise! c'est lui, je l'ai vu, il vient d'entrouvrir la porte, il a jeté un billet et s'est retiré avec précipitation; son regard suppliant me disait : *lisez*. Mais, le dois-je? je n'ose ramasser ce papier.... Cependant si on venait, qu'on le vît.... Je l'ai lu. Ah! mon amie, voilà les premières larmes que j'aie versées depuis hier, j'en ai inondé ce billet, je vais tâcher de le transcrire.

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

« Pourquoi vous cacher? pourquoi

« fuir le jour ? c'est à moi d'en avoir « horreur : vous ! vous êtes aussi pure « que lui. »

Adieu Elise, j'entends mon mari, je vais m'entourer de mes enfants ; je ne sais si je répondrai, je ne sais ce que je répondrai. Non, il vaut mieux se taire. Adieu.

BILLET.

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

Vous m'évitez, je le vois; vous êtes malade, j'en suis cause ; je dissimule avec un père que j'aime, j'offense dans mon cœur le bienfaiteur qui m'accable de ses bontés : Claire, le ciel ne m'a pas donné assez de courage pour de pareils maux.

BILLET.

CLAIRE A FRÉDÉRIC.

Qu'osez-vous me faire entendre, malheureux ? Une faiblesse nous a mis

sur le bord de l'abîme, une lâcheté peut nous y plonger : vous aurai-je trop estimé, en supposant que vous pouviez réparer vos torts ; et ne ferez-vous rien pour moi ?

BILLET.

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

Je ne suis pas maître de mon amour ; je le suis de ma vie ; je ne puis cesser de vous offenser qu'en cessant d'exister ; chaque battement de mon cœur est un crime, laissez-moi mourir.

BILLET.

CLAIRE A FRÉDÉRIC.

Non, on n'est pas maître de sa vie quand celle d'un autre y est attachée. Malheureux ! frémis du coup que tu veux porter, il ne t'atteindrait pas seul.

BILLET.

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

Je ne résiste point.... Le ton de votre billet, ce que j'y ai cru voir.... Ah! Claire, s'il était possible.... Puisque vous persistez à ne point me voir seule, permettez du moins que j'écrive pour m'expliquer; peut-être vous paraîtrai-je alors moins coupable. Demain matin, quand il me sera permis d'entrer chez vous pour savoir de vos nouvelles, daignez recevoir ma lettre.

LETTRE XX.

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

Dans l'abîme de misère où je suis descendu, s'il est un lien qui puisse me rattacher à la vie, je le trouve dans l'espoir de regagner votre estime; en vous montrant mon cœur tel qu'il fut,

tel qu'il est animé par vous, peut-être ne rougirez-vous pas de l'autel où vous serez adorée jusqu'à mon dernier jour.

Vous le savez, Claire, je fus élevé par une mère qui s'était mariée malgré le vœu de toute sa famille; l'amour seul avait rempli sa vie, et elle me fit passer son âme avec son lait. Sans cesse elle me parlait de mon père, du bonheur d'un attachement mutuel; je fus témoin du charme de leur union, et de l'excessive douleur de ma mère, lors de la mort de son mari, douleur qui, la consumant peu à peu, la fit périr elle-même quelques années après.

Toutes ces images me disposèrent de bonne heure à la tendresse; j'y fus encore excité par l'habitation des montagnes. C'est dans ces pays sauvages et sublimes que l'imagination s'exalte, et allume dans le cœur un feu qui finit par le dévorer; c'est là que je me créai un fantôme auquel je me plaisais à rendre une sorte de culte : souvent, après avoir gravi une de ces hauteurs

imposantes où la vue plane sur l'immensité : elle est là, m'écriai-je, dans une douce extase, celle que le ciel destine à faire la félicité de ma vie. Peut-être mes yeux sont-ils tournés vers le lieu où elle embellit pour mon bonheur ; peut-être que dans ce même instant où je l'appelle, elle songe à celui qu'elle doit aimer : alors je lui donnais des traits ; je la douais de toutes les vertus ; je réunissais sur un seul être toutes les qualités, tous les agrémens dont la société et les livres m'avaient offert l'idée. Enfin, épuisant sur lui tout ce que la nature a d'aimable, et tout ce que mon cœur pouvait aimer, j'imaginai Claire ! . . . Mais non, ce regard, le plus puissant de tes charmes, ce regard que rien ne peut peindre ni définir, il n'appartenait qu'à toi de le posséder : l'imagination même ne pouvait aller jusque-là.

Ma mère avait gravé dans mon âme les plus saints préceptes de morale et le plus profond respect pour les nœuds sacrés du mariage ; aussi, en arrivant

ici, combien j'étais loin de penser qu'une femme mariée, que la femme de mon bienfaiteur, pût être un objet dangereux pour moi. J'étais d'autant moins sur mes gardes, que quoique votre premier regard eût fait évanouir toutes mes préventions, et que je vous eusse trouvée charmante, un souris fin, j'ai presque dit malin, qui effleure souvent vos lèvres, me faisait douter de l'excellence de votre cœur. Aussi n'avez-vous pas oublié peut-être que, dans ce temps-là, j'osais vous dire plus d'une fois que votre mari m'était plus cher que vous; ce n'est pas que je n'éprouvasse dès-lors une sorte de contradiction entre ma raison et mon cœur, et dont je m'étonnais moi-même, parce qu'elle m'avait toujours été étrangère. Je ne m'expliquai point comment, aimant votre mari davantage, je me sentais plus attiré vers vous; mais à force de m'interroger à cet égard, je finis par me dire que, comme vous étiez plus aimable, il était tout simple que je préférasse votre conversation à la

sienne, quoiqu'au fond je lui fusse plus réellement attaché. Peu à peu je découvris en vous non pas plus de bonté que dans M. d'Albe ; nul être ne peut aller plus loin que lui sur ce point, mais une âme plus élevée, plus tendre et plus délicate ; je vous vis alternativement douce, sublime, touchante, irrésistible : tout ce qu'il y a de beau et de grand vous est si naturel, qu'il faut vous voir de près pour vous apprécier, et la simplicité avec laquelle vous exercez les vertus les plus difficiles, les ferait paraître des qualités ordinaires aux yeux d'un observateur peu attentif. Dès-lors je ne cessai plus de vous contempler ; je m'enorgueillissais de mon admiration ; je la regardais comme le premier des devoirs, puisque c'était la vertu qui me l'inspirait, et tandis que je croyais n'aimer qu'elle en vous, je m'enivrais de tous les poisons de l'amour. Claire, je l'avoue, dans ce temps-là, je sentis plusieurs fois près de vous des impressions si vives, qu'elles auraient pu m'éclairer ; mais vous igno-

rez sans doute combien on est habile à se tromper soi-même, quand on pressent que la vérité nous arrachera à ce qui nous plaît; un instinct incompréhensible donne une subtilité à notre esprit qu'il avait ignorée jusqu'alors : à l'aide des sophismes les plus adroits, il éblouit la raison et subjugue la conscience. Cependant la mienne me parlait encore; j'éprouvais un mécontentement intérieur, un malaise confus, dont je ne voulais pas voir la véritable cause, ce fut sans doute le motif secret de la joie que je sentis à l'arrivée de mademoiselle de Raincy : en la voyant brillante de tous vos charmes, je lui prêtai toutes vos vertus, et je me crus sauvé. Je fus plusieurs jours séduit par sa figure; elle est plus régulièrement belle que vous; j'osais vous comparer..... Ah! Claire, si la terre n'a rien de plus beau qu'Adèle, le ciel seul peut m'offrir votre modèle!

Vous m'estimez assez, j'espère, pour penser qu'il ne me fallut pas long-temps pour mesurer la distance qui sépare vos

caractères ; je me rappelle qu'un jour où vous me fites son éloge, en me laissant entrevoir le dessein de nous unir, je fus humilié que vous pussiez penser qu'après vous avoir connue je pusse me contenter d'Adèle, et que vous m'estimassiez assez peu pour croire que si la beauté pouvaît m'émouvoir, il ne me fallût pas autre chose pour me fixer. O Claire ! m'écriai-je souvent en m'adressant à votre image, si vous voulez qu'on puisse aimer une autre femme que vous, cessez d'être le parfait modèle qu'elles devraient toutes imiter : ne nous montrez plus qu'elles peuvent unir l'esprit à la franchise, l'activité à la douceur, et remplir avec dignité tous les petits devoirs auxquels leur sexe et leur sort les assujettissent..... Claire, je ne m'avouais point encore que je vous aimais ; mais souvent, lorsqu'attiré vers vous par mon cœur, encouragé par la touchante expression de votre amitié, je me sentais prêt à vous serrer dans mes bras, par un mouvement dont je ne me rendais pas compte, je m'é-

loignais avec effort, je n'osais ni vous regarder, ni toucher votre main, je repoussais même jusqu'à l'impression de votre vêtement; enfin, je faisais par instinct ce que j'aurais dû faire par raison : cependant un jour. . . Claire, oserai-je vous le dire? un jour vous me priâtes de dénouer les rubans de votre voile; en y travaillant, mes yeux fixèrent vos charmes, un mouvement plus prompt que la pensée m'attira, j'osai porter mes lèvres sur votre cou: je tenais Adolphe entre mes bras, vous crûtes que c'était lui; je ne vous détrompai pas, mais j'emportai un trouble dévorant, une agitation tumultueuse; j'entrevis la vérité, et j'eus horreur de moi-même.

Enfin ce jour, ce jour fatal où ma lâche faiblesse vous a appris ce que vous n'auriez jamais dû entendre, combien j'étais éloigné de penser qu'il dût finir ainsi! Dès le matin j'avais été parcourir la campagne, et m'élevant avec une piété sincère vers l'auteur de mon être, je l'avais conjuré de me garantir

d'une séduction dont la cause était si belle et l'effet si funeste. Ces élans religieux me rendirent la paix ; il me sembla que Dieu venait de se placer entre nous deux, et j'osai me rapprocher de vous.

De même qu'un calme parfait est souvent le précurseur des plus violentes tempêtes, un repos qui m'était inconnu depuis long-temps, avait rempli ma journée. J'acceptai avec empressement la promenade proposée par M. d'Albe, afin de revoir cette nature dont la bienfaisante influence m'avait été si salutaire le matin ; mais je la revis avec vous, et elle ne fut plus la même : la terre ne m'offrait que l'empreinte de vos pas ; le ciel, que l'air que vous respiriez ; un voile d'amour répandu sur toute la nature m'enveloppait délicieusement, et me montrait votre image dans tous les objets que je fixais. Enfin, Claire, à cet instant où je vous vis prête à sacrifier vos jours pour votre fils, et où je craignis pour votre vie, alors seulement je sentis

tout ce que vous étiez pour moi. Témoin de la sensibilité courageuse qui vous fit étancher une horrible blessure, de cette inépuisable bonté qui vous indiquait tous les moyens de consoler des malheureux, je me dis que le plus méprisable des êtres serait celui qui pourrait vous voir sans vous adorer, si ce n'était celui qui oserait vous le dire.

Ce fut dans ces dispositions, Claire, que je sortis de cette chaumière où vous aviez paru comme une déité bienfaisante : la faible lueur de la lune jetait sur l'univers quelque chose de mélancolique et de tendre ; l'air doux et embaumé était imprégné de volupté : le calme qui régnait autour de nous, n'était interrompu que par le chant plaintif du rosssignol ; nous étions seuls au monde.... Je devinai le danger, et j'eus la force de m'éloigner de vous ; ce fut alors que vous vous approchâtes, je vous sentis et je fus perdu ; la vérité, renfermée avec effort, s'échappa brûlante de mon sein, et vous me vîtes aussi coupable, aussi malheureux qu'il

est donné à un mortel de l'être. Dans ce moment où je venais de me livrer avec frénésie à tout l'excès de ma passion ; dans ce moment, où vous me rappeliez combien elle outrageait mon bienfaiteur, où l'image de mon ingratitude, toute horrible qu'elle était, ne combattait que faiblement la puissance qui m'attirait vers vous, je vois mon père.... Egaré, éperdu, je veux fuir; vous m'ordonnez de rentrer et de feindre : feindre, moi ! Je crus qu'il était plus facile de mourir que d'obéir, je me trompai ; l'impossible n'est plus quand c'est Claire qui le commande ; son pouvoir sur moi est semblable à celui de Dieu même ; il ne s'arrête que là où commence mon amour.

Claire, je ne veux pas vous tromper : si dans vos projets sur moi vous faites entrer l'espoir de me guérir un jour, vous nourrissez une erreur ; je ne puis ni ne veux cesser de vous aimer ; non, je ne le veux point : il n'est aucune portion de moi-même qui combatte l'adoration que je te porte. Je veux t'aimer,

parce que tu es ce qu'il y a de meilleur au monde, et que ma passion ne nuit à personne ; je veux t'aimer enfin, parce que tu me l'ordonnes : ne m'as-tu pas dit de vivre ?

Ecoutez, Claire, j'ai examiné mon cœur, et je crois ne point offenser mon père en vous aimant. De quel droit voudrait-il qu'on vous connût sans vous apprécier, et qu'est-ce que mon amour lui ôte ? Ai-je jamais conçu l'espoir, ai-je même le désir que vous répondiez à ma tendresse ? Ah ! gardez-vous de le croire ! j'en suis si loin, que ce serait pour moi le plus grand des malheurs ; car ce serait le seul, l'unique moyen de m'arracher mon amour ; Claire méprisable n'en serait plus digne ; Claire méprisable ne serait plus vous : cessez d'être parfaite, cessez d'être vous-même, et de ce moment je ne vous crains plus.

D'après cette déclaration, étonnante peut-être, mais vraie, mais sincère, que risquez-vous en vous laissant aimer ? Permettez-moi de toujours ado-

rer la vertu, et de lui prêter vos traits pour m'encourager à la suivre ; alors il n'y a rien dont elle ne me rende capable. Ma raison, mon âme, ma conscience, ne sont plus qu'une émanation de vous ; c'est à vous qu'appartient le soin de ma conduite future. Je vous remets mon existenee entière, et vous rends responsable de la manière dont elle sera remplie ; si votre cruauté me repousse, s'il m'est défendu de vous approcher, tous les ressorts de mon être se détendent, je tombe dans le néant. Eloigné de vous, je me perds dans un vague immense, où je ne distingue plus la vertu, l'humanité ni l'honneur. O céleste Claire ! laisse-moi te voir, t'entendre, t'adorer ! je serai grand, vertueux, magnanime ; un amour chaste comme le mien ne peut offenser personne, c'est un enfant du ciel à qui Dieu permet d'habiter la terre.

Je ne quitterai point ce séjour, j'y veux employer chaque instant de ma vie à vous imiter, en faisant le bon-

heur de mon père. Ce digne homme se plaît avec moi, il m'a prié de diriger les études de son fils; Claire, je m'attache à votre maison, à votre sort, à vos enfants, je veux devenir une partie de vous-même, en dépit de vous-même: c'est là mon destin, je n'en aurai point d'autre; ne me parlez plus de liens, de mariage, tout est fini pour moi, et ma vie est fixée.

Je vous promets de révérer en silence l'objet sacré de mon culte: dévoré d'amour et de désirs, ni mes paroles, ni mes regards ne vous dévoileront mon trouble; vous finirez par oublier ce que j'ai osé vous dire, et je vous jure de ne jamais vous rappeler ce souvenir. Claire, si ma situation vous paraissait pénible, si votre tendre cœur était ému de compassion, ne me plaignez point; il est dans votre dernier billet un mot!.... Source d'une illusion ravissante, il m'a fait goûter un moment tout ce que l'humanité peut attendre de félicité! ô Claire! ne m'ôte point mon erreur! qu'y gagnerais-tu?

Je sais que c'en est une, mais elle m'enchante, me console; c'est elle qui doit essuyer toutes mes larmes; laisse-moi ce bien précieux, ce n'était pas ta volonté de me le donner; je l'ai saisi afin de pouvoir t'obéir quand tu m'as commandé de vivre : aurais-tu la barbarie de me l'arracher ?

LETTRE XXI.

CLAIRE A FRÉDÉRIC.

Votre lettre m'a fait pitié; si ce n'était celle d'un malheureux qu'il faut guérir, ce serait celle d'un insensé que je devrais chasser de chez moi; le délire de votre raison peut seul vous aveugler sur les contradictions dont elle est remplie. Ce mot que je devrais désavouer, ce mot qui seul vous a rattaché à la vie, n'est-il pas le même qui rendrait Claire méprisable à vos yeux, si elle osait le prononcer ? Et jamais

amour chaste fut-il dévoré de désirs, et déroba-t-il de coupables faveurs? Malheureux! rentrez en vous-même; votre cœur vous apprendra qu'il n'est point d'amour sans espoir, et que vous nourrissez le criminel désir de séduire la femme de votre bienfaiteur: il se peut que la faiblesse que j'ai eue de vous écouter, de vous répondre, celle que j'ai de tolérer votre présence après l'inconcevable serment que vous faites de m'aimer toujours, autorise votre téméraire espoir; mais sachez que quand même mon cœur m'échapperait, vous n'en seriez pas plus heureux, et que Claire serait morte avant d'être coupable.

Je répondrai dans un autre moment à votre lettre, je ne le puis à présent.

LETTRE XXII.

CLAIRE A ÉLISE.

Ah! qu'as-tu dit, ma tendre amie! de quelle horrible lumière viens-tu

frapper mes yeux ? Qui, moi, j'aimerais ? Tu le penses, et tu me parles encore ? et tu ne rougis pas de ce nom d'amie que j'ose te donner ? Quoi ! sous les yeux du plus respectable des hommes, mon époux, parjure à mes sermens, j'aimerais le fils de son adoption ? le fils que sa bonté a appelé ici, et que sa confiance a remis entre mes mains ! Au lieu des vertueux conseils dont j'avais promis de pénétrer son cœur, je lui inspirerais une passion criminelle ? Au lieu du modèle que je devais lui offrir, je la partagerais ? .... O honte ! chaque mot que je trace est un crime, et j'en détourne la vue en frémissant. Dis, Elise, dis-moi, que faut-il faire ? Si tu m'estimes encore assez pour me guider, soutiens-moi dans cet abîme dont tu viens de me découvrir toute l'horreur ; je suis prête à tout ; il n'est point de sacrifice que je ne fasse : faut-il cesser de le voir, le chasser, percer son cœur et le mien ? Je m'y résoudrai, la vertu m'est plus chère que ma vie, que la sienne.....

L'infortuné ! dans quel état il est ! Il se tait, il se consume en silence, et, pour prix d'un pareil effort, je lui dirai : « Sors d'ici, va expirer de misère et de désespoir ; tu ne voulais que me voir, ce seul bien te consolait de tout, eh bien ! je te le refuse.... » Elise, il me semble le voir les yeux attachés sur les miens : leur muette expression me dit tout ce qu'il éprouve, et tu m'ordonnerais d'y résister ? Quoi ! ne peut-on chérir l'honnêteté sans être barbare et dénaturée, et la vertu demanda-t-elle jamais des victimes humaines ? Laisse, laisse-moi prendre des moyens plus doux ; pourquoi déchirer les plaies au lieu de les guérir ? Sans doute je veux qu'il s'éloigne ; mais il faut que mon amitié l'y prépare : il faut trouver un prétexte ; le goût des voyages en est un : c'est une curiosité louable à son âge, et je ne doute pas que M. d'Albe ne consente à la satisfaire. Repose-toi sur moi, Elise, du soin de me séparer de Frédéric. Ah ! j'y suis trop intéressée pour n'y pas réussir !

Comment t'exprimer ce que je souffre ? Adèle est partie hier, et depuis ce moment mon mari, inquiet sur ma santé, me quitte le moins qu'il peut; il faut que je dévore mes larmes : je tremble qu'il n'en voie la trace et qu'il n'en devine la cause; il s'étonne de ce que j'interdis ma chambre à tout le monde, « Ma bonne amie, me disait-il tout à l'heure, pourquoi n'admettre que moi et vos enfants auprès de vous ? Est-ce que mon Frédéric vous déplaît ? » Cette question si simple m'a fait tressaillir; j'ai cru qu'il m'avait devinée et qu'il voulait me sonder. O tourments d'une conscience agitée ! c'est ainsi que je soupçonne dans le plus vrai, le meilleur des hommes, une dissimulation dont je suis seule coupable; et je vois trop que la première peine du méchant est de croire que les autres lui ressemblent.

LETTRE XXIII.

CLAIRE A ÉLISE.

Ce matin, pour la première fois, je me suis présentée au déjeûner; j'étais pâle et abattue; Frédéric était là : il lisait auprès de la cheminée. En me voyant entrer, il a changé de couleur, il a posé son livre, et s'est approché de moi; je n'ai point osé le regarder; mon mari a avancé un fauteuil; en le retournant, mes yeux se sont fixés sur la glace : j'ai rencontré ceux de Frédéric, et n'en pouvant soutenir l'expression, je suis tombée sans force sur mon siége. Frédéric s'est avancé avec effroi. M. d'Albe, aussi effrayé que lui, m'a remise entre ses bras, pendant qu'il allait chercher des sels dans ma chambre. Le bras de Frédéric était passé autour de mon corps; je sentais sa main sur mon cœur, tout mon sang s'y est porté : il le sentait battre avec

violence. « Claire, m'a-t-il dit à demi-voix, et moi aussi, ce n'est plus que là qu'est le mouvement et la vie.... Dis-moi, a-t-il ajouté en penchant son visage vers le mien, dis-moi, je t'en conjure, que ce n'est pas la haine qui le fait palpiter ainsi. » Elise, je respirais son souffle, j'en étais embrasée, je sentais ma tête s'égarer... Dans mon effroi, j'ai repoussé sa main; je me suis relevée: « Laissez-moi, lui ai-je dit, au nom du ciel, laissez-moi, vous ne savez pas le mal que vous me faites. » Mon mari est rentré, ses soins m'ont ranimée; quand j'ai été un peu remise, il m'a exprimé toute l'inquiétude que mon état lui cause. « Je ne vous ai jamais vue si étrangement souffrante. Ma Claire, m'a-t-il dit, je crains que la cause de ce changement ne soit une révolution de lait; laissez-moi, je vous en conjure, faire appeler quelque médecin éclairé. » Elise, mon cœur s'est brisé, il ne peut soutenir le pesant fardeau d'une dissimulation continuelle; en voyant l'erreur où je plongeais mon

mari, en sentant près de moi le complice trop aimé de ma faute, j'aurais voulu que la terre nous engloutît tous deux. J'ai pressé les mains de M. d'Albe sur mon front : « Mon ami, lui ai-je répondu, je me sens en effet bien malade ; mais ne me refusez pas vos soins, guérissez-moi, sauvez-moi, remettez-moi en état de consacrer mes jours à votre bonheur ; quels qu'en soient les moyens, soyez sûr de ma reconnaissance. » Il a paru surpris : j'ai frémi d'en avoir trop dit : Alors, tâchant de lui donner le change, j'ai attribué au bruit et au grand jour la faiblesse de ma tête, et j'ai demandé à rentrer chez moi. Il a prié Frédéric de lui aider à me soutenir ; je n'aurais pu refuser son bras sans éveiller des soupçons qu'il ne faut peut-être qu'un mot pour faire naître ; mais, Elise, te le dirai-je ? en levant les yeux sur Frédéric, j'ai cru y voir quelque chose de moins triste que d'attendri ; j'ai même cru y démêler un léger mouvement de plaisir....... Ah ! je n'en doute plus !

ma faiblesse lui aura révélé mon secret. Mon trouble devant M. d'Albe ne lui aura point échappé ; il aura vu mes combats ; ils lui auront appris qu'il est aimé, et peut-être jouissait-il d'un désordre qui lui marquait son pouvoir ?.... Elise, cette idée me rend à la fierté et au courage. Crois-moi, je saurai me vaincre et le désabuser ; il est temps que ce tourment finisse : ta lettre m'a dicté mon devoir, et du moins suis-je digne encore de t'entendre ? Je vais lui écrire ; oui, ma tendre amie, j'y suis résolue ; il partira : qu'il se distraye, qu'il m'oublie, le ciel m'est témoin que ce vœu est sincère ; et moi, pour retrouver des forces contre lui, je vais relire cette lettre où tu me peins les devoirs d'épouse et de mère sous des couleurs qu'il n'appartenait qu'à ma digne amie de savoir trouver. Adieu.

LETTRE XXIV.

CLAIRE A FRÉDÉRIC.

J'ignore jusqu'où la vertu a perdu ses droits sur votre âme ; et si l'amour que je vous inspire vous a dégradé au point de n'être plus capable d'une action courageuse et honnête ; mais je vous déclare que si dans deux jours vous n'avez pas exécuté ce que je vais vous prescrire, Claire aura cessé de vous estimer.

Mon mari vous aime et en fait son bonheur ; j'ai voulu, et je veux encore lui laisser ignorer un égarement qui détruirait son repos, et peut-être son amitié ; mais, en lui taisant la vérité, j'ai dû m'imposer la loi d'agir comme il le ferait si elle lui était connue. Partez donc, Frédéric ; quittez un lieu que vous remplissez de trouble ; allez purifier votre cœur, et surtout oubliez

une femme que les plus saints devoirs vous ordonnaient de respecter : je ne vous reverrai qu'alors.

Le goût des voyages est un des plus vifs chez les jeunes gens ; prenez ce prétexte pour vous éloigner d'ici ; exprimez à votre père le désir d'aller vous instruire en parcourant de nouvelles contrées : l'excellent homme que vous offensez s'affligera de votre absence, mais sacrifiera son propre plaisir à celui d'un ingrat qui l'en récompense si mal. Aussitôt que vous aurez obtenu sa permission, que je hâterai de tous mes efforts, vous vous éloignerez sans tarder. Je vous défends de me voir seule, je ne recevrai point vos adieux ; ne vousimaginez pas néanmoins que je croye cette précaution nécessaire à mon repos : non, l'honnêteté est un besoin pour moi, et non pas un effort ; et si elle pouvait être jamais ébranlée, ce ne serait pas par l'homme qui, se laissant dominer par un penchant coupable, l'excuse au lieu de le combatre, et humilie celle qui en est l'objet, en

la rendant cause de l'avilissement où il est réduit.

LETTRE XXV.

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

Qu'est-il nécessaire d'insulter avec froideur la victime qu'on dévoue à la mort ? Qu'aviez-vous besoin, pour me la donner, de me parler de votre haine ? L'ordre de mon départ suffisait ; il vous était doux de me montrer à quel point je vous suis odieux : je n'ai point reconnu Claire à cette barbarie.

Vous le voyez, je suis de sang froid ; votre lettre a glacé les terribles agitations de mon sang, et je suis en état de raisonner.

Pourquoi dois-je partir, Claire ? Si c'est pour votre époux, et que le sentiment que je porte en mon cœur soit un outrage pour lui, où trouverez-

vous un point de l'univers où je puisse cesser de l'offenser ? Sous les pôles glacés, sous le brûlant tropique, tant que mon cœur battra dans mon sein, Claire y sera adorée ; si c'est une froide pitié qui vous intéresse à moi, je la rejette : ce n'est point elle qui trouvera les moyens d'adoucir mes maux, et vous me rendez trop malheureux pour que je vous laisse l'arbitre de mon sort. Claire, l'intérêt de votre repos pouvait seul me chasser d'ici ; mais votre estime même est trop chère à ce prix, et s'il faut m'éloigner de vous, je ne connais plus qu'un asile.

LETTRE XXVI.

CLAIRE A ELISE.

Où suis-je ? Elise, et qu'ai-je fait ? Une effrayante fatalité me poursuit ; je vois le précipice où je me plonge, et il me semble qu'une main invisible m'y

pousse malgré moi ; c'était peu qu'un criminel amour eût corrompu mon cœur, il me manquait d'en faire l'aveu. Entraînée par une puissance contre laquelle je n'ai point de force, Frédéric connaît enfin l'excès d'une passion qui fait de ton amie la plus méprisable des créatures.... Je ne sais pourquoi je t'écris encore; il est des situations qui ne comportent aucun soulagement, et ta pitié ne peut pas plus m'arracher mes remords, que tes conseils réparer ma faute. L'éternel repentir s'est attaché à mon cœur; il le déchire, il le dévore. Je n'ose mesurer l'abîme où je me perds, et je ne sais où poser les bornes de ma faiblesse... J'adore Frédéric, je ne vois plus que lui seul au monde; il le sait, je me plais à le lui répéter ; s'il était là, je le lui dirais encore; car, dans l'égarement où je suis en proie, je ne me reconnais plus moi-même.... Je voulais t'écrire tout ce qui vient de se passer ; mais je ne le puis : ma main tremblante peut à peine tracer ces lignes

mal assurées... Dans un instant, plus calme peut-être.... Ah! qu'ai-je dit? le calme, la paix, il n'en est plus pour moi.

LETTRE XXVII.

CLAIRE A ÉLISE.

Depuis trois jours, Elise, j'ai essayé en vain de t'écrire; ma main se refusait à tracer les preuves de ma honte; je le ferai pourtant, j'ai besoin de ton mépris, je le mérite et le demande; ton indulgence me serait odieuse; ma faute ne doit pas rester impunie, et le pardon m'humilierait plus que les reproches. Songe, Elise, que tu ne peux plus m'aimer sans t'avilir, et laisse-moi la consolation de m'estimer encore dans mon amie.

La lettre de Frédéric (1), que tu

(1) Lettre XXV.

trouveras ci-jointe, m'avait rendu une sorte de dignité ; je m'étonnais d'avoir pu craindre un homme qui osait me dire qu'il dédaignait mon estime : impatiente de lui prouver qu'il l'avait perdue, j'ai vaincu ma faiblesse pour paraître à dîner; mon air était calme, froid et imposant; j'ai fixé Frédéric avec hauteur, et, uniquement occupée de mon mari et de mes enfans, j'ai répondu à peine à deux ou trois questions qu'il m'a adressées, et je trouvais une jouissance cruelle à lui montrer le peu de cas que je faisais de lui. En sortant de table, Adolphe s'est assis sur mes genoux ; il m'a rendu compte des différentes études qui l'avaient occupé pendant mon indisposition ; c'était toujours son cousin Frédéric qui lui avait appris ceci, cela ; jamais une leçon ne l'ennuie quand c'est son cousin Frédéric qui la donne. « C'est si amusant de lire avec lui! me disait mon fils, il m'explique si bien ce que je ne comprends pas! Cependant, ce matin, il n'a jamais voulu m'apprendre

ce que c'était que *la vertu;* il m'a dit de te le demander, maman? — C'est la force, mon fils, ai-je répondu, c'est le courage d'exécuter rigoureusement tout ce que nous sentons être bien, quelque peine que cela nous fasse; c'est un mouvement grand, généreux, dont ton père t'offre souvent l'exemple, dont la seule idée m'attendrit; mais dont ton cousin ne pouvait pas te donner l'explication. » En disant ces derniers mots, que Frédéric seul a entendus, j'ai jeté sur lui un regard de dédain.... O mon Elise! il était pâle, des larmes roulaient dans ses yeux, tous ses traits exprimaient le désespoir; mais, soumis à sa promesse de dissimuler toutes ses sensations devant mon mari, il continuait à causer avec une apparence de tranquillité. M. d'Albe, les yeux fixés sur un livre, ne remarquait pas l'état de son ami, et répondait sans le regarder. Pour moi, Elise, dès cet instant, toutes mes résolutions furent changées; je trouvai que j'avais été dure et barbare: j'aurais donné ma vie pour

adresser à Frédéric un mot tendre qui pût réparer le mal que je lui avais fait, et, pour la première fois, je souhaitai de voir sortir M. d'Albe.... Le jour baissait; plongée dans la rêverie, j'avais cessé de causer; et mon mari, n'y voyant plus à lire, me demande un peu de musique. J'y consens; Frédéric m'apporte ma harpe : je chante, je ne sais trop quoi; je me souviens seulement que c'était une romance, que Frédéric versait des pleurs, et que les miens, que je retenais avec effort, m'étouffaient en retombant sur mon cœur. A cet instant, Élise, un homme vient demander mon mari; il sort; un instinct confus du danger où je suis me fait lever précipitamment pour le suivre; ma robe s'accroche aux pédales, je fais un faux pas, je tombe : Frédéric me reçoit dans ses bras; je veux appeler, les sanglots éteignent ma voix; il me presse fortement sur son sein.... A ce moment tout a disparu, devoirs, époux, honneur; Frédéric était l'univers, et l'amour, le délicieux amour,

mon unique pensée. « Claire, s'est-il écrié, un mot, un seul mot, dis quel sentiment t'agite ? » Ah! lui ai-je répondu, éperdue, si tu veux le savoir, crée-moi donc des expressions pour le peindre ! » Alors je suis retombée sur mon fauteuil ; il s'est précipité à mes pieds, je sentais ses bras autour de mon corps ; la tête appuyée sur son front, respirant son haleine, je ne résistais plus. « O femme idolâtrée ! a-t-il dit, quelles inexprimables délices j'éprouve en ce moment ! la félicité suprême est dans mon âme.... Oui, tu m'aimes, oui, j'en suis sûr ; le délire du bonheur où je suis n'était réservé qu'au mortel préféré par toi. Ah ! que je l'entende encore de ta bouche adorée, ce mot dont la seule espérance a porté l'ivresse dans tous mes sens ! « Si je t'aime, Frédéric! ôses-tu le demander ? imagine ce que doit être une passion qui réduit Claire dans l'état où tu la vois : oui, je t'aime avec ardeur, avec violence ; et, dans ce moment même, où j'oublie pour te le

dire les plus sacrés devoirs, je jouis de l'excès d'une faiblesse qui te prouve celui de mon amour. « O souvenir ineffaçable de plaisir et de honte ! A cet instant, les lèvres de Frédéric ont touché les miennes ; j'étais perdue, si la vertu, par un dernier effort, n'eût déchiré le voile de volupté dont j'étais enveloppée : m'arrachant d'entre les bras de Frédéric, je suis tombée à ses pieds. « Oh ! épargne-moi, je t'en conjure, me suis-je écriée ; ne me rends pas vile, afin que tu puisses m'aimer encore. Dans ce moment de trouble, où je suis entièrement soumise à ton pouvoir, tu peux, je le sais, remporter une facile victoire ; mais si je suis à toi aujourd'hui, demain je serai dans la tombe ; je le jure au nom de l'honneur que j'outrage, mais qui est plus nécessaire à l'âme de Claire que l'air qu'elle respire : Frédéric, Frédéric ! contemple-la, prosternée, humiliée à tes pieds, et mérite son éternelle reconnaissance, en ne la rendant pas la dernière des créatures ! — Lève-toi,

m'a-t-il dit en s'éloignant, femme angélique, objet de ma profonde vénération et de mon immortel amour ! Ton amant ne résiste point à l'accent de ta douleur ; mais, au nom de ce ciel, dont tu es l'image, n'oublie pas que le plus grand sacrifice dont la force humaine soit capable, tu viens de l'obtenir de moi. » Il est sorti avec précipitation ; je suis rentrée chez moi égarée ; un long évanouissement a succédé à ces vives agitations. En recouvrant mes sens, j'ai vu mon époux près de mon lit, je l'ai repoussé avec effroi, j'ai cru voir le souverain arbitre des destinées qui allait prononcer mon arrêt. « Qu'avez-vous, Claire ? m'a-t-il dit d'un ton douloureux, chère et tendre amie, c'est votre époux qui vous tend les bras. « J'ai gardé le silence, j'ai senti que si j'avais parlé j'aurais tout dit : peut-être l'aurais-je dû, mon instinct m'y poussait : l'aveu a erré sur mes lèvres ; mais la réflexion l'a retenu. Loin de moi cette franchise barbare, qui soulageait mon cœur aux dépens

de mon digne époux! En me taisant, je reste chargée de mon malheur et du sien; la vérité lui rendrait la part des chagrins qui doivent être mon seul partage. Homme trop respectable! vous ne supporteriez pas l'idée de savoir votre femme, votre amie en proie aux tourmens d'une passion criminelle; et l'obligation de mépriser celle qui faisait votre gloire, et de chasser de votre maison celui que vous aviez placé dans votre cœur, empoisonnerait vos derniers jours; je verrais votre visage vénérable, où ne se peignit jamais que la bienfaisance et l'humanité, altéré par le regret de n'avoir aimé que des ingrats, et couvert de la honte que j'aurais répandue sur lui, je vous entendrais appeler une mort que le chagrin accélérerait peut-être, et je joindrais ainsi au remords du parjure tout le poids d'un homicide. O misérable Claire! ton sang ne se glace-t-il pas à l'aspect d'une pareille image? Est-ce bien toi qui es parvenue à ce comble d'horreur? et peux-tu te reconnaître

dans la femme infidèle qui n'oserait avouer ce qui se passe dans son cœur sans porter la mort dans celui de son époux ? Quoi ! un pareil tableau ne te fera-t-il pas abjurer la détestable passion qui te consume ? ne te fera-t-il pas abhorrer l'odieux complice de ta faute, Frédéric ?..... Frédéric, qu'ai-je dit ? moi, le haïr ; moi, renoncer à ce bonheur pour lequel il n'est point d'expression ! à ce bonheur de l'entendre dire qu'il m'aime ! le chasser de cet asile, ne plus l'espérer, ni le voir, ni l'entendre ! Hé ! quels sont les crimes qui ne seraient pas trop punis par de pareils sacrifices ? et comment ai-je mérité de me les imposer ? Retirée du monde, j'étais paisible dans ma retraite ; heureuse du bonheur de mon mari, je ne formais aucun désir : il m'amène un jeune homme charmant, doué de tout ce que la vertu a de grand, l'esprit d'aimable, la candeur de séduisant ; il me demande mon amitié pour lui, il nous laisse sans cesse ensemble ; le matin, le soir, partout

je le vois, partout je le trouve ; toujours seuls, sous des ombrages, au milieu des charmes d'une nature qui s'anime, il aurait fallu que nous fussions nés pour nous haïr, si nous ne nous étions pas aimés. Imprudent époux! pourquoi réunir ainsi deux êtres qu'une sympathie mutuelle attirait l'un vers l'autre ? deux êtres qui, vierges à l'amour, pouvaient en ressentir toutes les premières impressions sans s'en douter ? Pourquoi surtout les envelopper de ce dangereux voile d'amitié, qui devait être un si long prétexte pour se cacher leurs vrais sentimens ? C'était à vous, à votre expérience, à prévoir le danger et à nous en préserver : loin de là, quand votre main elle-même nous en approche, le couvre de fleurs, et nous y pousse, pourquoi, terrible et menaçant, venir nous reprocher une faute qui est la vôtre, et nous ordonner de l'expier par le plus douloureux supplice ?.... Qu'ai-je dit ? Elise ; c'est Frédéric que j'aime, et c'est mon époux que j'ac-

cuse. Ce Frédéric qui m'a vue entre ses bras, faible et sans défense, c'est lui que je veux garder ici! O Elise! tu seras bien changée, si tu reconnais ton amie dans celle qu'une pareille situation peut laisser incertaine sur le parti qu'elle doit prendre.

LETTRE XXXVIII.

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

Femme, femme trop enchanteresse, qui es-tu pour faire entrer dans mon cœur les sentimens les plus opposés? pour me faire passer tout-à-coup de l'excès du bonheur à celui de l'infortune? Ces yeux si touchans, qu'il est impossible de regarder sans la plus vive émotion, ces yeux qui n'appartiennent qu'à Claire, l'idole chérie de mon cœur, la première femme que j'aye aimée, la seule que j'aimerai jamais; ces yeux, où elle me permettait hier

de lire l'expression de la tendresse, sont voilés aujourd'hui par la douleur et la sévérité; et mon âme, où tu règnes despotiquement, mon âme, qui n'a maintenant plus de sentimens que tu n'ayes fait naître, gémit de ta peine sans en connaître la cause. O ma douce, ma charmante amie! garde-toi bien de te croire coupable, ni de t'affliger du bonheur que tu m'as donné; le repentir ne doit point entrer dans une âme dont le mal n'approcha jamais. Toi, craindre le crime, Claire! Ton seul regard le tuerait. Femme adorée et trop craintive, oses-tu penser que la divinité qui te forma à son image, nous entraîne vers le vice par tout ce que la félicité a de plus doux? Non, non; ces élans, ces transports, ces émotions enchanteresses me rassurent contre le remords; et je me sens trop heureux pour me croire criminel. Ah! laisse-moi retrouver ces instans où, t'enlaçant dans mes bras et respirant ton souffle, j'ai recueilli sur tes lèvres tout ce que l'immensité de l'u-

nivers et de la vie peut donner de félicité à un mortel.

Claire, tu m'as éloigné de toi, mais je ne t'ai point quittée; mon imagination te plaçait sur mon sein, je t'inondais de caresses et de larmes; ma bouche avide pressait la tienne : Claire ne s'en défendait point, Claire partageait mes transports; sans autre guide que son cœur et la nature, elle oubliait le monde, ne sentait que l'amour, ne voyait que son amant : nous étions dans les cieux. Ah! Claire, ce n'est pas là qu'est le crime.

Claire, je t'idolâtre avec frénésie, ton image me dévore, ton approche me brûle; trop de feux me consument : il faut mourir ou les satisfaire. Laisse-moi te voir, je t'en conjure, ne me fuis point, laisse-moi te presser encore une fois entre mes bras, je les étends pour te saisir; mais c'est une ombre qui m'échappe. Je t'écris à genoux, mon papier est baigné de mes pleurs; ô Claire! un de tes baisers, un seul encore! Il est des plaisirs trop vifs pour

pouvoir les goûter deux fois sans mourir.

LETTRE XXIX.

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

Je ne puis dormir ; j'erre dans ta maison, je cherche la dernière place que tu as occupée ; ma bouche presse ce fauteuil où ton bras reposa long-temps ; je m'empare de cette fleur échappée de ton sein ; je baise la trace de tes pas, je m'approche de l'appartement où tu dors, de ce sanctuaire qui serait l'objet de mes ardens désirs, s'il n'était celui de mon profond respect. Mes larmes baignent le seuil de ta porte ; j'écoute si le silence de la nuit ne me laissera pas recueillir quelqu'un de tes mouvemens.... J'écoute... O Claire ! Claire ! je n'en doute pas, j'ai entendu des sanglots. Mon amie, tu pleures :

qui peut donc causer ta peine (1) ? Quand je te dois un bonheur dont le reste du monde ne peut concevoir l'idée, puisque nul mortel ne fut aimé de toi, qui peut t'affliger encore? Claire, que ton amour est faible, s'il te laisse une pensée ou un sentiment qui ne soit pas pour lui, et si sa puissance n'a pas anéanti toutes les autres facultés de ton âme ! Pour moi, il n'est plus de passé ni d'avenir : absorbé par toi, je ne vois que toi, je n'ai plus un instant de ma vie qui ne soit à toi ; tous les autres êtres sont nuls et anéantis ; ils passent devant moi comme des ombres : je n'ai plus de sens pour les voir, ni de cœur pour les aimer. Amitié, devoir, reconnaissance, je ne sens plus rien, l'amour, l'ardent amour a tout dévoré ; il a réuni en un seul point toutes les parties sensibles de mon être, et il y a placé l'image de Claire : c'est

(1) S'il ne faisait pas cette question, il serait un monstre ; car la folie de l'amour ne serait pas complète.

là le temple où je te recueille, où je t'adore en silence quand tu es loin de moi; mais si j'entends le son de ta voix, si tu fais un mouvement, si mes regards rencontrent tes regards, si je te presse doucement sur mon sein..... alors, ce n'est plus seulement mon cœur qui palpite; c'est tout mon être, c'est tout mon sang, qui frémissent de désir et de plaisir; un torrent de volupté sort de tes yeux et vient inonder mon âme. Perdu d'amour et de tendresse, je sens que tout moi s'élance vers toi; je voudrais te couvrir de baisers, recevoir ton haleine, te tenir dans mes bras, sentir ton cœur battre contre mon cœur, et m'abîmer avec toi dans un océan de bonheur et de vie.... Mais, ô ma Claire! seule, tu réunis ce mélange inconcevable de décence et de volupté qui éloigne et attire sans cesse, et qui éternise l'amour. Seule, tu réunis ce qui commande le respect et ce qui allume les désirs; mais comment exprimer ce qu'est et ce qu'inspire une femme enchanteresse, la plus

parfaite de toutes les créatures, l'image vivante de la divinité, et quelle langue sera digne d'elle ? Je sens que mes idées se troublent devant toi comme devant un ange descendu du ciel : rempli de ton image adorée, je n'ai plus d'autre sentiment que l'amour et l'adoration de tes perfections; tout autre pensée que la tienne s'évanouit; en vain je cherche à les fixer, à les rassembler, à les éclaircir; en vain je cherche à tracer quelques lignes qui te peignent ce que je sens : les termes me manquent; ma plume se traîne péniblement, et si mon premier besoin n'était pas de verser dans ton cœur tous les sentimens qui m'oppressent, effrayé de la grandeur de ma tâche, je me tairais, accablé sous ta puissance, et sentant trop pour pouvoir penser.

LETTRE XXX.

CLAIRE A FRÉDÉRIC.

Non, je ne vous verrai point; trop de présomption m'a perdue, et je suis payée pour n'oser plus me fier à moi-même. Je vous écris, parce que j'ai beaucoup à vous dire, et qu'il faut un terme enfin à l'état affreux où nous sommes.

Je devrais commencer par vous ordonner de ne plus m'écrire, car ces lettres si tendres, malgré moi je les presse sur mes lèvres, je les pose contre mon cœur, c'est du poison qu'elles respirent..... Frédéric, je vous aime, je n'ai jamais aimé que vous; l'image de votre bonheur, de ce bonheur que vous me demandez et que je pourrais faire, égare mes sens et trouble ma raison; pour le satisfaire, je compterais pour rien la vie, l'honneur et jusqu'à ma destinée future: vous rendre heureux

et mourir après, ce serait tout pour Claire : elle aurait assez vécu ; mais acheter votre bonheur par une perfidie ! Frédéric, vous ne le voudriez pas.... Insensé ! tu veux que Claire soit à toi, uniquement à toi ! Est-elle donc libre de se donner ? s'appartient-elle encore ? Si tes yeux osent se fixer sur ce ciel que nous outrageons, tu y verras les serments qu'elle a faits : c'est là qu'ils sont écrits ! Et qui veux-tu qu'elle trahisse ? son époux et ton bienfaiteur, celui qui t'a appelé dans son sein ; qui te nourrit, qui t'éleva et qui t'aime, dont la confiance a remis dans nos mains le dépôt de son bonheur ? Un assassin ne lui ôterait que la vie ; et toi, pour prix de ses bontés, tu veux souiller son asile, ravir sa compagne, remplacer, par l'adultère et la trahison, la candeur et la vertu qui régnaient ici, et que tu en as chassées. Ose te regarder, Frédérie, et dis qu'est-ce qu'un monstre ferait de plns que toi ? Quoi ! ton cœur est-il sourd à cette voix qui te crie que tu violes l'hos-

pitalité et la reconnaissance ? Ton regard ose-t-il se porter sur cet homme respectable que tu dois frémir de nommer ton père ? ta main peut-elle presser la sienne sans être déchirée d'épines ? Enfin, n'as-tu rien senti en voyant hier des larmes dans ses yeux ? Ah ! que n'ai-je pu les payer de tout mon sang ! tu étais agité, j'étais pâle et tremblante. Il a tout vu, il sait tout, c'en est fait, et l'innocent porte la peine due au vice !... Malheureuse Claire ! était-ce donc pour empoisonner sa vie, que tu juras de lui consacrer la tienne ? Femme perfide, te sied-il d'accuser un autre, quand tu es toi-même si coupable ? Frédéric, vous fûtes faible, et je suis criminelle ; il me semble que toute la nature crie après moi et me réprouve ; je n'ose regarder ni le ciel, ni vous, ni mon époux, ni moi-même. Si je veux embrasser mes enfants, je rougis de les presser contre un cœur d'où l'innocence est bannie ; les objets qui me sont le plus chers, sont ceux que je repousse avec le plus

d'effroi.... Toi-même, Frédéric; c'est parce que je t'adore, que tu m'es odieux; c'est parce que je n'ai plus de forces pour te résister, que ta présence me fait mourir; et mon amour ne me paraît un crime, que parce que je brûle de m'y livrer. O Frédéric! éloigne-toi; si ce n'est pas par devoir, que ce soit par pitié: ta vue est un reproche dont je ne peux plus supporter le tourment; si ma vie et la vertu te sont chères, fuis sans tarder davantage: quelles que soient tes résolutions, de quelque force que l'honneur les soutienne, elles ne résisteraient point à l'occasion ni à l'amour; songe, Frédéric, qu'un instant peut faire de toi le dernier des hommes, et me faire mourir déshonorée, et que, si après y avoir pensé, il était nécessaire de te répéter encore de fuir, tu serais si vil à mes yeux, que je ne te craindrais plus.

Je vous le répète, je suis sûre que mon mari a tout deviné; ainsi je n'ai malheureusement plus à redouter les soupçons que votre départ peut occa-

sionner. D'ailleurs, vous savez que les affaires d'Élise s'accumulent de plus en plus, et lui donnent le besoin d'un aide; soyez le sien, Frédéric, devenez utile à mon amie, allez mériter le pardon des maux que vous m'avez faits; vous trouverez dans cette femme chérie une autre Claire, mais sans faiblesse et sans erreurs. Montrez-vous tel à ses yeux, qu'elle puisse dire qu'il n'y avait qu'une Elise ou un ange capable de vous résister; que vos vertus m'obtiennent ma grâce, et que votre travail me rende mon amie; que ce soit à vous que je doive son retour ici, afin que chaque heure, chaque minute où je jouirai d'elle, soit un bienfait que je vous doive, et que je puisse remonter à vous comme à la source de ma félicité. Frédéric, il dépend de vous que je m'enorgueillisse de la tendresse que j'éprouve et de celle que j'inspire; élevez-vous par elle au-dessus de vous-même; qu'elle vous rattache à toutes les idées de vertu et d'honneur, pour que je puisse fixer mes yeux sur

vous chaque fois que l'idée du bien se présentera. Enfin, en devenant le plus grand et le meilleur des hommes, forcez ma conscience à se taire, pour qu'elle laisse mon cœur vous aimer sans remords. O Frédéric ! s'il est vrai que je te sois chère, apprends de moi à chérir assez notre amour pour ne le souiller jamais par rien de bas ni de méprisable. Si tu es tout pour moi, mon univers, mon bonheur, le dieu que j'adore; si la nature entière ne me présente plus que ton image; si c'est par toi seul que j'existe, et pour toi seul que je respire; si ce cri de mon cœur, qu'il ne m'est plus possible de retenir, t'apprend une faible partie du sentiment qui m'entraîne, je ne suis point coupable. Ai-je pu l'empêcher de naître ? suis-je maîtresse de l'anéantir ? dépend-il de moi d'éteindre ce qu'une puissance supérieure alluma dans mon sein ? Mais, de ce que je ne puis donner de pareils sentiments à mon époux, s'ensuit-il que je ne doive point lui garder la foi jurée ? Oserais-tu le dire,

Frédéric, oserais-tu le vouloir? L'idée de Claire, livrée à l'opprobre, ne glace-t-elle pas tous tes désirs, et ton amour n'a-t-il pas plus besoin encore d'estime que de jouissance? Non, non; je la connais bien cette âme qui s'est donnée à moi; c'est parce que je la connais que je t'ai adoré. Je sais qu'il n'est point de sacrifice au-dessus de ton courage; et quand je t'aurai rappelé que l'honneur commande que tu partes, et que le repos de Claire l'exige, Frédéric n'hésitera pas.

LETTRE XXXI.

FRÉDÉRIC A CLAIRE.

J'AI lu votre lettre, et la vérité, la cruelle vérité a détruit les prestiges enchanteurs dont je me berçais; les tortures de l'enfer sont dans mon cœur, l'abîme du désespoir s'est ouvert devant moi: Claire ordonne que je m'y précipite, je partirai.

Ce sacrifice, que la vertu ne m'eût jamais fait faire, et que vous seule pouviez obtenir de moi, ce sacrifice auquel nul autre ne peut-être comparé, puisqu'il n'y a qu'une Claire au monde, et qu'un cœur comme le mien pour l'aimer ; ce sacrifice, dont je ne peux moi-même mesurer l'étendue, quel que soit le mal qu'il me cause, je te jure, ô ma Claire ! de ne jamais attenter à des jours qui te sont consacrés et qui t'appartiennent ; mais si la douleur, plus forte que mon courage, dessèche les sources de ma vie ; me fait succomber sous le poids de ton absence, promets-moi, Claire, de me pardonner ma mort, et de ne point haïr ma mémoire. Sois sûre que l'infortuné qui t'adore eût préféré t'obéir, en se dévouant à des tourments éternels et inouïs, que de descendre dans la paix du tombeau que tu lui refuses.

LETTRE XXXII.

CLAIRE A ELISE.

Élise, il me quitte demain, et c'est chez toi que je l'envoie; en le remettant dans tes bras, je tiens encore à lui, et, près de mon amie, il ne m'aura pas perdue tout-à-fait. Soulage sa douleur; conserve-lui la vie, et, s'il est possible, fais plus encore, arrache-moi de son cœur. Élise, Elise, que l'objet de ma tendresse ne soit pas celui de ton inimitié! Pourquoi le mépriserais-tu, puisque tu m'estimes encore? pourquoi le haïr, quand tu m'aimes toujours? pourquoi ton injustice l'accuse-t-elle plus que moi? S'il a troublé ma paix, n'ai-je pas empoisonné son cœur, ne sommes-nous pas également coupables? Que dis-je, ne le suis-je pas bien plus? son amour l'emporte-t-il sur le mien? ne suis-je pas dévorée

en secret des mêmes désirs que lui ? Il voulait que Claire lui appartînt : eh ! ne s'est-elle pas donnée mille fois à lui dans son cœur ? Enfin, que peux-tu lui reprocher dont je sois innocente ? Nos torts sont égaux, Elise, et nos devoirs ne l'étaient pas : j'étais épouse et mère ; il était sans liens : je connaissais le monde ; il n'avait aucune expérience : mon sort était fixé et mon cœur rempli ; lui, à l'aurore de sa vie, dans l'effervescence des passions, on le jette, à dix-neuf ans, dans une solitude délicieuse, près d'une femme qui lui prodigue la plus tendre amitié, près d'une femme jeune et sensible, et qui l'a peut-être devancé dans un coupable amour. J'étais épouse et mère, Elise, et ni ce que je devais à mon époux, à mes enfants, ni respect humain, ni devoirs sacrés, rien ne m'a retenue ; j'ai vu Frédéric, et j'ai été séduite. Quand les titres les plus saints n'ont pu me préserver de l'erreur, tu lui ferais un crime d'y être tombé ? Quand tu me crois plus mal-

heureuse que coupable, l'infortuné qui fut appelé ici comme une victime, et qui s'en arrache par un effort dont je n'aurais pas été capable peut-être, ne deviendrait pas l'objet de ta plus tendre indulgence et de ton ardente pitié ? O mon Elise ! recueille-le dans ton sein ; que ta main essuie ses larmes. Songe qu'à dix-neuf ans il n'a connu des passions que les douleurs qu'elles causent et le vide qu'elles laissent ; qu'anéanti par ce coup, il aurait terminé ses jours, s'il n'avait craint pour les miens. Songe, Elise, que tu lui dois ma vie..... Tu lui dois plus peut-être ; il m'a respectée quand je ne me respectais plus moi-même ; il a su contenir ses transports, quand je ne rougissais pas d'exhaler les miens ; enfin, s'il n'était pas le plus noble des hommes, ton amie serait peut-être à présent la plus vile des créatures.

LETTRE XXXIII.

CLAIRE A ELISE.

Inexprimables mouvements du cœur humain ! il est parti, Elise, et je n'ai pas versé une larme ; il est parti, et il semble que ce départ m'ait donné une nouvelle vie : j'éprouve une force inconnue qui me commande une activité continuelle ; je ne puis rester en place, ni garder le silence, ni dormir ; le repos m'est impossible, et je sens que la gaîté même est plus près de moi que le calme. J'ai ri, j'ai plaisanté avec mon mari, j'étais montée sur un ton extraordinaire ; je ne savais pas ce que je faisais, je ne me reconnaissais plus moi-même. Si tu pouvais voir comme je suis loin d'être triste, je n'éprouve pas non-plus cette satisfaction douce et paisible qui naît de l'idée d'avoir fait son devoir ; mais quelque chose de désordonné et de dévorant,

qui ressemblerait à la fièvre, si je n'étais d'ailleurs en parfaite santé. Croirais-tu qe je n'ai aucune impatience d'avoir de ses nouvelles, et que je suis aussi indifférente sur ce qui le regarde, que sur tout le reste du monde ? Je t'assure, mon Elise, que ce départ m'a fait beaucoup de bien, et je me crois absolument guérie...... N'est-ce pas ce matin qu'il nous a quittés ? Je ne sais plus comment marche le temps : il me semble que tout ce qui s'est passé dans mon âme depuis hier, n'a pu avoir lieu dans un espace aussi court.... Cependant il est bien vrai, c'est ce matin que Frédéric s'est arraché d'ici ; je n'ai compté que douze heures depuis son départ, pourquoi donc le son de l'airain a-t-il pris quelque chose de si lugubre ? Chaque fois qu'il retentit, j'éprouve un frémissement involontaire... Pauvre Frédéric! chaque coup t'éloigne de moi, chaque instant qui s'écoule repousse vers le passé l'instant où je te voyais encore ; le temps l'éloigne, le dévore : ce n'est plus qu'une ombre

fugitive que je ne peux saisir, et ces heures de félicité que je passais près de toi, sont déjà englouties par le néant. Accablante vérité! Les jours vont se succéder; l'ordre général ne sera pas interrompu, et pourtant tu seras loin d'ici. La lumière reparaîtra sans toi, et mes tristes yeux, ouverts sur l'univers, n'y verront plus le seul être qui l'habite. Quel désert, mon Elise! Je me perds dans une immensité sans rivage; je suis accablée de l'éternité de la vie; c'est en vain que je me débats pour échapper à moi-même, je succombe sous le poids d'une heure, et pour aiguiser mon mal, la pensée, comme un vautour déchirant, vient m'entourer de toutes celles qui me sont encore réservées.... Mais pourquoi te dis-je tout cela? Mon projet était autre: je voulais te parler de son départ, qu'est-ce donc qui m'arrête? Lorsque je veux fixer ma pensée sur ce sujet, un instinct confus le repousse; il me semble, quand la nuit m'environne et que le sommeil pèse sur l'u-

nivers, que peut-être ce départ aussi n'est qu'un songe..... Mais je ne puis m'abuser plus long-temps; il est trop vrai! Frédéric est parti; ma main glacée est restée sans mouvement dans la sienne; mes yeux n'ont pas eu une larme à lui donner, ni ma bouche un mot à lui dire.... J'ai vu sur ces lambris son ombre paraître et s'effacer pour jamais; j'ai entendu le seuil de la porte retentir sous ses derniers pas, et le bruit de la voiture qui l'emportait, se perdre peu à peu dans le vide et le néant..... Mon Elise, j'ai été obligée de suspendre ma lettre; je souffrais d'un mal singulier : c'est le seul qui me reste, j'en guérirai sans doute. J'éprouve un étouffement insupportable, les artères de mon cœur se gonflent, je n'ai plus de place pour respirer, il me faut de l'air. J'ai été dans le jardin; déjà la fraîcheur commençait à me soulager, lorsque j'ai vu de la lumière dans l'appartement de M. d'Albe; j'ai cru même l'apercevoir à travers ses croisées, et, dans la crainte qu'il n'attribuât au

départ de Frédéric la cause qui troublait mon repos, je me suis hâtée de rentrer; mais, hélas! mon Elise, je suis presque sûre, non-seulement qu'il m'a vue, mais qu'il sait tout ce qui se passe dans mon cœur. J'avais espéré pourtant l'arracher au soupçon en parlant la première du départ de Frédéric, et, par un effort dont son intérêt seul pouvait me rendre capable, je le fis sans trouble et sans embarras. Dès le premier mot, je crus voir un léger signe de joie dans ses yeux; cependant il me demanda gravement quels motifs me faisaient approuver ce projet; je lui répondis que tes affaires, demandant un aide, et ce moment-ci étant un temps de vacance pour la manufacture, je pensais que c'était celui où Frédéric pouvait le plus s'absenter; que, pour moi, je souhaitais vivement qu'il allât t'aider à venir plus tôt ici. Frédéric était là quand j'avais commencé à parler, mais il n'avait pas dit un mot; il attendait, pâle et les yeux baissés, la réponse de M. d'Albe: celui-

ci, nous regardant fixement tous deux, me répondit : « Pourquoi n'irais-je pas à la place de Frédéric? j'entends mieux que lui le genre d'affaires de votre amie ; au lieu qu'il est en état de suivre les miennes ici : d'ailleurs il dirige les études d'Adolphe avec un zèle dont je suis très-satisfait, et j'ai été touché plus d'une fois en le voyant, auprès de cet enfant, user d'une patience qui prouve toute sa tendresse pour le père.... » Ces mots ont atterré Frédéric ; il est affreux sans doute de recevoir un éloge de la bouche de l'ami qu'on trahit, et une estime que le cœur dément, avilit plus que l'aveu même d'avoir cessé de la mériter. Nous avons tous gardé le silence; mon mari attendait une réponse ; ne la recevant pas : il a interrogé Frédéric. « Que décidez-vous, mon ami? a-t-il dit : est-ce à vous de rester, est-ce à moi de partir ? » Frédéric s'est précipité à ses pieds, et les baignant de larmes : « Je partirai, s'est-il écrié avec un accent énergique et déchirant, je partirai, mon père, et

du moins une fois serai-je digne de vous ? » M. d'Albe, sans avoir l'air de comprendre ces derniers mots ni en demander l'explication, l'a relevé avec tendresse, et le pressant dans ses bras : « Pars, mon fils, lui a-t-il dit : souviens-toi de ton père, sers la vertu de tout ton courage, et ne reviens que quand le but de ton voyage sera rempli. Claire, a-t-il ajouté en se retournant vers moi, recevez ses adieux et la promesse que je fais en son nom, de ne jamais oublier la femme de son ami, la respectable mère de famille; ce sont là les traits qui ont dû vous graver dans son âme : l'image de votre beauté pourra s'effacer de sa mémoire, mais celle de vos vertus y vivra toujours. Mon fils, a-t-il continué, je me charge du soin de vous parler de vos amis : il me sera si doux à remplir, que je le réserve pour moi seul.... » Ce mot, Elise, est une défense, je l'ai trop entendu ; mais je n'en avais pas besoin : quand je me sépare de Frédéric, nul n'a le droit de douter de mon courage. Ah ! sans doute,

cet inconcevable effort me relève de ma faiblesse, et plus le penchant est irrésistible, plus le triomphe est glorieux ! Non, non, si le cœur de Claire fut trop tendre pour être à l'abri d'un sentiment coupble, il est trop grand peut-être pour être soupçonné d'une lâcheté. Pourquoi M. d'Albe paraissait-il donc craindre de me laisser seule avec Frédéric dans ces derniers moments ? Croyait-il que je ne saurais pas accomplir le sacrifice en entier ? ne m'a-t-il pas vue regarder d'un œil sec tous les apprêts de ce départ ? ma fermeté m'a-t-elle abandonnée depuis ? Enfin, Elise, le croiras-tu, je n'ai point senti le besoin d'être seule, et de tout le jour je n'ai pas quitté M. d'Albe ; j'ai soutenu la conversation avec une aisance, une vivacité, une volubilité qui ne m'est pas ordinaire; j'ai parlé de Frédéric comme d'un autre, je crois même que j'ai plaisanté; j'ai joué avec mes enfants, et tout cela, Elise, se faisait sans effort; il y a seulement un peu de trouble dans mes idées, et je sens qu'il

m'arrive quelquefois de parler sans penser. Je crains que M. d'Albe n'ait imaginé qu'il y avait de la contrainte dans ma conduite, car il n'a cessé de me regarder avec tristesse et sollicitude; le soir, il a passé la main sur mon front, et l'ayant trouvé brûlant: « Vous n'êtes pas bien, Claire, m'a-t-il dit, je vous crois même un peu de fièvre; allez vous reposer, mon enfant. — En effet, ai-je repris, je crois avoir besoin de sommeil. » Mais ayant fixé la glace en prononçant ces mots, j'ai vu que le brillant extraordinaire de mes yeux démentait ce que je venais de dire, et, tremblant que M. d'Albe ne soupçonnât que je faisais un mensonge pour m'éloigner de lui, je me suis rassise. « Je préférerais passer la nuit ici, lui ai-je dit, je ne me sens bien qu'auprès de vous. — Claire, a-t-il repris, ce que vous dites là est peut-être plus vrai que vous ne le pensez vous-même; je vous connais bien, mon enfant, et je sais qu'il ne peut y avoir de paix, et par conséquent de bonheur pour vous,

hors du sentier de l'innocence. — Que voulez-vous dire ? me suis-je écriée. — Claire, a-t-il répondu, vous me comprenez et je vous ai devinée ; qu'il vous suffise de savoir que je suis content de vous, ne me questionnez pas davantage : à présent, mon amie, retirez-vous, et calmez, s'il se peut, l'excessive agitation de vos esprits. » Alors, sans ajouter un mot ni me faire une caresse, il est sorti de la chambre ; je suis restée seule : quel vide ! quel silence ! partout je voyais de lugubres fantômes, chaque objet me paraissait une ombre, chaque son un cri de mort ; je ne pouvais ni dormir, ni penser, ni vivre ; j'ai erré dans la maison pour me sauver de moi-même ; ne pouvant y réussir, j'ai pris la plume pour t'écrire : cette lettre du moins ira où il est, ses yeux verront ce papier que mes mains ont touché ; il pensera que Claire y aura tracé son nom, ce sera un lien, c'est le dernier fil qui nous retiendra au bonheur et à la vie.... Mais hélas ! le ciel ne nous ordonne-t-il pas de les briser tous ?

et cette secrète douceur que je trouve à penser qu'au milieu du néant qui nous entoure, nos âmes conserveront une sorte de communication, n'est-elle pas le dernier nœud qui m'attache à ma faiblesse ? Ah ! faut-il donc que mes barbares mains les anéantissent tous ! Faut-il enfin cesser de penser à lui, et vivre étrangère à tout ce qui fait vivre ? O mon Elise ! quand le devoir me lie sur la terre et me commande d'oublier Frédéric, que ne puis-je oublier aussi qu'on peut mourir !

LETTRE XXXIV.

ÉLISE A M. D'ALBE.

Mon amie, en s'unissant à vous, m'ôta le droit de disposer d'elle. Je puis vous donner des avis; mais je dois respecter vos volontés : vous m'ordonnez donc de lui taire l'état de Frédéric : j'obéirai. Cependant, mon cou-

sin, s'il y a des inconvénients à la vérité, il y en a plus encore à la dissimulation : l'exemple de Claire en est la preuve ; il nous apprend que celui qui se sert du mal, même pour arriver au bien, en est tôt ou tard la victime. Si dès le premier instant elle vous eût fait l'aveu de l'amour de Frédéric, cet infortuné aurait pu être arraché à sa destinée; ma vertueuse amie serait pure de toute faiblesse, et vous-même n'auriez pas été déchiré par l'angoisse d'un doute ; et pourtant où fut-il jamais des motifs plus plausibles, plus délicats, plus forts que les siens pour se taire ? Le bonheur de votre vie entière lui semblait compromis par cet aveu: quel autre intérêt au monde était capable de lui faire sacrifier la vérité ? Qui saura jamais apprécier ce qui lui en a coûté pour vous tromper ? Ah ! pour user de dissimulation, il lui a fallu toute l'intrépidité de la vertu.

Moi-même, lorsqu'elle me confia ses raisons, je les approuvai; je crus qu'elle aurait le temps et la force d'é-

loigner Frédéric avant que vous eussiez soupçonné les feux dont il brûlait. J'espérais encore que le vœu unique et permanent de Claire, ce vœu de n'avoir été pour vous pendant sa vie qu'une source de bonheur, pouvait être rempli. . . . Un instant a tout détruit : ces mots, échappés à mon amie dans le délire de la fièvre, éveillèrent vos soupçons, l'état de Frédéric les confirma. Vous fûtes même plus malheureux que vous ne deviez l'être, puisque vous crûtes voir dans l'excessive douleur de Claire, la preuve de son ignominie. Ses caresses vous rassurèrent bientôt, vous connaissiez trop votre femme pour douter qu'elle n'eût repoussé les bras de son époux, si elle n'avait pas été digne de s'y jeter. J'ai approuvé la délicatesse qui vous a dicté de ne point l'aider dans le sacrifice qu'elle voulait faire, afin qu'en en ayant seule le mérite, il pût la raccommoder avec elle-même. Mais je suis loin de redouter comme vous le désespoir de Claire; cet état demande des forces, et tant qu'elle en

aura, elles tourneront toutes au profit de la vertu. En lui peignant Frédéric tel qu'il est, je donnerai sans doute plus d'énergie à sa douleur; mais, dans les âmes comme la sienne, il faut de grands mouvements pour soutenir de grandes résolutions; au lieu que si, fidèle à votre plan, je lui laisse entrevoir qu'elle a mal connu Frédéric; que non-seulement il peut l'oublier, mais qu'une autre est prête à la remplacer; si je lui montre, léger et sans foi, ce qu'elle a vu noble et grand; enfin si j'éveille sa défiance sur un point où elle a mis tout son cœur, la vérité, l'honneur même ne seront plus pour elle qu'un problême. Si vous lui faites douter de Frédéric, craignez qu'elle ne doute de tout, et qu'en lui persuadant que son amour ne fut qu'une erreur, elle ne se demande si la vertu aussi n'en est pas une.

Mon ami, il est des âmes privilégiées qui reçurent de la nature une idée plus exquise et plus délicate du beau morale; elle n'ont besoin ni de raison ni de

principe pour faire le bien, elles sont nées pour l'aimer, comme l'eau pour suivre son cours; et nulle cause ne peut arrêter leur marche, à moins qu'on ne dessèche leur source; mais si, remontant pour ainsi dire vers le point visuel de leur existence, vous parvenez, en l'effaçant entièrement, à ébranler l'autel qu'elles se sont créé, vous les précipitez dans un vague où elles se perdent pour jamais : car, après l'appui qu'elles ont perdu, elles ne peuvent plus en trouver d'autre : elles aimeront toujours le bien; mais ne croyant plus à sa réalité, elles n'auront plus de forces pour le faire; et cependant, comme cet aliment seul était digne de les nourrir, et qu'après lui l'univers ne peut rien offrir qui leur convienne, elles languissent dans un dégoût universel, jusqu'à l'instant où le Créateur les réunit à leur essence.

Mon cousin, je ne risque rien à vous montrer Claire telle qu'elle est; dans aucun moment elle ne perdra à se laisser voir en entier, et il n'est point de fai-

blesse que ses angéliques vertus ne rachètent. J'oserai donc tout vous dire : le mépris qu'elle concevra pour Frédéric pourra lui arracher la vie; mais le devoir seul peut lui ôter son amour. Fiez-vous à elle pour y travailler : personne ne le veut davantage ; si elle n'y réussit pas, nul n'aurait réussi : et du moins si tous les moyens échouent, réservez-vous la consolation de n'en avoir employé que de dignes d'elle.

Je ne lui écris point aujourd'hui ; j'attends votre réponse pour lui parler de Frédéric.

Je le connais donc enfin cet étonnant jeune homme : jamais Claire ne me l'a peint comme il m'a paru : c'est la tête d'Antinoüs sur le corps de l'Apollon, et le charme de sa figure n'est pas même effacé par le sombre désespoir empreint dans tous ses traits. Il ne parle point, il répond à peine ; enfin jusqu'au nom de Claire, rien ne l'arrache à son morne silence : les grandes blessures de l'âme et du corps ne saignent point au moment qu'elles sont faites, elles n'impri-

ment pas sitôt leurs plus vives douleurs, et dans les violentes commotions, c'est le contre-coup qui tue.

La seule excuse de ce jeune homme, mon cousin, est dans l'excès même de sa passion : s'il n'en était pas tyrannisé au point de n'avoir pas une idée qui ne fût pour elle, si les désirs que Claire lui inspire n'étouffaient pas jusqu'au sentiment de ce qu'il vous doit, s'il pouvait en l'aimant se ressouvenir de vous, ce ne serait plus un malheureux insensé, mais un monstre. Vous avez tort, je crois, de ne point permettre que Claire lui écrive; dans ce moment il ne peut entendre qu'elle; elle seule l'a fait partir, seule elle peut pénétrer dans son âme, lui rappeler ses devoirs et le faire rougir des torts affreux dont il s'est rendu coupable. Mon ami, je ne crains point de le dire, en interceptant toute communication entre ces deux êtres, vous les isolez sur la terre; aucune voix ne pourra ni les sauver ni les guérir, car nulle autre n'arrivera jusqu'à eux. Croyez-moi, pour un

sentiment comme celui-là, il faut d'autres moyens que ceux qui réussissent à tout le monde; laissez-les déifier leur amour, en le rendant la base de toutes les vertus : peu à peu la vérité saura briser l'idole et se substituer à sa place.

Frédéric est arrivé hier; j'avais du monde chez moi, je me suis esquivée pour l'aller recevoir; je voulais qu'il ne parût point, qu'il restât dans son appartement, parce que je sais que dans les passions extrêmes, l'instinct dicte des cris, des mouvements et des gestes qui donnent un cours aux esprits et font diversion à la douleur; mais il s'est refusé à tous ces ménagements. « Non, m'a-t-il dit, au milieu du monde, comme ici, par-tout je suis seul; elle n'y est plus. » Il est descendu avec moi; son regard avait quelque chose de si sinistre, que je n'ai pu m'empêcher de frémir en lui voyant manier des pistolets qu'il sortait de la voiture. Il a deviné ma pensée : « Ne craignez rien, m'a-t-il dit avec un sourire affreux, je lui ai promis de n'en pas faire usage.

Le reste de la soirée il a paru assez tranquille ; cependant je ne le perdais pas de vue : tout-à-coup je me suis aperçue qu'il pâlissait, sa tête a fléchi, et en un instant il a été couvert de sang ; des artères, comprimées par la violence de la douleur, s'étaient brisées dans sa poitrine. J'ai fait appeler des secours, et d'après ce qu'on m'a dit, il est possible que cette crise de la nature, en l'affaiblissant beaucoup, contribue à le sauver : je réponds de lui si je peux l'amener à l'attendrissement ; mais comment l'espérer, si un mot de Claire ne vient lui demander des larmes ? car il ne peut plus en verser que pour elle.

Mon ami, en vous ouvrant tout mon cœur sur ce sujet, je vous ai donné la plus haute preuve d'estime qu'il soit possible de recevoir : de pareilles vérités ne pouvaient être entendues que par un homme assez grand pour se mettre au-dessus de ses propres passions, afin de juger celles des autres ; assez juste, pour que ce qu'il y a de plus vif

dans l'intérêt personnel ne dénature pas son jugement; assez bon, pour que le mal dont il souffre n'endurcisse pas son cœur contre ceux qui le lui causent, et il n'appartenait qu'à l'époux de Claire d'être cet homme-là.

LETTRE XXXV.

ÉLISE A M. D'ALBE.

Je gémis de votre erreur, et je m'y soumets; puissiez-vous ne vous repentir jamais d'avoir assez peu apprécié votre femme, pour croire que ce qui pouvait être bon pour une autre pouvait lui convenir. J'ai éprouvé une répugnance extrême à déguiser la vérité à mon amie, c'est la première fois que cela m'arrive; mon cœur me dit que c'est mal, et il ne m'a jamais trompée. Croyez néanmoins que je sens toute la force de vos raisons, et que je n'ignore pas combien il est dangereux, pour

Claire de lui laisser croire qu'aimer Frédéric, c'est aimer la vertu. Ce coloris pernicieux dont la passion embellit le vice, est assurément le plus subtil des poisons, car il sait s'insinuer dans les âmes honnêtes, mettre la sensibilité de son parti, et intéresser à tous ses égarements. Je m'indigne comme vous du pouvoir de l'imagination, qui, à l'aide de sophismes adroits et touchants, nous fait pardonner des choses qui feraient horreur si on les dépouillait de leur voile. Ainsi ne croyez pas que si je voyais Claire chercher des illusions pour colorer ses torts, ma lâche complaisance autorisât son erreur; mais l'infortunée a senti toute l'étendue de sa faute, et son cœur gémit écrasé sous ce poids. Ah! que pouvons-nous lui dire dont elle ne soit pénétrée ? Qui peut la voir plus coupable qu'elle ne se voit elle-même ? Accablée de vos bontés et de votre indulgence, tourmentée du remords affreux d'avoir empoisonné vos jours, elle voit avec horreur ce qui se passe dans son âme, et tremble

que vous n'y pénétriez; et ne croyez pas que cet effroi soit causé par la crainte de votre indignation; non, elle ne redoute que votre douleur. Si elle ne pensait qu'à elle, elle parlerait; il lui serait doux d'être punie comme elle croit le mériter, et les reproches d'un époux l'aviliraient moins à son gré qu'une indulgence dont elle ne se sent pas digne; mais elle croit ne pouvoir effacer sa faiblesse qu'en l'expiant, ni s'acquitter avec la justice, qu'en portant seule tout le poids des maux qu'elle vous a faits.

Sa dernière lettre me dit qu'elle commence à soupçonner fortement que vous êtes instruit de tout ce qui se passe dans son cœur; mais elle ne rompra le silence que quand elle en sera sûre. Croyez-moi, allez au-devant de sa confiance; relevez son courage abattu; joignez à la délicatesse qui vous a fait attendre pour le départ de Frédéric qu'elle l'eût décidé elle-même, la générosité qui ne craint point de le montrer aussi intéressant qu'il l'est; qu'elle

vous voye enfin si grand, si magnanime, que ce soit sur vous qu'elle soit forcée d'attacher les yeux pour revenir à la vertu. Enfin, si les conseils de mon ardente amitié peuvent ébranler votre résolution, le seul artifice que vous vous permettrez avec Claire, sera de lui dire que je vous avais suggéré l'idée de la tromper; mais que l'opinion que vous avez d'elle vous a fait rejeter tout moyen petit et bas; que vous la jugez digne de tout entendre, comme vous l'êtes de tout savoir. En l'élevant ainsi, vous la forcez à ne pas décheoir sans se dégrader; en lui confiant toutes vos pensées, vous lui faites sentir qu'elle vous doit toutes les siennes; et, pour vous les communiquer sans rougir, elle parviendra à les épurer. O mon cousin! quand nos intérêts sont semblables, pourquoi nos opinions le sont-elles si peu, et comment ne marche-t-on pas ensemble quand on tend au même but?

Vous trouverez ci-joint la lettre que j'écris à Claire, et où je lui parle de

Frédéric sous des couleurs si étrangères à la vérité. Depuis son accident il n'a pas quitté le lit; au moindre mouvement le vaisseau se rouvre : une simple sensation produit cet effet. Hier, j'étais près de son lit, on m'apporte mes lettres, il distingue l'écriture de Claire. A cette vue il jette un cri perçant, s'élance et saisit le papier, il le porte sur son cœur; en un instant il est couvert de sang et de larmes. Une faiblesse longue et effrayante succède à cette violente agitation. Je veux profiter de cet instant pour lui ôter le fatal papier; mais, par une sorte de convulsion nerveuse, il le tient fortement collé sur son sein; alors j'ai vu qu'il fallait attendre pour le ravoir que la connaissance lui fût revenue. En effet, en reprenant ses sens, sa première pensée a été de me le rendre en silence sans rien demander, mais en retenant ma main comme ne pouvant s'en détacher, avec un regard !..... Mon cousin, qui n'a pas vu Frédéric ne peut avoir l'idée de ce qu'est l'expression;

tous ses traits parlent; ses yeux sont vivants d'éloquence, et si la vertu elle-même descendait du ciel, elle ne le verrait point sans émotion; et c'est auprès d'une femme belle et sensible que vous l'avez placé, au milieu d'une nature dont l'attrait parle au cœur, à l'imagination et aux sens, c'est là que vous les laissiez tête à tête, sans moyens d'échapper à eux-mêmes. Quand tout tendait à les rapprocher, pouvaient-ils y rester impunément? Il eût été beau de le pouvoir, il était insensé de le risquer, et vous deviez songer que toute force employée à combattre la nature, succombe tôt ou tard. Dans une pareille situation, il n'y avait qu'une femme supérieure à tout son sexe, qu'une Claire, enfin, qui pût rester honnête; mais pour n'être pas sensible, ô mon imprudent ami! il fallait être un ange.

En vous engageant à n'user d'aucune réserve avec Claire, je ne vous peins que les avantages qui doivent résulter de la franchise: mais qui peut nom-

brer les terribles inconvéniens de la dissimulation, s'ils viennent à la découvrir? et c'est ce qui arrivera infailliblement, quels que soient les moyens que nous emploierons pour les tromper; deux cœurs, animés d'une semblable passion, ont un instinct plus sûr que notre adresse; ils sont dans un autre univers; ils parlent un autre langage; saus se voir ils s'entendent, sans se communiquer ils se comprennent; ils se devineront et ne nous croiront pas. Prenez garde de mettre la vérité de leur parti, et de les approcher en leur faisant sentir que, hors eux, tout les trompe autour d'eux; prenez garde enfin d'avoir un tort avec Claire: ce n'est pas qu'elle s'en prévalût, elle n'en a pas le droit, et ne peut en avoir la volonté; mais ce n'est qu'en excitant dans son âme tout ce que la reconnaissance a de plus vif, et l'admiration de plus grand, que vous pouvez la ramener à vous, et l'arracher à l'ascendant qui l'entraîne.

LETTRE XXXVI.

CLAIRE A ELISE.

L'UNIVERS entier me l'eût dit, j'aurais démenti l'univers! Mais toi, Elise, tu ne me tromperais pas, et, quelque changée que je sois, je n'ai pas appris encore à douter de mon amie.... Frédéric n'est point ce qu'il me paraissait être ; ardent et impétueux dans ses sensations, il est léger et changeant dans ses sentimens ; on peut captiver son imagination, émouvoir ses sens, et non pénétrer son cœur. C'est ainsi que tu l'as jugé, c'est ainsi que tu l'as vu ; c'est Elise qui le dit, et c'est de Frédéric qu'elle parle! O mortelle angoisse! si ce sentiment profond, indestructible, qui me crie qu'il est toujours vertueux et fidèle, qu'on me trompe et qu'on le calomnie; si ce sentiment, qui est devenu l'unique substance de

mon âme, est réel, c'est donc toi qui me trahis? Toi, Elise! quel horrible blasphême! toi, ma sœur, ma compagne, mon amie, tu aurais cessé d'être vraie avec moi? Non, non; en vain je m'efforce à le penser, en vain je voudrais justifier Frédéric aux dépens de l'amitié même; la vertu outragée étouffe la voix de mon cœur, et m'empêche de douter d'Elise. Ce mot terrible que tu as dit a retenti dans tout mon être; chaque partie de moi-même est en proie à la douleur, et semble se multiplier pour souffrir; je ne sais où porter mes pas, ni où reposer ma tête; ce mot terrible me poursuit, il est partout, il a séché mon âme et renversé toutes mes espérances.

Hélas! depuis quelques jours ma passion ne m'effrayait plus; pour sauver Frédéric, je me sentais le courage d'en guérir. Déjà, dans un lointain avenir j'entrevoyais le calme succéder à l'orage: déjà je formais des plans secrets pour une union qui, en le rendant heureux, lui aurait permis de se réunir

à nous; notre pure amitié embellissait la vie de mon époux, et nos tendres soins effaçaient la peine passagère que nous lui avions causée. Combien j'avais de courage pour un pareil but! nul effort ne m'eût coûté pour l'atteindre, chacun devait me rapprocher de Frédéric! Mais quand il a cessé d'aimer, quand Frédéric est faux et frivole, qu'ai-je besoin de me surmonter? ma tendresse n'est-elle pas évanouie avec l'erreur qui l'avait fait naître? et que doit-il me rester d'elle, qu'un profond et douloureux repentir de l'avoir éprouvée? O mon Elise, tu ne peux savoir combien il est affreux d'être un objet de mépris pour soi-même! Quand je voyais dans Frédéric la plus parfaite des créatures, je pouvais estimer encore une âme qui n'avait failli que pour lui; mais quand je considère pour qui je fus coupable, pour qui j'offensais mon époux, je me sens à un tel degré de bassesse, que j'ai cessé d'espérer de pouvoir remonter à la vertu.

Elise, je renonce à Frédéric, à toi, au monde entier; ne m'écris plus, je ne me sens plus digne de communiquer avec toi; je ne veux plus faire rougir ton front de ce nom d'amie que je te donne ici pour la dernière fois; laisse-moi seule; l'univers et tout ce qui l'habite n'est plus rien pour moi: pleure ta Claire, elle a cessé d'exister.

LETTRE XXXVII.

CLAIRE A ELISE.

Hélas! mon Elise! tu as été bien prompte à m'obéir, et il t'en a peu coûté de renoncer à ton amie! ton silence ne me dit que trop combien ce nom n'est plus fait pour moi, et cependant, tout en étant indigne de le porter, mon âme, déchirée, le chérit encore, et ne peut se résoudre à y renoncer. Il est donc vrai, Elise, toi aussi tu as cessé de m'aimer? La mi-

sérable Claire se verra donc mourir dans le cœur de tout ce qui lui fut cher, et exhalera sa vie sans obtenir un regret ni une larme ! Elle, qui se voyait naguère heureuse mère, sage épouse, aimée, honorée de tout ce qui l'entourait, n'ayant point une pensée dont elle pût rougir, satisfaite du passé, tranquille sur l'avenir, la voilà maintenant méprisée par son amie, baissant un front humilié devant son époux, n'osant soutenir les regards de personne : la honte la suit, l'environne ; il semble que, comme un cercle redoutable, elle la sépare du reste du monde, et se place entre tous les êtres et elle. O tourmens que je ne puis dépeindre ! quand je veux fuir, quand je veux détourner mes regards de moi-même, le remords, comme la griffe du tigre, s'enfonce dans mon cœur et déchire ses blessures. Oui, il faut succomber sous de si amères douleurs, celui qui aurait la force de les soutenir ne les sentirait pas ; mon sang se glace, mes yeux se ferment, et, dans l'accablement où je

suis, j'ignore ce qui me reste à faire pour mourir.... Mais, Elise, si mon trépas expie ma faute, et que ta sagesse daigne s'attendrir sur ma mémoire, souviens-toi de ma fille, c'est pour elle que je t'implore : que l'image de celle qui lui donna la vie ne la prive pas de ton affection; recueille-la dans ton sein, et ne lui parle de sa mère que pour lui dire que mon dernier soupir fut un regret de n'avoir pu vivre pour elle.

LETTRE XVXVIII.

CLAIRE A ELISE.

PARDONNE, ô mon unique consolation! mon amie, mon refuge, pardonne si j'ai pu douter de ta tendresse! Je t'ai jugée non sur ce que tu es, mais sur ce que je méritais; je te trouvais juste dans ta sévérité, comme tu me parais à présent aveugle dans ton

indulgence. Non, mon amie, non, celle qui a porté le trouble dans sa maison et la défiance dans l'âme de son époux, ne mérite plus le nom de vertueuse, et tu ne me nommes ainsi que parce que tu me vois dans ton cœur.

Malgré tes conseils, je n'ai point parlé avec confiance à mon mari; je l'aurais désiré, et plus d'une fois je lui ai donné occasion d'entamer ce sujet; mais il a toujours paru l'éloigner: sans doute il rougirait de m'entendre; je dois lui épargner la honte d'un pareil aveu, et je sens que son silence me prescrit de guérir sans me plaindre. Élise, tu peux me croire, le règne de l'amour est passé; mais le coup qu'il m'a porté a frappé trop violemment sur mon cœur, je n'en guérirai pas. Il est des douleurs que le temps peut user, on se résigne à celles émanées du ciel: on courbe sa tête sous les décrets éternels, et le reproche s'éteint quand il faut l'adresser à Dieu; mais ici tout conspire à rendre ma peine plus cuisante: je ne peux en accuser personne;

tous les maux qu'elle cause refoulent vers mon cœur, car c'est là qu'en est la source.... Cependant je suis calme, car il n'y a plus d'agitation pour celui qui a tout perdu. Néanmoins je vois avec plaisir que M. d'Albe est content de l'espèce de tranquillité dont il me voit jouir. Il a saisi cet instant pour me parler de la lettre où tu lui apprends la réunion imprévue d'Adèle et de Frédéric; pourquoi donc m'en faire un mystère, Elise? Si cette charmante personne parvient à le fixer, crains-tu que je m'en afflige, crois-tu que je le blâme? Non, mon amie, je pense au contraire que Frédéric a senti que quand l'attachement était un crime, l'inconstance devenait une vertu, et il remplit, en m'oubliant, un devoir que l'honneur et la reconnaissance lui imposaient également; c'est ce que j'ai fait entendre à M. d'Albe, lorsqu'il est entré dans les détails de ce que tu lui écrivais. J'ai vu qu'il était étonné et ravi de ma réponse; son approbation m'a ranimée, et l'image de son bon-

heur m'est si douce, que j'en remplirais encore tout mon avenir, si je ne sentais pas mes forces s'épuiser, et la coupe de la vie se retirer de moi.

LETTRE XXXIX.

CLAIRE A ELISE.

Non, mon amie, je ne suis pas malade, je ne suis pas triste non plus; mes journées se déroulent et se remplissent comme autrefois : à l'extérieur je suis presque la même, mais l'extrême faiblesse de mon corps et de mes esprits, le profond dégoût qui flétrit mon âme, m'apprennent qu'il est des chagrins auxquels on ne résiste pas. La vertu fut ma première idole, l'amour la détruisit; il s'est détruit à son tour, et me laisse seule au monde : il faut mourir avec lui. Ah! mon Elise! je souffre bien moins du changement de Frédéric, que de l'avoir si mal jugé :

tu ne peux comprendre jusqu'où allait ma confiance en lui; enfin, te le dirai-je? il a été un moment où j'ai pensé que tu étais d'accord avec mon époux pour me tromper, et que vous vous réunissiez pour me peindre sous des couleurs infidèles et odieuses l'infortuné qui expirait de mon absence; il me semblait voir ce malheureux que j'avais envoyé vers toi pour reposer sa douleur sur ton sein, abusé par tes fausses larmes, confiant entre tes bras, tandis que tu le trahissais auprès de ton amie; enfin mon criminel amour, répandant son venin sur tes lettres et sur les discours de mon époux, m'y faisait trouver des signes nombreux de fausseté. Elise, conçois-tu ce qu'est une passion qui a pu me faire douter de toi? Ah! sans doute, c'est là son plus grand forfait!

Mon amie, le coup qui me tue est d'avoir été trompée sur Frédéric; je croyais si bien le connaître! il me semblait que mon existence eût commencé avec la sienne, et que nos deux âmes,

confondues ensemble, s'étaient identifiées par tous les points. On se console d'une erreur de l'esprit, et non d'un égarement du cœur : le mien m'a trop mal guidée pour que j'ose y compter encore, et je dois voir avec inquiétude jusqu'aux mouvemens qui le portent vers toi. O Frédéric ! mon estime pour toi fut de l'idolâtrie; en me forçant à y renoncer, tu ébranles mon opinion sur la vertu même ; le monde ne me paraît plus qu'une vaste solitude, et les appuis que j'y trouvais, que des ombres vaines qui échappent sous ma main. Elise, tu peux me parler de Frédéric : Frédéric n'est point celui que j'aimais ; semblable au païen qui rend un culte à l'idole qu'il a créée, j'adorais en Frédéric l'ouvrage de mon imagination ; la vérité ou Elise ont déchiré le voile, Frédéric n'est plus rien pour moi ; mais comme je peux tout entendre avec indifférence, de même je peux tout ignorer sans peine, et peut-être devrais-je vouloir que tu continues à garder le silence, afin de

pouvoir consacrer entièrement mes dernières pensées à mon époux et à mes enfans.

LETTRE XL.

CLAIRE A ELISE.

Je n'en puis plus, la langueur m'accable, l'ennui me dévore, le dégoût m'empoisonne; je souffre sans pouvoir dire le remède; le passé et l'avenir, la vérité et les chimères ne me présentent plus rien d'agréable; je suis importune à moi-même; je voudrais me fuir et je ne puis me quitter; rien ne me distrait, les plaisirs ont perdu leur piquant, et les devoirs leur importance. Je suis mal partout: si je marche, la fatigue me force à m'asseoir; quand je me repose, l'agitation m'oblige à marcher. Mon cœur n'a pas assez de place, il étouffe, il palpite violemment; je veux respirer, et de longs et profonds soupirs s'échappent de ma

poitrine. Où est donc la verdure des arbres? les oiseaux ne chantent plus. L'eau murmure-t-elle encore ? Où est la fraîcheur ? où est l'air ? Un feu brûlant court dans mes veines et me consume ; des larmes rares et amères mouillent mes yeux et ne me soulagent pas. Que faire ? où porter mes pas ? pourquoi rester ici ? pourquoi aller ailleurs ? J'irai lentement errer dans la campagne ; là, choisissant des lieux écartés, j'y recueillerai quelques fleurs sauvages et desséchées comme moi, quelques soucis, emblêmes de ma tristesse : je n'y mêlerai aucun feuillage, la verdure est morte dans la nature, comme l'espérance dans mon cœur. Dieu ! que l'existence me pèse ! l'amitié l'embellissait jadis, tous mes jours étaient sereins; une voluptueuse mélancolie m'attirait sous l'ombre des bois, j'y jouissais du repos et du charme de la nature; mes enfans! je pensais à vous alors, je n'y pense plus maintenant que pour être importunée de vos jeux, et tyrannisée par l'obli-

gation de vous rendre des soins. Je voudrais vous ôter d'auprès de moi, je voudrais en ôter tout le monde, je voudrais m'en ôter moi-même.....
Lorsque le jour paraît, je sens mon mal redoubler, Que d'instans comptés par la douleur ! Le soleil se lève, brille sur toute la nature et la ranime de ses feux; moi seule, importunée de son éclat, il m'est odieux et me flétrit : semblable au fruit qu'un insecte dévore au cœur, je porte un mal invisible.... et pourtant de vives et rapides émotions viennent souvent frapper mes sens; je me sens frissonner dans tout mon corps; mes yeux se portent du même côté, s'attachent sur le même objet; ce n'est qu'avec effort que je les en détourne. Mon âme, étonnée, cherche et ne trouve point ce qu'elle attend; alors plus agitée, mais affaiblie par les impressions que j'ai reçues, je succombe tout-à-fait, ma tête penche, je fléchis, et dans mon morne abattement, je ne me débats plus contre le mal qui me ue.

LETTRE XLI.

ÉLISE A M. D'ALBE.

Votre lettre m'a rassurée, mon cousin, j'en avais besoin, et je me féliciterais bien plus des changemens que vous avez observés chez Claire, si je ne craignais qu'abusé par votre tendresse, vous ne prissiez l'affaissement total des organes pour la tranquillité, et la mort de l'âme pour la résignation.

Je ne m'étonne point de ce que vous inspire la conduite de Claire; je reconnais là cette femme dont chaque pensée était une vertu, et chaque mouvement un exemple. Son cœur a besoin de vous dédommager de ce qu'il a donné involontairement à un autre, et elle ne peut être en paix avec elle-même qu'en vous consacrant tout ce qui lui reste de force et de vie; vous êtes touché de sa constante attention envers vous, de

l'expression tendre dont elle l'anime; vous êtes surpris des soins continuels de son active bienfaisance envers tout ce qui l'entoure. Eh! mon cousin, ignorez-vous que le cœur de Claire fut créé dans un jour de fête, qu'il s'échappa parfait des mains de la nature, et que son essence étant la bonté, elle ne peut cesser de faire le bien qu'en cessant de vivre?

Je ne vous peindrai point le mal que m'ont fait ses lettres; je rejette avec effroi cette confiance sans bornes qui, lui faisant étouffer jusqu'à l'instinct de son cœur, me rend responsable de sa vie; elle se reproche, comme un forfait, d'avoir pu douter de son époux et de son amie, et ce forfait, il faut le dire, c'est nous qui l'avons commis, car c'en est un de tromper une femme comme elle; ses torts furent involontaires, les nôtres sont calculés; elle repousse les siens avec horreur, nous persistons dans les nôtres de sang froid. Animée par un motif sublime, elle put se résoudre à taire la vérité. Nous!

nous l'avons souillée par de méprisables détours, sans avoir même la certitude de réussir; cependant je ne me reproche rien ; et la vie de Claire, dût-elle être le prix de l'exécution de vos volontés, en m'y soumettant, en la sacrifiant elle-même au moindre de vos désirs, je remplis son vœu, je ne fais que ce qu'elle m'eût prescrit, que ce qu'elle ferait elle-même avec transport.

Ne pensez pas pourtant que je fusse d'avis de changer de plan; non, à présent il faut le suivre jusqu'au bout; et il n'est plus temps de reculer, une nouvelle secousse l'épuiserait; mais n'attendez pas que je persiste à lui donner des détails imaginaires sur l'état de Frédéric, non, elle-même ayant senti que la raison nous engageait à n'en parler jamais, je me bornerai à garder un silence absolu sur ce sujet.

Depuis que Frédéric commence à se lever, il m'a conjuré de lui donner le détail de mes affaires; je l'ai fait avec empressement, dans l'espérance de le

distraire; il les a saisis avec intelligence, il les suit avec opiniâtreté: comment s'en étonner? Claire lui ordonna ce travail.

Il a reçu hier votre lettre, celle où, sans lui parler directement de votre femme, vous la lui peignez à chaque page, gaie et tranquille. J'ignore l'effet que ces nouvelles ont produit sur lui, il ne m'en a rien dit, j'observe seulement que son regard est plus sombre et son silence plus absolu: il concentre toutes ses sensations en lui-même, rien ne perce, rien ne l'atteint, rien ne le touche. Ce matin, tandis qu'il travaillait auprès de moi, pour le tirer de sa morne stupeur, j'ai sorti le portrait de Claire de mon sein et l'ai posé auprès de lui: son premier mouvement a été de me regarder avec surprise, comme pour me demander ce que cela signifiait; et puis, reportant ses yeux sur l'objet qui lui était offert, il l'a contemplé long-temps; enfin, me le rendant avec froideur: « Ce n'est pas elle, » m'a-t-il dit, puis il s'est tû et s'est remis à

l'ouvrage. Quelques heures se sont passées dans un mutuel silence; il ne me questionne que sur mes affaires; si je l'interroge sur tout autre sujet que Claire, il n'a pas l'air de m'entendre, ou bien il me répond par un signe ou un monosyllabe; j'écarte avec grand soin toute conversation tendante à une entière confiance, car je ne me sentirais pas la force de continuer à le tromper. A chaque instant la pitié m'entraîne à lui ouvrir mon cœur; c'est un besoin qui s'accroît de jour en jour, et mon courage n'est pas à l'épreuve de sa douleur: je n'ai pourtant rien dit encore; mais il ne faut peut-être qu'un mot de sa part, qu'un instant d'épanchement pour m'arracher votre secret. Ah! mon cousin! pardonnez mon incertitude; mais voir souffrir un malheureux, pouvoir le soulager d'un mot et se taire, c'est un effort auquel je ne peux pas espérer d'atteindre. Puis-je même le désirer? Voudrais-je étouffer dans mon âme cet ascendant qui nous pousse à adoucir les maux

d'autrui ? Ah ! si c'est là une faiblesse, je ne sais quel courage la vaudrait ! Il y a une heure que j'étais avec Frédéric ; les cris de ma fille m'ayant forcée à sortir avec précipitation, j'ai oublié sur ma cheminée une lettre de Claire que je venais de recevoir. L'idée que Frédéric pouvait la lire m'a fait frémir, je suis remontée comme un éclair, il la tenait dans sa main. « Frédéric, qu'avez-vous fait ? me suis-je écriée. — Rien qu'elle ne m'eût permis ! m'a-il répondu. — Vous n'avez donc pas lu cette lettre ? ai-je repris. — Non, elle m'aurait méprisé, m'a-t-il dit, en me la remettant. » J'ai voulu louer sa discrétion, sa délicatesse ; il m'a interrompue. « Non Élise, vous vous méprenez ; je n'ai plus ni délicatesse, ni vertu ; je n'agis, ne sens et n'existe plus que par elle, et peut-être eussé-je lu ce papier si la crainte de lui déplaire ne m'eût arrêté. » En finissant cette phrase, il est retombé dans son immobilité accoutumée. Que ne donnerais-je pas pour qu'il exhalât ses trans-

ports, pour l'entendre pousser des cris aigus, pour le voir se livrer à un désespoir forcené! combien cet état serait moins effrayant que celui où il est! Concentrant dans son sein toutes les furies de l'enfer, elles le déchirent par cent forces diverses, et ces blessures qu'il renferme, s'aigrissent, s'enveniment sur son cœur, et portent dans tout son être des germes de destruction. L'infortuné mérite votre pitié, et quelle que fût son ingratitude envers vous, son supplice l'expie et l'emporte sur elle.

LETTRE XLII.

CLAIRE A ELISE.

Élise, je crois que le ciel a béni mes efforts, et qu'il n'a pas voulu me retirer du monde avant de m'avoir rendue à moi-même : depuis quelques jours un calme salutaire s'insinue dans mes veines, je souris avec satisfaction

à mes devoirs ; la vue de mon mari ne me trouble plus ; et je partage le contentement qu'il éprouve à se trouver près de moi ; je vois qu'il me sait gré de toute la tendresse que je lui montre ; et qu'il en distingue bien toute la sincérité. Son indulgence m'encourage, ses éloges me relèvent, et je ne me crois plus méprisable quand je vois qu'il m'estime encore ; mais à mesure que mon âme se fortifie, mon corps s'affaiblit. Je voudrais vivre pour mon digne époux, c'est là le vœu que j'adresse au ciel tous les jours, c'est là le seul prix dont je pourrais racheter ma faute ; mais il faut renoncer à cet espoir. La mort est dans mon sein, Elise, je la sens qui me mine, et ses progrès, lents et continus, m'approchent insensiblement de ma tombe. O mon excellente amie ! ne pleure pas sur mon trépas, mais sur la cause qui me le donne ; s'il m'eût été permis de sacrifier ma vie pour toi, mes enfants ou mon époux, ma mort aurait fait mon bonheur et ma gloire ; mais périr victime de la per-

fidie d'un homme, mais mourir de la main de Frédéric! .... O Frédéric! ô souvenir mille fois trop cher! Hélas; ce nom fut jadis pour moi l'image de la plus noble candeur; à ce nom, se rattachaient toutes les idées du beau et du grand; lui seul me paraissait exempt de cette contagion funeste que la fausseté a soufflée sur l'univers; lui seul me présentait ce modèle de perfection dont j'avais souvent nourri mes rêveries, et c'est de cette hauteur où l'amour l'avait élevé qu'il tombe.... Frédéric, il est impossible d'oublier si vite l'amour dont tu prétendais être atteint, tu as donc feint de le sentir? L'artifice d'un homme ordinaire ne paraît qu'une faute commune, mais Frédéric, artificieux, est un monstre : la distance de ce que tu es, à ce tu feignais d'être, est immense, et il n'y a point de crime pareil au tien. Mon plus grand tourment est bien moins de renoncer à toi que d'être forcée de te mépriser, et ta bassesse était le seul coup que je ne pouvais supporter.

Mon amie, cette lettre-ci est la dernière où je te parlerai de lui; désormais mes pensées vont se porter sur de plus dignes objets; le seul moyen d'obtenir la miséricorde céleste, est sans doute d'employer le reste de ma vie au bonheur de ce qui m'entoure: je visite mon hospice tous les jours; je vois avec plaisir que ma longue absence n'a point interrompu l'ordre que j'y avais établi. Je léguerai à mon Elise le soin de l'entretenir; c'est d'elle que ma Laure apprendra à y veiller à son tour: puisse cette fille chérie se former auprès de toi à toutes les vertus qui manquèrent à sa mère! parle-lui de mes torts, surtout de mon repentir; dis-lui que si je t'avais écoutée, j'aurais vécu paisible et honorée, et que je t'aurais valu peut-être. Que ses tendres soins dédommagent son vieux père de tout le mal que je lui causai; et, pour payer tout ce qu'elle tiendra de toi, puisse-t-elle t'aimer comme Claire! .... Adieu, mon cœur se déchire à l'aspect de tout ce que j'aime;

c'est au moment de quitter des objets si chers, que je sens combien ils m'attachent à la vie. Élise, tu consoleras mon digne époux, tu ne le laisseras pas isolé sur la terre; tu deviendras son amie, de même que la mère de mes enfants; ils n'auront pas perdu au change.

LETTRE XLIII.

CLAIRE A ELISE.

Ne t'afflige point, mon amie, la douce paix que Dieu répand sur mes derniers jours m'est un garant de sa clémence; quelques instants encore, et mon âme s'envolera vers l'éternité. Dans ce sanctuaire immortel, si j'ai à rougir d'un sentiment qui fut involontaire, peut-être l'aurai-je trop expié sur la terre pour en être punie dans le ciel. Chaque jour, prosternée devant la majesté suprême, j'admire sa puissance et j'im-

plore sa bonté ; elle enveloppe de sa bienfaisance tout ce qui respire, tout ce qui sent, tout ce qui souffre : c'est là le manteau dont les malheureux doivent réchauffer leurs cœurs.... Mais, quand la nuit a laissé tomber son obscur rideau, je crois voir l'ombre du bras de l'Eternel étendu vers moi ; dans ces instants d'un calme parfait, l'âme s'élance vers le ciel et correspond avec Dieu, et la conscience, reprenant ses droits, pèse le passé et pressent l'avenir. C'est alors que, jetant un coup d'œil sur ces jours engloutis par le temps, on se demande, non sans effroi, comment ils ont été employés, et en faisant la revue de sa vie, on compte par ses actions les témoins qui déposeront bientôt pour ou contre soi. Quel calcul ! qui osera le faire sans une profonde humilité, sans un repentir poignant de toutes les fautes auxquelles on fut entraîné ? O Frédéric ! comment supporteras-tu ces redoutables moments ? Quand il se pourrait, qu'innocent d'artifice, tu aies cru sentir tout ce que

tu m'exprimais, songe, malheureux, que pour t'absoudre de ton ingratitude envers ton père, il aurait fallu que le ciel lui-même eût allumé les feux dont tu prétendais brûler, et ceux-là ne s'éteignent point. Et toi, mon Elise, pardonne, si le souvenir de Frédéric vient encore se mêler à mes dernières pensées, le silence absolu que tu gardes à ce sujet, me dit assez que je devrais t'imiter ; mais, avant de quitter cette terre que Frédéric habite encore, permets-moi du moins de lui adresser un dernier adieu, et de lui dire que je lui pardonne : s'il reste à cet infortuné quelques traits de ressemblance avec celui que j'aimais, l'idée d'avoir causé ma mort accélérera la sienne, et peut-être n'est-t-il pas éloigné l'instant qui doit nous réunir sous la voûte céleste. Ah ! quand c'est là seulement que je dois le revoir, serais-je donc coupable de souhaiter cet instant ?

*

LETTRE XLIV.

ELISE A M. D'ALBE.

Il est donc vrai, mon amie s'affaiblit et chancelle, et vous êtes inquiet sur son état! Ces évanouissements longs et fréquents sont un symptôme effrayant, et un obstacle au désir que vous auriez de lui faire changer d'air? Ah! sans doute je volerai auprès d'elle, je confierai mes deux fils à Frédéric; c'est une chaîne dont je l'attacherai ici; je dissimule ma douleur devant lui, car s'il pouvait soupçonner le motif de mon voyage, s'il se doutait que tout ce que vous lui dites de Claire n'est qu'une erreur, s'il voyait ces terribles paroles que vous n'avez point tracées sans frémir, et que je n'ai pu lire sans désespoir, *déjà les ombres de la mort couvrent son visage*, aucune force humaine ne le retiendrait ici.

Non, mon ami, non je ne vous fais pas de reproches, je n'en fais pas même à l'auteur de tous nos désastres. Dès qu'un être est atteint par le malheur, il devient sacré pour moi, et Frédéric est dans un état trop affreux pour que l'amertume de ma douleur tourne contre lui ; mais mon âme est brisée de tristesse, et je n'ai point d'expressions pour ce que j'éprouve. Claire était la gloire, le délice de ma vie ; si je la perds, tous les liens qui me restent me deviendront odieux ; mes enfants, oui mes enfants eux-mêmes ne seront plus pour moi qu'une charge pesante : chaque jour en les embrassant, je penserai que ce sont eux qui m'empêchent de la rejoindre ; dans ma profonde douleur, je rejette et leurs caresses, et les jouissances qu'ils me promettaient, et tous les nœuds qui m'attachent au monde ; et mon âme désespérée déteste les plaisirs que Claire ne peut plus partager.

Ah ! croyez-moi, laissez-lui remplir tous ses exercices de piété, ce ne sont point eux qui l'affaiblissent, au con-

traire, les âmes passionnées comme la sienne ont besoin d'aliment et cherchent toujours leurs ressources ou très-loin ou très-près d'elles : dans les idées religieuses ou dans les idées sensibles, et le vide terrible que l'amour y laisse ne peut être rempli que par Dieu même.

Annoncez-moi à Claire ; je compte partir dans deux ou trois jours. Fiez-vous à ma foi, je saurai respecter votre volonté, ma parole et l'état de mon amie, et elle ignorera toujours que son époux, cessant un moment de l'apprécier, la traita comme une femme ordinaire.

LETTRE XLV.

ELISE A M. D'ALBE.

O mon cousin ! Frédéric est parti, et je suis sûre qu'il est allé chez vous, et je tremble que cette lettre, que je vous envoie par un exprès, n'arrive

trop tard, et ne puisse empêcher les maux terribles qu'une explication entraînerait après elle... Comment vous peindre la scène qui vient de se passer? Aujourd'hui, pour la première fois, Frédéric m'a accompagnée dans une maison étrangère : muet, taciturne, son regard ne fixait aucun objet, il semblait ne prendre part à rien de ce qui se faisait autour de lui, et répondait à peine quelques mots au hasard aux différentes questions qu'on lui adressait. Tout-à-coup un homme inconnu prononce le nom de madame d'Albe, il dit qu'il vient de chez elle, qu'elle est mal, mais très-mal. . . . Frédéric jette sur moi un œil hagard et interrogatif, et voyant des larmes dans mes yeux, il ne doute plus de son malheur. Alors il s'approche de cet homme et le questionne. En vain je l'appelle, en vain je lui promets de lui tout dire, il me repousse avec violence en s'écriant : « Non, vous m'avez trompé, je ne vous crois plus.. » L'homme qui venait de parler, et qui n'avait été

chez vous que pour des affaires relatives à votre commerce, étourdi de l'effet inattendu de ce qu'il a dit, hésite à répondre aux questions pressantes de Fredéric. Cependant effrayé de l'accent terrible de ce jeune homme, il n'ose résister ni à son ton ni à son air. « Ma foi, dit-il, madame d'Albe se meurt, et on assure que c'est à cause de l'infidélité d'un jeune homme qu'elle aimait, et que son mari a chassé de chez elle. »

A ces mots, Frédéric jette un cri perçant, renverse tout ce qui se trouve sur son passage, et s'élance hors de la chambre; je me précipite après lui, je l'appelle, c'est au nom de Claire que je le supplie de m'entendre, il n'écoute rien: nulle force ne peut le retenir, il écrase tout ce qui s'oppose à sa fuite, je le perds de vue, je ne l'ai plus revu, et j'ignore ce qu'il est devenu; mais je ne doute point qu'il n'ait porté ses pas vers l'asile de Claire, je tremble qu'elle ne le voye; la surprise, l'émotion épuiserait ses forces. O mon ami! puisse ma lettre arriver

à temps pour prévenir un pareil malheur ! L'insensé, dans son féroce délire, il ne songe pas que son apparition subite peut tuer celle qu'il aime. Ah ! s'il se peut, empêchez-les de se voir, repoussez-le de votre maison, qu'il ne retrouve plus en vous ce père indulgent qui justifiait tous ses torts, faites tonner l'honneur outragé, accablez-le de votre indignation; que vous font sa fureur, ses imprécations, sa douleur même ? Songez que c'est lui qui est le meurtrier de Claire, que c'est lui qui a porté le trouble dans cette âme céleste, et qui a terni une réputation sans tache, car enfin les discours de cet homme inconnu ne sont-ils pas l'écho fidèle de l'opinion publique ? Ce monde barbare, odieux et injuste, a déshonoré mon amie, sans égard pour ce qu'elle fut, il la juge à la rigueur sur de trompeuses apparences, mais ne distingue pas la femme tendre et irréprochable, de la femme adultère. Eh! quand ma Claire retrouverait toutes ces forces contre l'amour, en au-

rait elle contre la perte de l'estime publique ? Celle qui la respecta toujours, qui la regardait comme le plus bel ornement de son sexe, pourrait-elle vivre après l'avoir perdue ? Non, Claire, meurs, quitte une terre qui ne sut pas te connaître, et qui n'était pas digne de te porter : abreuvée de larmes et d'outrages, va demander au ciel le prix de tes douleurs, et que les anges, empressés auprès de toi, ouvrent leurs bras pour recevoir leur semblable.

Ici finissent les lettres de Claire; le reste est un récit écrit de la main d'Elise. Sans doute elle en aura recueilli les principaux traits de la bouche de son amie, et elle les aura confiés au papier, pour que la jeune Laure, en les lisant un jour, pût se préserver des passions dont sa déplorable mère avait été la victime.

Il était tard, la nuit commençait à s'étendre sur l'univers, Claire, faible et languissante, s'était fait conduire au bas de son jardin, sous l'ombre des peupliers qui couvrent l'urne de son père, et où sa piété consacra un hôtel à la di-

vinité. Humblement prosternée sur le dernier degré, le cœur toujours dévoré de l'image de Frédéric, elle implorait la clémence du ciel pour un être si cher, et des forces pour l'oublier. Tout-à-coup une marche précipitée l'arrache à ses méditations, elle s'étonne qu'on vienne la troubler; et, tournant la tête, le premier objet qui la frappe, c'est Frédéric! Frédéric pâle, éperdu, couvert de sueur et de poussière. A cet aspect elle croit rêver, et reste immobile comme craignant de faire un mouvement qui lui arrache son erreur. Frédéric la voit et s'arrête, il contemple ce visage charmant qu'il avait laissé naguère brillant de fraîcheur et de jeunesse, il le retrouve flétri, abattu, ce n'est plus que l'ombre de Claire, et le sceau de la mort est déjà empreint dans tous ses traits; il veut parler et ne peut articuler un mot; la violence de la douleur a suspendu son être. Claire, toujours immobile, les bras étendus vers lui, laisse échapper le nom de Frédéric: à cette voix il retrouve la chaleur et la

vie, et saisissant sa main décolorée : « Non, s'écrie-t-il, tu ne l'as pas cru que Frédéric ait cessé de t'aimer, non ; ce blasphême horrible, épouvantable, a été démenti par ton cœur. O ma Claire ! en te quittant, en renonçant à toi pour jamais, en supportant la vie pour t'obéir, j'avais cru avoir épuisé la coupe amère de l'infortune ; mais si tu as douté de ma foi, je n'en ai goûté que la moindre partie. . . . Parle donc, Claire, rassure-moi, romps ce silence mortel qui me glace d'effroi. » En disant ces mots, il la pressait sur son sein avec ardeur. Claire, le repoussant doucement, se lève, fixe les yeux sur lui, et le parcourant long-temps avec surprise : « O toi, dit-elle, qui me présente l'image de celui que j'ai tant aimé, toi, l'ombre de ce Frédéric dont j'avais fait mon dieu ! dis, descends-tu du céleste séjour pour m'apprendre que ma dernière heure approche ? et es-tu l'ange destiné à me guider vers l'éternelle région ? — Qu'ai-je entendu ? lui répond Frédéric, est-ce toi qui me

méconnais? Claire, ton cœur est-il donc changé comme tes traits, et reste-t-il insensible auprès de moi. — Quoi! il se pourrait que tu sois toujours Frédéric! s'écrie-t-elle, mon Frédéric existerait encore? On me l'avait dit perdu, l'amitié m'aurait-elle donc trompée? — Oui, interrompit-il avec véhémence, une affreuse trahison me faisait paraître infidèle à tes yeux, et te peignait à moi gaie et paisible; on nous faisait mourir victime l'un de l'autre, on voulait que nous nous enfonçassions mutuellement le poignard dans nos cœurs. Crois-moi, Claire, amitié, foi, honneur, tout est faux dans le monde; il n'y a de vrai que l'amour; il n'y a de réel que ce sentiment puissant et indestructible qui m'attache à ton être, et qui dans ce moment même te domine ainsi que moi : ne le combats plus, ô mon amie! livre-toi à ton amant, partage ses transports, et sur les bornes de la vie où nous touchons l'un et l'autre, goûtons, avant de la quitter, cette félicité suprême qui nous attend dans

l'éternité. » Frédéric dit, et saisissant Claire, il la serre dans ses bras, il la couvre de baisers, il lui prodigue ses brûlantes caresses; l'infortunée, abattue par tant de sensations, palpitante, oppressée, à demi-vaincue par son cœur et par sa faiblesse, résiste encore, le repousse et s'écrie : « Malheureux! quand l'éternité va commencer pour moi, veux-tu que je paraisse déshonorée devant le tribunal de Dieu! Frédéric, c'est pour toi que je t'implore, la responsabilité de mon crime retombera sur ta tête. — Eh bien! je l'accepte, interrompit-il d'une voix terrible, il n'est aucun prix dont je ne veuille acheter la possession de Claire; qu'elle m'appartienne un instant sur la terre, et que le ciel m'écrase pendant l'éternité! » L'amour a doublé les forces de Frédéric, l'amour et la maladie ont épuisé celles de Claire. Elle n'est plus à elle, elle n'est plus à la vertu; Frédéric est tout, Frédéric l'emporte.... Elle l'a goûté dans toute sa plénitude, cet éclair de délice qu'il n'appartient qu'à l'amour de sentir; elle

l'a connue, cette jouissance délicieuse et unique, rare et divine comme le sentiment qui l'a créée : son âme, confondue dans celle de son amant, nage dans un torrent de volupté; il fallait mourir alors, mais Claire était coupable, et la punition l'attendait au réveil. Qu'il fut terrible! quel gouffre il présenta à celle qui vient de rêver le ciel! Elle a violé la foi conjugale! Elle a souillé le lit de son époux! La noble Claire n'est plus qu'une infâme adultère! Des années d'une vertu sans tache, des mois de combats et de victoires sont effacés par ce seul instant! elle le voit, et n'a plus de larmes pour son malheur; le sentiment de son crime l'a dénaturée; ce n'est plus cette femme douce et tendre dont l'accent pénétrant maîtrisait l'âme des êtres sensibles, et en créait une aux indifférents; c'est une femme égarée, furieuse, qui ne peut se cacher sa perfidie et qui ne peut la supporter. Elle s'éloigne de Frédéric avec horreur, et levant ses mains tremblantes vers le ciel : » Eternelle

*

justice! s'écrie-t-elle, s'il te reste quelque pitié pour la vile créature qui ose t'implorer encore, punis le lâche artisan de mon malheur; qu'errant, isolé dans le monde, il y soit toujours poursuivi par l'ignominie de Claire et les cris de son bienfaiteur. Et toi, homme perfide et cruel, contemple ta victime, mais écoute les derniers cris de son cœur; il te hait ce cœur plus encore qu'il ne t'a aimé; ton approche le fait frémir, et ta vue est son plus grand supplice; éloigne-toi, va, ne me souille plus de tes indignes regards. » Frédéric, embrasé d'amour et dévoré de remords, veut fléchir son amante : prosterné à ses pieds, il l'implore, la conjure, elle n'écoute rien; le crime a anéanti l'amour, et la voix de Frédéric ne va plus à son cœur. Il fait un mouvement pour se rapprocher d'elle; effrayée, elle s'élance auprès de l'autel divin, et l'entourant de ses bras, elle dit : « Ta main sacrilége osera-t-elle m'atteindre jusqu'ici? Si ton âme basse et rampante n'a

pas craint de profaner tout ce qu'il y a de saint sur la terre, respecte au moins le ciel, et que ton impiété ne vienne pas m'outrager jusque dans ce dernier asile. « C'est ici, ajouta-t-elle dans un transport prophétique, que je jure que cet instant où je te vois est le dernier où mes yeux s'ouvriront sur toi; si tu demeures encore, je saurai trouver une mort prompte, et que le ciel m'anéantisse à l'instant où tu oserais reparaître devant moi. »

Frédéric, terrassé par cette horrible imprécation, et frémissant que le moindre délai n'assassine son amante, s'éloigne avec impétuosité. Mais à peine est-il hors de sa vue, qu'il s'arrête; il ne peut sortir du bois épais qui les couvre, sans l'avoir entendue encore une fois, et élevant la voix, il s'écrie : « O toi, que je ne dois plus revoir! toi qui, d'accord avec le ciel, viens de maudire l'infortuné qui t'adorait! toi qui, pour prix d'un amour sans exemple, le condamne à un exil éternel! toi enfin dont la haine l'a proscrit de la surface

du monde, ô Claire ! avant que l'immensité nous sépare à jamais, avant que le néant soit entre nous deux, que j'entende encore ton accent, et au nom du tourment que j'endure, que ce soit un accent de pitié !.... » Il se tait, il ne respire pas, il étouffe les horribles battements de son cœur pour mieux écouter, il attend la voix de Claire..... Enfin ces mots faibles, tremblants, et qui percent à peine le repos universel de la nature, viennent frapper ses oreilles et calmer ses sens : *Va, malheureux, je te pardonne.*

L'indignation avait ranimé les forces de Claire, l'attendrissement les anéantit : subjuguée par l'ascendant de Frédéric, à l'instant, où en lui pardonnant, elle sentit qu'elle l'aimait encore, elle tomba sans mouvement sur les degrés de l'autel.

Cependant M. d'Albe qui n'avait point reçu la lettre d'Elise, et qui était sorti pour quelques heures, apprend à son retour que Frédéric a paru dans la maison ; il frémit, et demande sa

femme; on lui dit qu'elle est allée, selon son usage, se recueillir près du tombeau de son père. Il dirige ses pas de ce côté; la lune éclairait faiblement les objets : il appelle Claire, elle ne répond point; sa première idée est qu'elle a fui avec Frédéric; la seconde, plus juste, mais plus terrible encore, est qu'elle a cessé d'exister. Il se hâte d'arriver; enfin, à la lueur des rayons argentés qui percent à travers les tremblants peupliers, il aperçoit un objet... une robe blanche... il approche.... c'est Claire étendue sur le marbre et aussi froide que lui. A cette vue il jette des cris perçants; ses gens l'entendent et accourent. Ah! comment peindre la consternation universelle! Cette femme céleste n'est plus, cette maîtresse adorée, cet ange de bienfaisance n'est plus qu'une froide poussière! La désolation s'empare de tous les cœurs : cependant un mouvement a ranimé l'espérance; on se hâte, on la transporte, les secours volent de tous côtés. La nuit entière se passe dans l'incertitude, mais

le lendemain une ombre de chaleur renait, ses yeux se rouvrent au jour, au moment même où Elise arrivait auprès d'elle.

Cette tendre amie avait suivi sa lettre de près, mais sa lettre n'était point arrivée; un mot de M. d'Albe l'instruit de tout, elle entre éperdue. Claire ne la méconnaît point, elle lui tend les bras. Elise se précipite, Claire la presse sur son cœur déjà atteint des glaces de la mort. Elle veut que l'amitié la ranime et lui rende la force d'exprimer ses dernières volontés : son œil mourant cherche son époux; sa voix éteinte l'appelle; elle prend sa main, et l'unissant à celle de son amie, elle les regarde tous deux avec tristesse, et dit : « Le ciel n'a pas voulu que je meure innocente, l'infortunée que vous voyez devant vous s'est couverte du dernier opprobre; mes sens égarés m'ont trahie; et un ingrat, abusant de ma faiblesse, a brisé les nœuds sacrés qui m'attachaient à mon époux. Je ne demande point d'indulgence, ni lui ni

moi n'avons droit d'y prétendre : il est des crimes que la passion n'excuse pas, et que le pardon ne peut atteindre.... » Elle se tait; en l'écoutant, l'âme d'Elise se ferme à toute espérance, elle est sûre que son amie ne survivra pas à sa honte.

M. d'Albe, consterné de ce qu'il entend, ne repousse pas néanmoins la main qui l'a trahi. « Claire, lui dit-il, votre faute est grande sans doute; mais il vous reste encore assez de vertus pour faire mon bonheur, et le seul tort que je ne vous pardonne pas, est de souhaiter une mort qui me laisserait seul au monde. » A ces mots, sa femme lève sur lui un œil attendri et reconnaissant : « Cher et respectable ami, lui dit-elle, croyez que c'est pour vous seul que je voudrais vivre, et que mourir indigne de vous est ce qui rend ma dernière heure si amère. Mais je sens que mes forces diminuent, éloignez-vous l'un et l'autre, j'ai besoin de me recueillir quelques momens, afin de vous parler encore. »

Elise ferme doucement le rideau et ne profère pas une parole ; elle n'a rien à dire , rien à demander , rien à attendre : l'aveu de son amie lui a appris que tout était fini , que l'arrêt du sort était irrévocable, et que Claire était perdue pour elle.

M. d'Albe, qui la connaît moins, s'agite et se tourmente; plus heureux qu'Elise, il craint, car il espère ; il s'étonne de la tranquillité de celle-ci, sa muette consternation lui paraît de la froideur, il le dit et s'en irrite. Elise, sans s'émouvoir de sa colère, se lève doucement et l'entraînant hors de la chambre : « Au nom de Dieu! lui dit-elle, ne troublez pas la solennité de ces moments par de vains secours qui ne la sauveront point, et calmez un emportement qui peut rompre le dernier fil qui la retient à la vie. Craignez qu'elle ne s'éteigne avant de nous avoir parlé de ses enfants; sans doute son dernier vœu sera pour eux ; tel qu'il soit, fût-il de lui survivre, je jure de le remplir. Quant à son existence ter-

restre, elle est finie; du moment que Claire fut coupable, elle a dû renoncer au jour; je l'aime trop pour vouloir qu'elle vive, et je la connais trop pour l'espérer. » L'air imposant et assuré dont Elise accompagna ces mots, fut un coup de foudre pour M. d'Albe; il lui apprit que sa femme était morte.

Elise se rapprocha du lit de son amie : assise à son chevet, toujours immobile et silencieuse, il semblait qu'elle attendît le dernier souffle de Claire pour exhaler le sien.

Au bout de quelques heures, Claire étendit la main, et prenant celle d'Elise : « Je sens que je m'éteins, dit-elle, il faut me hâter de parler; fais sortir tout le monde, et que M. d'Albe reste seul avec toi. » Elise fait un signe, chacun se retire; le malheureux époux s'avance, sans avoir le courage de jeter les yeux sur celle qu'il va perdre; il se reproche intérieurement d'avoir peut-être causé sa mort en la trompant. Claire devine son repentir, et croit que son amie le partage; elle se

hâte de les rassurer. « Ne vous reprochez point, leur dit-elle, de m'avoir déguisé la vérité, votre motif fut bon, et ce moyen pouvait seul réussir ; sans doute il m'eût guérie, si l'effrayante fatalité qui me poursuit n'eût renversé tous vos projets. » Elise ne répond rien, elle sait que Claire ne dit cela que pour calmer leur conscience agitée, et elle ne se justifie pas d'un tort qui retomberait en entier sur M. d'Albe ; mais celui-ci s'accuse, il rend à Elise la justice qui lui est due, en apprenant à Claire qu'elle n'a cédé qu'à sa volonté. Elle est dédommagée de sa droiture ; un léger serrement de main que M. d'Albe n'aperçoit pas, la récompense sans le punir. Claire reprend la parole. « O mon ami! dit-elle en regardant tendrement son mari, nul n'est ici coupable que moi ; vous, qui n'eûtes jamais de pensées que pour mon bonheur, et que j'offensai avec tant d'ingratitude, est-ce à vous à vous repentir? » M. d'Albe prend la main de sa femme et la couvre de larmes; elle

continue : « Ne pleurez point, mon ami, ce n'est pas à présent que vous me perdez; mais quand, par une honteuse faiblesse, j'autorisai l'amour de Frédéric; quand par un raisonnement spécieux, je manquai de confiance en vous pour la première fois de ma vie, ce fut alors que cessant d'être moi-même, je cessai d'exister pour vous; dès l'instant où je m'écartai de mes principes, les anneaux sacrés qui les liaient ensemble se brisèrent, et me laissèrent sans appui dans le vague de l'incertitude; alors la séduction s'empara de moi, fascina mes yeux, obscurcit le sacré flambeau de la vertu, et s'insinua dans tous mes sens; au lieu de m'arracher à l'attrait qui m'entraînait, je l'excusai, et dès-lors la chute devint inévitable. O toi, mon Elise! continua-t-elle avec un accent plus élevé, toi qui vas devenir la mère de mes enfans, je ne te recommande point mon fils; il aura les exemples de son père; mais veille sur ma Laure, que son intérêt l'emporte sur ton amitié.

Si quelques vertus honorèrent ma vie, dis-lui que ma faute les effaça toutes, en lui racontant la cause de ma mort; garde-toi bien de l'excuser, car dès-lors tu l'intéresserais à mon crime; qu'elle sache que ce qui m'a perdue, est d'avoir coloré le vice des charmes de la vertu; dis-lui bien que celui qui la déguise est plus coupable encore que celui qui la méconnaît; car en la faisant servir de voile à son hideux ennemi, on nous trompe, on nous égare, et on nous approche de lui quand nous croyons n'aimer qu'elle . . . Enfin, Elise, ajouta-t-elle en s'affaiblissant, répète souvent à ma Laure que si une main courageuse et sévère avait dépouillé le prestige dont j'entourais mon amour, et qu'on n'eût pas craint de me dire que celle qui compose avec l'honneur l'a déjà perdu, et que jamais il n'y eut de nobles effets d'une cause vicieuse, alors, sans doute, j'eusse foulé aux pieds le sentiment dont j'expire aujourd'hui....» Ici Claire fut forcée de s'interrompre, en vain

elle voulut achever sa pensée, ses idées se troublèrent, et sa langue glacée ne put articuler que des mots entrecoupés. Au bout de quelques instans, elle demanda la bénédiction de son époux; en la recevant, un éclair de joie ranima ses yeux. « A présent je meurs en paix, dit-elle, je peux paraître devant Dieu.... Je vous offensai plus que lui, il ne sera pas plus sévère que vous. » Alors, jetant sur lui un dernier regard, et serrant la main de son amie, elle prononça le nom de Frédéric, soupira et mourut.

Quelques jours après, M. d'Albe reçut ce billet écrit par Elise et dicté par Claire.

CLAIRE A M. D'ALBE.

Je ne veux point faire rougir mon époux, en prononçant devant lui un nom qu'il déteste peut-être; mais pourra-t-il oublier que cet infortuné voulait fuir cet asile, et que mon ordre seul l'y a retenu; que dans notre si-

tuation mutuelle, ses devoirs étant moindres, ses torts le sont aussi, et que mon amour fut un crime quand le sien n'était qu'une faiblesse. Il est errant sur la terre, il a vos malheurs à se reprocher, il croira avoir causé ma mort, et son cœur est né pour aimer la vertu. O mon époux! mon digne époux! la pitié ne vous dit-elle rien pour lui, et n'obtiendra-t-il pas une miséricorde que vous ne m'avez pas refusée?

Pour remplir les dernières volontés de sa femme, M. d'Albe s'informa de Frédéric dans tous les environs, il fit faire les perquisitions les plus exactes dans le lieu de sa naissance; tout fut inutile, ses recherches furent infructueuses; jamais on n'a pu découvrir où il avait traîné sa déplorable existence, ni quand il l'avait terminée. Jamais nul être vivant n'a su ce qu'il était devenu; on dit seulement qu'aux

funérailles de Claire, un homme inconnu, enveloppé d'une épaisse redingotte, et couvert d'un large chapeau, avait suivi le convoi dans un profond silence; qu'au moment où l'on avait posé le cercueil dans la terre, il avait tressailli, et s'était prosterné la face dans la poussière, et qu'aussitôt que la fosse avait été comblée, il s'était enfui impétueusement en s'écriant : — A présent je suis libre, tu n'y seras pas long-temps seule!

FIN.





